UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00899982 3

V. 46
(37)

TABLEAU
DE
PARIS.

Weidmann.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec temerè, nec timidè.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.

1789

LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens ? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands ? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractere du Pariſien, qui s'amuſe de tout ? Quelle que ſoit l'étymologie, on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extaſie ſur tout

ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

POUR ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

„ LE Pariſien qui entreprend ce long voyage, „ prend toute ſa garde-robe, ſe munit de pro„ viſions, fait ſes adieux à ſes amis & parens. „ Après avoir offert ſa priere à tous les ſaints, „ & s'être recommandé ſpécialement à ſon *ange* „ *gardien*, il prend la *galiote ;* c'eſt pour lui „ un vaiſſeau de haut-bord. Etourdi de la ra„ pidité du bateau, il s'informe s'il ne rencon„ trera pas bientôt la *compagnie des Indes ;* il „ eſtime que les échelles des blanchiſſeuſes de

„ Chaillot ſont *les échelles du Levant ;* il ſe „ regarde comme éloigné de ſa patrie, ſonge à „ la rue *Trouſſe-vache*, & verſe des larmes.

„ LÁ, contemplant les *vaſtes mers*, il s'é- „ tonne que la morue ſoit ſi chere à Paris ; il „ cherche des yeux le *Cap de Bonne-Eſpé- „ rance ;* & quand il apperçoit la fumée on- „ doyante & rouge de la verrerie de Seve, „ il s'écrie, voilà le *mont Véſuve*, dont on „ m'a parlé.

„ ARRIVÉ à Saint-Cloud, il entend la meſſe „ en actions de graces, écrit à ſa chere mere „ toutes ſes craintes & ſes déſaſtres ; notam- „ ment que, s'étant aſſis ſur un amas de cor- „ dages nouvellement goudronnés, ſa belle „ culotte de velours s'y eſt comme incorpo- „ rée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en „ avoir abandonné des *fragmens conſidérables.* „ Il conçoit à Saint-Cloud l'idée ſublime de „ l'étendue de la terre, & il entrevoit que la „ nature vivante & animée peut s'étendre au- „ delà des barrieres de Paris.

„ *Le retour par terre* eſt ſur le même ton

„ Le Parisien stupéfait & ravi, apprend que le
„ hareng & la morue ne se pêchent point dans
„ la riviere de Seine : il croyoit que le bois de
„ Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient
„ *les Druides*, il est détrompé. Il avoit pris *le*
„ *mont Valérien* pour le véritable Calvaire,
„ où Jésus-Christ avoit répandu son sang pré-
„ cieux ; on le désabuse ; il juge savamment
„ qu'il est encore *parmi des catholiques*, puis-
„ qu'il apperçoit des clochers, & que sa foi
„ n'est conséquemment pas en danger. Il voit
„ passer un cerf & un faon, & voilà le premier
„ pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui
„ annonce *Madrid : la capitale d'Espagne*,
„ répond-il vivement ? On lui dit que ce n'est
„ pas là le château où François premier fut
„ prisonnier ; il s'étonne du rapport, & cette
„ singularité exerce toute son intelligence.

„ Il est toujours bon patriote, & ne renie
„ point son pays ; car il annonce à tous ceux
„ qu'il rencontre, qu'il est *né natif* de Paris ;
„ que sa mere vend des étoffes de soie à la
„ Barbe d'or, & qu'il a pour cousin un notaire.

„ Il rentre dans sa famille ; on le reçoit avec

„ des acclamations ; ſes tantes, qui depuis vingt
„ ans n'ont été aux Tuileries, admirent ſon
„ courage, & le regardent comme le plus hardi
„ & le plus intrépide voyageur. „

Tel eſt ce badinage, qui dans ſon tems eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

AJOUTONS que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance ; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'AI vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de théatre & bons *Raciniens*, qui, d'après les eſtampes & les ſtatues, croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphinx*, des *licornes* & du *phénix* : ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes.* Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer ; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

CE bênet qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

CHAPITRE II.

Petites Bourgeoiſes.

FAIRE l'amour à une fille, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

LE dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

LE prétendu eſt toujours bien friſé & d'une

humeur charmante ; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

MAIS il ſurvient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

QUELQUES autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidens.

LA fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins

par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

LES parens qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

LA mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité, endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

ELLE s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvénal a dit en latin : *ſi vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté ; les avis ſont partagés.

On ſe raccommode au ſecond enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'est en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans ſont charmans, ſpirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reſte, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſie, pour qu'elle n'envie pas ſecrétement l'opulence & l'éclat de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue ;* mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amans. Il n'y a point de vertu ſans combat. La petite bourgeoiſe qui combat & triomphe mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE III.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit : je ſuis le plus heureux des hommes ; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte ; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage ; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante ; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi ; elle

chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

CLÉON épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà ſon appartement ſéparé ; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes ; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

ELLE ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin ; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre

raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjuge tout le reſte.

ELLE adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales & lui ſourit; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE IV.

Le Pariſien en province.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ſes uſages & à ſes coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la cour comme s'il la connoiſſoit; des hommes de lettres comme s'ils étoient ſes amis;

des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les miniſtres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de province,

le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

CHAPITRE V.

Du Tems.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent ; ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour ; & ce ſont les femmes ; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à s'inſtruire & à ſe former ; là il goûte les douceurs de la ſociété ; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices ; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui-ci il ſe ſent

piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

MAIS ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le tems ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

IL y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE VI.

Eſcrocs polis, Filoux.

LES eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes provinces ſe rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme ſur le vaſte & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

COMME ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes gens qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

ATTENTIFS à ſaiſir l'eſprit des différens états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer

changer de langage ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrarians, toujours ſouples, patiens, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent ; ils reconnoiſſent du premier coup-d'œil celui qui le poſſede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquens ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſans ni calomniateurs ; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un

d'entr'eux par des pertes volontaires, & après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'AUTRE loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires; cherchez, il n'y a plus perſonne.

CELUI-LA dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

LE plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place; il les approche quelquefois; on le fait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

UN hypocrite, caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en ſeigneur ſuzerain.

ON a vu derniérement un eſcroc déjà flétri ſe donner pour un *baron étranger*, qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

LE lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits, & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

ON eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux baron.

On lui apporta les marchandiſes les plus rares; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

PAR réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

DES *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient-là les villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

DÉMASQUÉ, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

TOUS ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & ſur-tout de *chevalier*. Voilà pour-

quoi l'on dit de tel homme qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un chevalier d'induſtrie.*

APRÈS ces eſcrocs viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déjà pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe; vous vous en appercevez, vous criez: il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion; la montre & la boîte ont déjà paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

QUAND on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence

dans les parterres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

QUELQUEFOIS dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes, vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide, il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

QUAND on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ſavoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

UNE autre fois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *les Aſtuces de Paris, ou anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en uſage pour tromper les gens ſimples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de friponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute, & c'eſt en même tems donner un avis aux adminiſtrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE VII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs

phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le tems qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée: le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce bizarre aſſortiment; mais la rage de la friſure a gagné tous les états: garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées; l'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit

chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

QUEL vuide il en réſulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friſeurs & les friſeuſes enlevent de momens à la courte durée de notre exiſtence !

LORSQU'ON ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

DOUZE cents perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de S. Louis, emploient à-peu-près ſix mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre

le même métier, au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance des *papillottes* & *des bichonnages*.

Nos valet-de-chambre-perruquiers, le peigne & le rasoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Russie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste, race menteuse, intrigante, effrontée, vicieuse, Provençaux & Gascons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats.

Nos danseurs, nos filles d'opéra, nos cuisiniers ont bientôt marché sur leurs traces & n'ont pas manqué d'asservir à nos modes & à nos usages les nations voisines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voisins pourroient donc faire un traité sur la pernicieuse introduction des friseurs parmi eux, & sur l'avantage qui auroit résulté d'une proscription prompte & raisonnée.

CHAPITRE VIII.

Porteurs de ſel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des rois juſqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

ON a *ſalé* ainſi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris 60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues

pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des monarques François ; mais il entretient ſur les frontieres, & même dans l'intérieur du royaume, une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoit le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols ; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

CHAPITRE IX.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au

delà de trente à quarante lieues. Les approvisionnemens de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Parisien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poisson, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance.

Les entrées du poisson nuisent à l'impôt, parce qu'il n'est pas assez modéré. Le Parisien qui veut se régaler de marée, est obligé de se transporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *cossu*, fait d'abord ce voyage-là tout seul; ensuite il y mene sa ronde femme. Ils restent en extase devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & se hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils sont si transportés, si enchantés de leur voyage, que le reste de leur vie ils en parleront tous les soirs à leur souper devant leurs filles & la servante ébahie.

CHAPITRE X.

Taxe des Pauvres.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize ſols, vingt-ſix ſols, & les plus aiſés cinquante ſols. Quelle meſquine charité !

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'eſt le plus ſacré, ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an ?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les

gens aisés. A Londres, la charité est grande & inépuisable; les largesses envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'est là que triomphe le précepte attendrissant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, secourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables; mais elles sont en petit nombre. si on les compare à celles qui existent sur les bords de la Tamise. Ce peuple en général est plus tendre, plus compatissant que nous envers les infortunés, & la misère a perdu chez lui ses formes hideuses.

Si j'étois ministre, je ferois des chefs de paroisses les instrumens & les canaux de la bienfaisance. J'ai vu sur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en Bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer son plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XI.

L'Orthographe publique.

ELLE eſt extrémement vicieuſe ſur les enſeignes, les écriteaux & dans les autres inſcriptions des boutiques; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

PEUT-ÊTRE ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

LE peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

LES premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe:

graphe : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'IGNORANCE produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejeté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

TOUT Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, oculiſte pour les yeux.*

MAIS ce qui eſt bien pis que des fautes

d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même temps ces turpitudes; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caracteriſée, & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au-deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom

d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés :

Sur un mince cryſtal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels ! n'appuyez pas.

CHAPITRE XII.

Antiquités.

DANS Rome on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique, & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monumens publics, il ſe cache & ſe rappetiſſe dans les maiſons

des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine; notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monumens qui nous en reſtent: vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité: cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſacagé à pluſieurs repriſes l'égliſe & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides, & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante: la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau; on le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés, ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de

Childebert & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilperic *prient les vivans* de ne point enlever ſes oſſemens du lieu où ils repoſent ; priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du nord, qui venoient fondre ſur le royaume & ſur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'ANCIENS noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nuds, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les égliſes : le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la terreur, & ſa main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

CE qui y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer*. Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité.

Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos Rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis le Débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il ſe trompa, elles n'en manquerent jamais.*

ANCIENNES républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monumens les plus ſuperbes des Monarchies ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous ſommes petits devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

LES antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffée* de *chandelles*, l'abbé

de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à sa place une grande croix qui y est encore.

CHAPITRE XIII.

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit: *Tout va bien lorsque l'argent représente si parfaitement les choses, qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent; & lorsque les choses représentent si bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les administrateurs des états & par les hommes en place; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

QUE de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié! & que de choses *à vendre* qui ne se *vendent point!* A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt.

POUR un acheteur qui puisse payer comp-

tant, cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Monteſquieu ſon accompliſſement. Il eſt difficile de vendre, & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins ; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues sur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer ; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale ; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

ON s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie*; il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne reproductif.

CHAPITRE XIV.

Argenterie.

ET au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

AJOUTEZ ce que les égliſes contiennent d'argenterie: ce ſont des monceaux de métal. Les temples & les décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les apôtres a-t-il pu ſe convertir en un luxe ?

CALCULEZ enſuite ce que les fabriques de galons, les étoiffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

DANS les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

ON ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne fait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

NOUS avons des biens immenſes, & nous

ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

AYONS toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des furtouts d'argents, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres; car la Fontaine nous l'a dit: *mettez une pierre à la place; elle vous vaudroit tout autant.*

L'OR & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

AU lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile

aux classes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de bouches d'industrie, toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richesses avec des billets.

CHAPITRE XV.

Ruisseaux.

UN large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres sur un parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner aux fauxbourg S. Honoré, en se défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent! Des tas de boue,

un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter ! Il aborde néanmoins ; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur ; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale ? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins ? Oh ! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

POURQUOI ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere ? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture ? Pourquoi n'avoir pas de trottoirs, comme à Londres ?

CHAPITRE XVI.

Fonte des ſuifs.

LES exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore

très-nuisible à la santé des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville sont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du ministere public, en ce qu'il expose le quartier à de fréquens incendies, & qu'il change en poison l'élément nécessaire à la vie de l'homme.

Il seroit donc à propos de reléguer l'établissement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux isolés, afin que les chaudieres ne puissent ni empoisonner les voisins, ni mettre le feu à leurs maisons.

CHAPITRE XVII.

Boucheries.

Elles ne sont pas hors de la ville, ni dans les extrémités ; elles sont au milieu. Le sang ruisselle dans les rues, il se caille sous vos pieds, & vos souliers en sont rougis. En passant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugissemens plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, & sa tête armée & liée avec des cordes contre

la terre ; une lourde maſſue lui briſe le crâne ; un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde ; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſemens, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattemens, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement, ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe ; ſes membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas ; il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres

miniſtes ou les complices de ſa mort ; il répand la terreur ; & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés ; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire, les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes fales, le tablier enſanglanté ; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes, & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité ; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempérament. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent

publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtans, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

CHAPITRE XVIII.

Foſſes vétérinaires.

L'*ÉQUARRISSAGE* des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équariſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les inteſtins d'animaux pour en tirer ces cordes d'inſtrumens qui deviennent harmoniques & ſentimentales, ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'ÉQUARISSAGE des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacens,

répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mélange de matieres animales, qui augmentoit prodigieusement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empressons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du soin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent: mais ce n'est pas notre faute, c'est celle du sujet.

CHAPITRE XIX.

Noyés. Vapeurs du charbon.

IL faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal?* On n'oſoit y toucher avant cet acte; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

ENFIN, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire* il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien.* Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la

police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conſervation des citoyens ; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

CEUX qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut; on n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé, & par une contradiction étrange, on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante, il y a près d'onze années; & nous avons une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

AUJOURD'HUI les frais qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours ſont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité!

LA vapeur du charbon produit encore, ſurtout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiſ-

fans attachés à l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées; & c'eſt ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans les caſes étroites.* Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres; & le toit n'eſt pas percé, comme chez les ſauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfans, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de ces accidens imprévus; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête; que par conſéquent il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y dé-

terminer une plus grande quantité de chaleur. Il propose les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à plusieurs asphyxiés.

NE seroit-il pas possible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enlevât ce qu'il a de meurtrier? C'est à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'administation ne veille à constater l'expérience.

POURQUOI n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger pressant, auroit sauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompense assurément seroit toujours dans son cœur ; mais la patrie ne seroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoissance, pour avoir enlevé au trépas un de ses enfans.

AVANT les observations sur les asphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémissant) la plupart des asphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas besoin de la science, puisqu'elle seule sauve aujourd'hui de cet hor-

ſible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'INDIFFÉRENCE abſolue ſur leur ſort n'étoit-elle pas un crime politique ? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage & quelques cueillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'ATTENTION paternelle du gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple ; le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera les remedes dont l'extréme ſimplicité garantit le ſuccès.

C'EST M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames*?

CHAPITRE XX.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoit plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la double & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on

ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

LES femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculté de marcher.

LA canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidelement la perruque *à trois marteaux*, diſparoit peu-à-peu, & ne ſe verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui ſeul eſt dans l'uſage d'entrer ainſi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

VOILA une diſtinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, ſeroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

LES poëtes ſeront embarraſſés à placer dans

leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XXI.

Aveuglement.

ON passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit son bonheur, en est coudoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possede une ame qui sympathiseroit si bien avec le nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchions en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître; nos faux juge-

mens ſont encore plus communs que nos ſujets d'infortune.

Nos erreurs ſur l'inextricable route de la fortune ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il feroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer: mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie; ſon œil ſe troublera; il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XXII.

Cours gratuits.

AU coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture*, *Cours gratuit de langue angloise*, *Cours gratuit d'hiſtoire*, *Cours gratuit de belles-lettres*, *Cours gratuit de géographie*, *de langue françoiſe*, *d'orthographe*, &c.

ACCOUREZ, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur, vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines; il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indifférence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder; l'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement; il vous prie de le dédommager des peines qu'il

s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

LA leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tout ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit* : affiche menſongere, car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XXIII.

Bureau de ſûreté.

C'EST un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes, & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns

aucuns frais. Des inſpecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats: ce qui eſt très-bien vu; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent ſa vigilance! Il faut un tel fond d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas éton-

nant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XXIV.

Chanſons. Vaudevilles.

QUE *dit-on de moi?* diſoit Mazarin ce ruſé Italien. *Ils cantent*, *Monſeigneur.* ----- *Ils cantent? Eh bien*, *laiſſez-les canter. S'ils cantent*, *ils payeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

POINT d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

CES vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous

temps été plaisans, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchans, depuis que les hommes de cour s'avisent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il est vrai, un tact sur les affaires, & une connoissance des hommes publics, qui donnent plus de physionomie aux choses & plus de sel aux couplets; mais le style âcre & violent s'y manifeste, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la suite des vaudevilles offrent mieux l'histoire (c'est-à-dire le caractere des personnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces historiens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapisserie, que faudroit-il penser des vaudevilles & de notre grave histoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordans, qui circulent depuis quelques années, sont aussi condamnables par leur fiel qui les empoisonne, que par leur excessive audace. Ce n'est plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit sans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs sourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux

que n'en a forgé la jalouſie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

CHAPITRE XXV.

Addition au Chapitre Civilité.

ET la civilité n'en regne pas moins : elle eſt répandue dans preſque toutes les claſſes. C'eſt qu'on a vu qu'elle produiſoit une infinité de bons effets dans la ſociété ; des gens qui ne ſe touchent qu'un inſtant ont droit d'exiger que ce commerce paſſager ſoit agréable. Sans ce menſonge ingénieux, un cercle ſeroit une arene où les petites & viles paſſions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette eſpece de politeſſe, généralement adoptée, maſque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'eſt offert l'un à l'autre ſous les plus beaux côtés, & la ſurface hideuſe du caractere va ſe dévoiler dans l'intérieur domeſtique devant les yeux qui y ſont accoutumés, ou faits pour ſoutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'eſt amuſé, & l'ap-

parence des vertus ſociales a conſolé un inſtant de leur peu de réalité. Une robe légere, jetée ſur le moral, eſt donc auſſi néceſſaire peut-être qu'un vêtement l'eſt au phyſique de l'homme.

CHAPITRE XXVI.

Progrès des Arts.

LES arts ſe perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuiſine d'aujourd'hui eſt plus délicate & plus fine, même plus ſaine, que celle qu'on faiſoit il y a quarante ans. On chante, on danſe mieux, ainſi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine eſt moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuſes; la chymie eſt étonnante dans ſes découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à ſentir la bonne muſique & à l'adopter. Nos habits ſont moins génans, plus ſimples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profuſion. Ce n'eſt plus même

un mérite rare : nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importans Je ſuis ſûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future ; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur profeſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition ; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CHAPITRE XXVII.

Condamnation.

LES bons livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoit-on cette fable, emblême des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement : c'étoit un jour de féte, & un jour du printemps ;

tout le monde étoit à la promenade; un seul homme convalescent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conserva sa raison. Quand il vit rentrer ses chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances possibles, variées selon le caractere de chaque individu; l'un faisoit le *Roi*, l'autre le *Général d'armées*, celui-ci le *Pontif*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir de leur folie, en leur représentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bons sens. ---- C'est toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause.--- Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez besoin d'ellébore. ---- Non, nous! dirent-ils tous en chorus: vois tous les corps qui te condamnent, & résiste à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confesse que c'est toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous sommes sages à la tête des conseils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus

sévere..... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence ? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens, que l'on rabaisse les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoise, *sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *fripon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins séveres que celles qui régnent chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliste austere

qui exigeroit que chaque homme ſentit ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant*.

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe :

Et je ſoupe à merveille à côté d'un fripon.

Il me paroit qu'il vaudroit mieux ſouper chez ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un fripon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à-peu-près le même accueil au fripon ?

Au reſte, je ne condamne point le poëte, il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.

CHAPITRE XXIX.

Bonne Compagnie.

ELLE exiſte réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton.* La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'huiſſier-priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

CHAPITRE XXX.

Naïveté.

CE que que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

QUI ne ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE XXXI.

Uſage du Monde.

IL appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'eſt au fond *le ſavoir vivre.* Un étranger peu au fait des uſages ſera d'abord bien des fautes ; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

ON ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde.* La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choſes & aux perſonnes.

L'HOMME de génie, encloître ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

UNE dame desirant depuis long-temps de faire connoissance avec le célebre M. Nicole, pria un jour son directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger sa soupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait si bon dîner en sa vie, & à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuse dame: *ah, madame, que je suis pénétré de vos bontés & de vos politesses! Non, rien n'est si gracieux que vous; en vérité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & sur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent sortis de l'appartement de madame, & en descendant l'escalier, de lui faire des reproches sur la simplicité. *Est-ce que vous ne savez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque chose de flatteur là-dessus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands*

yeux. ---- Croyez-vous ça, monſieur? ---- Comment, ſi je le crois! aſſurément. ---- Ah mon Dieu! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe! Mais, paix; je m'en vais la réparer.... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit: *ah, madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

CHAPITRE XXXII.

Aſſertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

LES anciens chroniqueurs vont chercher le

berceau de la nation jusques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que l'histoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placé tout juste auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau système de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans son âtre* pour calculer ensuite par *similitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour se refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaisans systèmes a quelque chose de fort divertissant.

Pour moi, sans remonter si haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invasion des Romains; que, passés sous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leurs religion, & que, gouvernés par nos magistrats, nous avons eu, à l'instar de Rome, notre sénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les restes.

J'aime à croire que, lors de la décadence

de l'empire romain, les *nautes Parisiens*, chefs de la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares; que les chefs de cette république ne se soumirent à ce chef de sauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conserver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inspiré, autant qu'il nous a été possible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à-peu-près comme les Chinois ont instruit les Tartares.

Je préfere ce joli système de M. l'abbé Bouquet, qui nous conserve une illustre origine, à ce vilain système de conquête & d'esclavage, que Boulainvilliers a voulu établir: car je ne veux pas avoir été conquis; & je déclare que je ne lirai aucun historien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainsi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'est

C'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer ; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leur biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendans de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armes, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers ; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotide, fille d'un Roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons, ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats

par lesquels il détruisit les chefs des autres tribus ses compétiteurs, le rendirent trop puissant.

Tous ces petits Rois sauvages, se livrant des guerres sanglantes, se disputerent dans la suite la possession & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie, ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutissement.

Notre gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos Rois se prosterna sous l'aiguiere de saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même sous la premiere race, n'appartenir à aucun Roi; car les enfans de Clovis, en partageant, laisserent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu; & le Roi connu sous le

nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

Le caractere national, affoibli ſous les deux premieres races, ne fut pas abſolument éteint; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules avant que Céſar y eut introduit les légions romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays: On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plait beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un ſouverain, faire

ſes loix & en redemander compte au dépoſitaire !

Qu'il eſt auguſte le regne de Charlemagne ! Rien dans l'hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom, qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendans de Clovis raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime de candeur, de généroſité, de franchiſe, d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été expoſée à des mouvemens convulſifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille ſous le régime féodal, il jouiſſoit du degré de

liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ſes lumieres & ſes idées. Et que lui falloit-il de plus, puiſque ſon repos & ſa population atteſtoient ſon bonheur ?

LA convocation des états-généraux retarda long-temps ſa puiſſance abſolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maiſon d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis, & briſé par la nation dans ſa force & dans ſa vigueur.

ELLE eut depuis des momens d'éclat, mais trop chérement achetés ; & c'eſt aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un ſpectacle qui ne s'eſt pas repréſenté depuis.

SOUS les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit réſiſté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante ſous Tibere, elle fut, à la fin de la ſeconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ſes édifices extérieurs, & la reſſerrerent dans une iſle de la Seine.

Le comté de Paris attira *la couronne* sur la tête de son propriétaire, au préjudice du sang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut emprisonné; mais les seigneurs qui possédoient des fiefs immenses, plus riches que celui qu'ils avoient placé sur le trône, ne s'imaginoient pas que le *sceptre* dans cette maison lui donneroit une prépondérance infinie; ils ajoutoient peu de foi à la résurrection de la monarchie; & pensant n'avoir accordé qu'un *signe* sans conséquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE XXXIII.

Officiers.

LE préjugé favori des officiers c'est de se regarder comme les hommes les plus nécessaires au genre humain, & en conséquence de mépriser tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres professeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir presque qu'un souverain n'accorde des récompenses & des appointemens qu'à ceux qui servent dans ses

armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général eſt plus longue. Tel officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit fols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tous propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment*.

On ne diroit pas, à voir un officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adoniſé, paré, qui s'occupe devant le miroir à redreſſer une boucle indocile, que c'eſt là le ſucceſſeur de Bayard, de Dugueſclin, de Crillon, de ces guerriers dont on diſoit :

Ils s'arme tout à cru, & le fer ſeulement.

De leur forte valeur eſt le riche ornement,
Leur berceau fut de fer.....

CE qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'eſt une *bleſſure de goût*, c'eſt-à-dire, une jolie cicatrice qui contribue à ſa réputation ſans endommager les graces de ſa figure. Il trouve brutal l'ordre de Céſar, qui cria aux ſiens à la bataille de Pharſale, *frappez au viſage*; il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de ſon nez.

EN général, les officiers (les exceptions à part) ſont fort déſœuvrés & très-peu inſtruits. Comme ils s'ennuient & ne ſavent que devenir, leur converſation eſt ſeche dès qu'elle ne roule pas ſur l'hiſtoire du régiment. Pluſieurs qui dédaignent les ſciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit beſoin de l'étude de l'hiſtoire, & d'une connoiſſance plus approfondie des hommes.

UN grand avantage à Paris, c'eſt qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de Roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en

petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, ſous le prétexte du bien du ſervice, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ſes petites volontés.

AUCUN militaire ici n'a le droit d'être inſolent; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on compte pour quelque choſe d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place*.

LE luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre: il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere; & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée! Il eſt donc de l'intérêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une

ville où la multiplicité des plaisirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre son métier en dégoût.

CHAPITRE XXXIV.

Partisans du Luxe.

Ils sont nombreux. Ils s'appuient sur ce qu'il console des rigueurs de la servitude, sur ce qu'il est à-peu-près général dans toute l'Europe; on peut leur dire: vous vous livrez à une sécurité dangereuse; songez qu'il ne faut qu'un peuple sobre & laborieux pour vous renverser; lisez dans l'histoire votre condamnation, voyez dans l'Asie ces vastes & superbes dominations qui présentoient un front si brillant, disparoître comme des nuages colorés, & une poignée de soldat subjuguer des peuples immenses, jusqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Assyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perses, les abattre, & ce même Cyrus se briser contre

la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

QUE devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xerxès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'IMPÉRITIE des généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle: on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoit ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires ? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front ſuperbe ; ſi les racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des ôtages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers font frémir, le principe des états eſt ébranlé ; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir ; je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force ; il ſera bien-

tôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

CHAPITRE XXXV.

Milice.

ON ne l'a tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

QUE penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſien*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier

le peu d'argent qui lui reste, ce dernier gage de sa subsistance, que de s'exposer à porter les armes pour sa patrie.

CONSIDÉREZ la joie emportée de ceux qui sont dispensés de la servir; les meres les ferrent contre leur sein, en leur disant à haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils!*

LE délégué semble un exécuteur des vengeances publiques, tant il est craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain; mais le mot de *patrie* n'a aucun sens pour eux! Tu devois te sacrifier, toi; & leur premier devoir est de se conserver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE XXXVI.

Jeune Magiſtrat.

UN jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

IL égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

CHAPITRE XXXVII.

Tabagies.

LE renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce qui fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui, intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéramens les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere: pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité? Ils l'euſſent préféré.

D'APRÈS ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités

habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

DES fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir ; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

LA plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau ; là ſe réfugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arraches à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

IL n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſ-

cordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & ſa paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; aprés quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs placés, oublient le verre à la main les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un commiſſaire.

Et pendant ce temps les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt

fourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour se replonger dans l'ivresse.

HÉLAS! qui nombrera les maux que cause l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes sauvages se fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triste rapprochement, qui fait réfléchir sur les loix qui ont défendu toutes ces boissons violentes, dont l'homme abuse si facilement, & qui lui ôtent sa force & sa raison.

CHAPITRE XXXVIII.

Palais.

L'ANTRE de la chicane sert de vestibule au sanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empressent, qui se heurtent, qui se parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de sanglues autour de ces colonnes sinistres! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des

vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

ENTREZ dans la grande ſalle. Quel bruit! quel cahos! quel murmure! C'eſt là qu'un avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondeur. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'EST là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des officiers de juſtice eſt connue; ils dévorent les pierres des maiſons: mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer?

LA ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes ; elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

QUEL dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événemens & le caprice des ſouverains ! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épouſée. Surchargées de conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

DE ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judi-

ciaires, entre les mains des procureurs, des huiſſiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il ſuffire à entretenir ſans ceſſe ce régiment dévorateur ?

CHAPITRE XXXIX.

Juriſdiction Conſulaire.

ELLE expédie plus d'affaires litigieuſes en un ſeul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines ſubtilités ſont bannies de ce tribunal, ainſi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui ſont commerçans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaiſe foi de l'autre. Ils ne s'aſſujettiſſent pas à des mots vuides de ſens ; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

ILS ne connoiſſent que de conteſtations pour fait de marchandiſes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obliga-

tion pour fait de négoce eſt ſoumiſe à leur juriſdiction ; mais le particulier qui auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre uſage, peut demander ſon renvoi au châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, des lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

Sans cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

De même la juriſdiction de la maçonnerie juge de tous les faits de maçonnerie ; les différens ſurvenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne ſauroient prononcer ſur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

IL feroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces petites juriſdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injuſtices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans ſa clarté primitive, ſans aucun de ces nuages ſous leſquels on l'obſcurcit ailleurs.

AILLEURS les procès n'ont preſque pas de fin. Si l'on a été condamné au châtelet ou dans des tribunaux ſubalternes, on en appelle au parlement, & de là on ſe pourvoit en caſſation ou reviſion au conſeil. La multiplicité des affaires qui y ſont portées rend les arrêts du conſeil ſi communs, qu'on ſe flatte de pouvoir les obtenir dans les cauſes les plus indifférentes & les plus minutieuſes.

LES grands font évoquer au conſeil d'état toutes les affaires dans leſquelles ils préſument devoir ſuccomber ailleurs. L'affaire eſt accrochée ou pendante à ce conſeil, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera jamais jugée; & voilà ce l'on voit encore en France.

LE chaos monſtrueux de notre juriſprudence

& de notre procédure augmente de jour en jour, & tout ſemble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juriſdiction conſulaire qui conſerve dans ſes travaux le front de la juſtice.

CHAPITRE XL.

Ecole de droit.

Les docteurs en droit, pour être reçus, font aſſaut public d'argumens; celui qui a le plus de mémoire démonte ſon adverſaire & l'emporte. C'eſt un tour de force incroyable que de loger dans ſa tête cet abſurde & indigeſte amas de loix, de gloſes, de commentaires. Une tête bien organiſée en ſauteroit; celle d'un docteur admet ce cahos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeſte, les loix romaines, toute la friperie enfin des ſiecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

La, celui qui veut acheter une charge va

prendre le grade d'avocat & fait ſemblant d'étudier le droit; on ne voit les profeſſeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit ſe font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils uſoient de trop de ſévérité, leurs marmites feroient à ſec.

LES examens qu'on fait ſubire ſont pour la forme : les argumens ſont communiqués ; & il ne faut guere plus de ſcience, a dit le marquis d'Argens, pour être conſeiller au parlement que pour être fermier général.

QUAND on a acheté des lettres d'avocat, on eſt cenſé docte. Plus de theſes à ſoutenir. On ſe fait recevoir membre du tribunal que l'on a choiſi. L'un plaide, l'autre s'aſſied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge; tandis que celui qui n'en a pas aſſez pour s'aſſeoir ſur les fleurs-de-lis, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroit le plus raiſonnable.

VOTRE fils, disoit quelqu'un, fait son droit. Mais y songez-vous? Il n'a pas les qualités requises pour le barreau. ---- Mais j'en fais un conseiller, reprit le pere.

LES premiers souverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une blessure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE XLI.

Tribunal des eaux & forêts.

CE tribunal, connu encore sous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdrizides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans la toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt pendu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt preſqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

CROIROIT-ON que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

LA juriſprudence des eaux & forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives; je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE XLII.

Profeſſeurs de l'Univerſité.

A FORCE d'enſeigner des enfans, ces profeſſeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des viſages dans l'extaſe de l'admiration, ils s'habituent aiſément à ſe croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le diſent dans leurs claſſes, & ont la ſottiſe de le répéter ailleurs. Ils ne

peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ILS écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris ſuperbe; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne ſeroient pas dignes d'être les diſciples.

LES latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

ILS tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes eur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux ; il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins ; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe récréer & relire ce qu'on a lu pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les ſciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & ſots inſtituteurs ; & il falloit qu'ils fuſſent bien haïſſables pour rendre les lettres odieuſes à des ames jeunes & ſenſibles.

CHAPITRE XLIII.

Petites Ecoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation ſcolaſtique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live ; mais on peut à toute force ſe paſſer de cette langue, au lieu qu'il eſt abſolument néceſſaire à chaque individu de ſavoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette ſcience commune s'achete encore fort cher, & la capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance ; on lui inflige des châtimens journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines : on y entend des ſanglots & des gémiſſemens ; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfans. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jéſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE XLVI.

Juifs.

Ils sont très-nombreux à Paris; & quoiqu'ils n'y aient point de synagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs superstitions à huis clos. La tolérance de l'administration à cet égard ne sauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement: leurs mariages sont valides, & ceux des protestans ne le sont pas. Les enfans des juifs sont légitimes, leurs testamens ont de la force; & tout protestant, aux yeux de la loi, n'est qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la seigneurie de Pequigny, à qui l'on disputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de sa terre, a gagné son procès en plein; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jésus-Christ, fait des curés & crée des chanoines dans l'église épiscopale d'Amiens.

CHAPITRE XLV.

Cenſeurs Royaux.

CE ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblans, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

COMME ils peſent malgré eux ſur un joug déjà incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus promptement, & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités,

même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

UN *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & cenſeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

IL y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le cenſeur* & le *cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les cenſeurs royaux? A donner quelquefois un petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux? Oh! il n'eſt plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE XLVI.

Long-Champ.

LE mercredi, le jeudi & le vendredi saints sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde sort de la ville; c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

LES femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'existence d'une femme à Paris, consiste sur-tout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées seches ou fangeuses du bois de Boulogne.

LA courtisanne s'y distingue par un plus grand faste; telle a orné ses chevaux de marcassites. Les princes y font voir les dernieres inventions des selliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les coursiers.

Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'église est déserte, les cabarets sont pleins : & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

Autrefois on y couroit à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traverserent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, & ils n'y entrerent point.

Quand le printemps est descendu sur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verds, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne sont pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à réhausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beaucoup plus de

de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'OUVRIER ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes; mais on le reconnoit à ſes mains noires & calleuſes.

TANDIS que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les égliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte : il finit par un eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

CHAPITRE XLVII.

Barrieres.

ELLES ſont communément de ſapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or maſſif (1), ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

AUX barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit, *n'avez vous rien contre les ordres du Roi ?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

le commis trouve quelque chose de sujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dresse un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il représente pour la ferme; & si la ferme est pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un seul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette investigation; on laisse seulement passer celles des princes & des ministres, parce que Nicolas Salzard a un peu de respect pour eux. Les grands commis de fiscalité, les fermiers-généraux se sont assujettis eux-mêmes à la visite.

Il se fait tous les jours un nombre infini de mensonges par les plus honnêtes gens du monde. On se fait un plaisir de tromper la fiscalité, & le complot est général; on s'en applaudit, & l'on s'en vente.

Si votre poche est gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets sont ouverts. Certains jours de la semaine arrivent les bœufs qui bouchent le passage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé

la principale porte ; on en a ouvert une petite qui ne donne passage qu'à l'animal ; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous passez, si bon vous semble.

Etes-vous manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le consommateur attend la marchandise, surviennent des hommes qui vous disent, *défaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je pese, que je taxe surtout.*

On paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt signatures pour un ballot ou pour une valise. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre syndicale, & l'inspecteur de la librairie saura quel est le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'est une folie, une phrénésie ; que gêner le commerce, c'est défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots sont confisqués, leur ap-

partiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure générosité.

CHAPITRE XLVIII.

Nouvel Incendie.

LE 8 Juin 1781, un embrasement subit détruisit en quelques heures la salle de l'opéra, commode & magnifique malgré ses défauts. Une corde de l'avant-scene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embrasa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut consumé. Un seau d'eau auroit arrêté l'incendie dans son origine. La salle ne manquoit pas de pompes ni d'un réservoir spacieux en cas de danger; mais le réservoir étoit à sec. Des débats parmi les administrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indispensables. Quatorze personnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu sauver que la façade sur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, & de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit-de-vin.

Le 25 Octobre de la même année, une ſalle d'opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevards, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il emploie à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoiries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule

de beautés captive l'étranger, & lui fait verſer dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce; de plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talens du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur offrir en même tems une récompenſe aſſurée. Point d'opéra! Ce *jeûne* ſera conſtament regardé comme une ſorte de calamité pour la capitale; c'eſt le théatre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations: & comment s'en paſſer?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris,

en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtimens, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

UN lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

JETEZ dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

✠

CHAPITRE XLIX.

Prévoyonce.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leur souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresses*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcher dans Paris toute une journée pour ses affaires, c'est aller, pour ainsi dire, à l'assaut. Cette prévoyance moderne est très-sage;

mais elle prouve que les accidens ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carroſſe.

CHAPITRE L.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favoriſent les prodigalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

LE péril eſt d'autant plus caché que c'eſt ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent, & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conſeiller. Vautours déguiſés, ils avancent par la main d'autrui un déſaſtre dont ils s'aſſurent tous les profits ; ils affectent des ſentimens déſintéreſſés, & haſardent

des remontrances paternelles : mais ils ſeroient bien fâchés que le délire ceſſât; ils le nourriſſent, & en provoquent les accès par des offres intéreſſées, & couvertes du voile de la plus étrange diſſimulation.

Les biens de la crédule victime ſont inſenſiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme, aveuglé ſur les manœuvres de l'adroit ſpoliateur, va juſqu'à le preſſer ſur ſon ſein, & le croit ſincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuſe.

Les filets ſont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence ſont ſi bien étudiés d'avance, qu'au défaut de ſa candeur, ſa vanité ſerviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ſes biens, de l'eſtimation de ſes dettes, & on lâche la bride à tous ſes deſirs; de ſorte qu'au bout de quatre ans il ſe voit réduit au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts

aux capitaux, par être le professeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'INSTANT du réveil est marqué par l'effroi, la surprise, le désespoir, les traits brûlans de la plus juste indignation : mais c'est en vain, tout est en regle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux seroient pour lui, si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans sa voiture, éclabousse le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maisons.

IL n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client, le procureur posséder quatre de ses maisons, l'intendant habiter l'hôtel que son maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ses propres capitaux.

CES courtiers officieux paroissent rarement ; ils

ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuſes les eſpeces dont on occaſione la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes ;

Et l'avare Acheron ne lâche point ſa proie.

TEL autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paie une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux* ; & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie*. Il n'a rien payé ; il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *Monſeigneur*. Ces hommes-là ſavent très-bien promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE LI.

Banqueroutes.

ELLES ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger ; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

LES anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçans. Ils diſoient qu'en fait de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

LES faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & péni-

bles de la probité ; mais avec deux ou trois bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'eſt la regle.

QU'ARRIVE-T-IL ? la confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

QUAND la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille & ne ſort pas de ſa maiſon.

IL faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes ; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement ; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres ; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi fripon en détail ſe montre un fripon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les frais de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le législateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution ; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE LII.

Oiſifs.

QUE fait Monſieur un tel? ---- Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier; on lui écrit de la province, *intéreſſé dans les affaires du Roi*; c'eſt-à-dire, qu'il eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham*; voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate ; ôtez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamans, ſon carroſſe, que reſtera-t-il ? Otez à Socrate ſa robe ; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir ; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus : le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout : cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines ; & ne diſent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en un louis bien compté !

CHAPITRE LIII.

Petite Queſtion.

LES Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion : La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre ?

CEUX qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

CE ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des

vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin aux édifices généraux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile, puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs, vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui: ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intététs preſſans. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer

un Roi à ſes engagemens : il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes : ſon ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ſerment des Rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE LIV.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux ;* c'eſt encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, & juſqu'à*

l'agnus Dei, les orgues ne doivent point jouer : cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

TOUT a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice*, des *ariettes* & des *ſarabandes ;* & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'ABUS preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts-Neufs* groſſiers ; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'ORGUE eſt le roi des inſtrumens ; il les

contient tous. Cliquot, le seul excellent facteur qui existe, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de son orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'est passé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre; ce musicien âgé de soixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs crioient, *son génie est plus fort que jamais, & il a ses doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit si bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paroissent fort extraordinaires & qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur & symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table pour en battre la mesure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la messe de minuit de noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisoit entrer parût gêné en rien de cette addition,

que l'extrême surprise fut universelle. Le trésorier de la paroisse envoya le Suisse & les bedauts à la découverte dans les voûtes & sur le faîte de l'église : point de rossignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

LORSQU'ON rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes*, ni de *pédales*, un seul clavier restoit ; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de Saint-Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquassent. Les accompagnemens paroissoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présens. ---- Mais vous avez laissé la *pédale*, disoit-on à Cliquot. ---- Non, je vous jure. ---- Mais cela est impossible. ---- Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme sin-

gulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'ORGUE une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'enhaut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. DAUVERGNE, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vite confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

IL y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt

Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'ORGUE, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux égliſes de Paris, Saint-Roch & l'abbaye Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE LV.

Quêteuſes.

LE ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a préché le matin contre la parure ; il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

ELLE eſt parée ; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher ; elle eſt à la porte d'une égliſe ou d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre ; elle fait une douce violence aux rebelles ; elle les arrête ; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nud & de beaux yeux ſupplians..... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres !

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paie d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le ciel vous en tienne compte.

BIENTOT elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main, elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'AVARE s'attendrit; l'œil des aſſiſtans ſe détourne de l'autel pour dévorer ſes charmes; quand elle préſente ſa bourſe ouverte, elle ſemble quêter des cœurs. Le plus inſenſible met encore quelque choſe dans ſa bourſe; le prêtre qui la ſuit, ſemble jouir de ſon triomphe: on ne lui laiſſe que la place qu'il faut; car la foule empreſſée des fideles la preſſe & l'environne. Embellie par ces ſaintes fatigues, en bute à tous les regards, ſi elle a remarqué

qu'on

qu'on louoit ſa taille avantageuſe & bien priſe, ſi elle a eu un moment de vanité, l'égliſe lui pardonnera ſans doute ce petit mouvement d'orgueil, ſur-tout lorſque, rentrant au preſbytere, elle aura étalé une bourſe bien pleine & que ſes charmes ont conquiſe.

La collation commence; elle eſt ſervie par les amis du curé; elle reçoit les félicitations des groſſes perruques de la fabrique. Un cortège de prêtres & de clercs tonſurés vient à la file & aventurent la galanterie; le maître des convois a déridé ſon front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal: mais il veut plaire; le vin coule, les gâteaux ſucrés ſe mangent, & l'on ſe permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE LVI.

Pain béni.

TOUS les habitans de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtans n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutiennent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

CHACUN doit le rendre en perſonne; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

LE bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pétri & mis au four la veille.

C'EST un ſpectacle de vanité pour la petite

bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent; c'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

ALORS ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent, & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suiſſes en gants blancs les précédent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépoſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

QU'EN réſulte-t-il? Les bedeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragmens conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique; mais nonobſtant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroiſſe, votre tour vient plus rarement; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux frais de l'offrande.

CHAPITRE LVII.

Catéchiſme.

Je ne ſais ſi les ſages-femmes de Paris moulent & pétriſſent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde; ſi le doigt de ces matrones inhumaines, par

ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement ; enfin, pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécilité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la connoiſſance de ce qu'ils diſent.

DES catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre enfin, clair, méthodique, appliquable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'EST un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-

t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine ? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe.

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune clerc *faiſant le catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'aſſiegent; il paroît niais & embarraſſé; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il cathéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus de toutes ces arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere : il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges*; & malgré les menaces redouta-

bles du *catéchiſte*, elles ſemblent mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE LVIII.

Myſtifier. Myſtification.

MOTS nouveaux parmi nous. & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

UNE ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité;

toutes les femmes étoient amoureuſes de lui ; parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices ; on partit de là pour lui aſſigner de faux rendez-vous, où on lui perſuada qu'il étoit *inviſible* & métamorphoſé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il penſoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à ſa perſonne, qu'à raiſon de ſon *inviſibilité*. On raconte qu'on lui propoſa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi, & pendant quinze jours il accoutuma ſes jambes à pouvoir ſoutenir l'ardeur d'un braſier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du Roi de Pruſſe ;* & qu'on lui fit ſigner qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le ruſſe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le ruſſe, & il ſe trouva au bout de ſix mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorſqu'à peine il avoit tiré ſon épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on

lui fit lire ſa ſentence imprimée, un faux crieur la hurloit ſous ſa fenêtre; & Poinſinet de ſe couper les cheveux, de ſe déguiſer en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de ſe cacher; puis le Roi lui donnoit ſa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

ENFIN, l'on pouſſa la cruauté juſqu'à lui dépêcher un dentiſte qui lui arracha une dent malgré lui, en lui ſoutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre ſa réſiſtance.

IL crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement déſabuſé, même lorſqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il diſoit, *on m'a bien abuſé*, *mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué ſon rôle avec le plus intrépide ſang-froid.

DANS les ſoupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *myſtifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouiſſent la rate; on les juge-

roit incroyables, elles n'en ſont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles diſparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, pluſieurs couplets ingénieux, & être en même temps la dupe conſtante de gens qui avoient moins d'eſprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pouſſerent trop loin la plaiſanterie, ont mis une eſpece de gloire à publier leurs faciles triomphes ſur l'imbécilité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en ſe targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une ſorte de *myſtification* aſſez plaiſante, puiſqu'ils ont cru que ces menſonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & conſtater leur renommée ?

On les a vu y mettre une prétention riſible, ſe diſputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere; comme ſi c'étoit là une preuve réelle de ſupériorité.

J'ai donc vu *myſtifier* un de ces *myſtifica-*

teurs, qui mettoit dans ſon récit la plus grande emphaſe : & je m'en ſuis réjoui.

DES railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un ſingulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet eſprit facile, léger, délicat, bonnement cauſtique (dans un juſte degré), qui le diſtinguoit avantageuſement & le rendoit ſi aimable dans les ſociétés. Plus on a de cet eſprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un ſouper, voyant tous ſes amis hauſſer les épaules à chaque mot qu'il diſoit, s'imagina n'avoir proféré que des ſottiſes, lorſqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureuſement : *il eſt donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'eſprit ! Hélas, il y a quelques temps que je m'en ſuis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laiſſé parler ? Souffrez-moi tel que je ſuis ; car il m'eſt impoſſible de me ſéparer de vous, quoique je ne ſois plus digne d'aſſiſter à vos entretiens.*

CETTE charmante bonhommie révéloit une ame candide & ſans orgueil. Il n'en fut que

plus cher à ſes amis qui l'embraſſerent, en lui certifiant qu'il étoit toujours auſſi ſpirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris ſouvent à ſe connoître elles-mêmes.

CHAPITRE LIX.

Architecture.

Je ferai une queſtion aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compoſitions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des ſolives : ces ornemens, des vaſes entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art eſt-il borné à ce point, ou le génie des architectes ?

Faudra-t-il que tout palais reſſemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuſe donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je ſuis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

UNE foule de maiſons charmantes, ayant un aſpect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embelliſſent les fauxbourgs. Cette diverſité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ſes vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le ſurprendre.

MAIS les prodiges de l'architecture ſont à Paris, dans l'intérieur des maiſons. Des coupes ſavantes & ingénieuſes économiſent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuſes; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne ſavoient que bâtir des ſalles longues & quarrées, & croiſer d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens ſont tournés & diſtribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on ſe loge avec clarté & agrément dans des eſpaces ci-devant perdus & gauchement obſcurs.

AUROIT-ON imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres ſéparées, les eſcaliers dérobés & inviſibles, les petits cabinets qu'on ne ſoupçonne pas, les fauſſes entrées qui maſquent les ſorties vraies, les planchers qui montent & deſcendent, & ces labyrinthes où l'on ſe cache pour ſe livrer à ſes goûts, en trompant l'œil curieux des domeſtiques?

AUROIT-ON deviné que l'art ſeroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton ſecret, on feroit tourner ſubitement, ſur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaſte ſecretaire, ou une large commode, leſquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés, mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures réglées; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux, l'ardente jalouſie & l'eſpionnage

le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier, & le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe ; on ſe contente de ſa ſuperficie ; on croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas ; que du papier repréſente le velours & la ſoie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief (1), auxquels il eſt convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantaſtiques ſervent

(1) On ſait l'hiſtoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

jusqu'à qu'ils soient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne seront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainsi de la sculpture, de la menuiserie, de la porcelaine, des vases de porphyre, & jusqu'aux bustes des grands hommes ?

CHAPITRE LX.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt églises : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *ciselure* & *le guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

LE quai des Orfevres offre ensuite une longue

que file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au haſard, & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

CHACUN a d'abord choiſi ſon emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places ; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

DANS les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits ; ils ſont vaſtes &

réguliers ; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

CHAPITRE LXI.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui ſe ſont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a eu environ ſept ans, ont forcé le gouvernement à porter ſon attention vers les carrieres. Les prémiers ſoins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

AU mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorſque dans le même mois, des remiſes, dans une maiſon rue d'En-

fer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On ſuivoit la réparation de cette maiſon, & l'on commençoit des recherches avec une ſomme aſſez modique, quand, le 27 Juillet 1778, ſept perſonnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on viſita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-temps, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaiſſeur, annonçoient une ruine prochaine. Auſſi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, ſous leſquels étoient enſevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Meſnil-Montant; ils avoient juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui exiſtoient.

LE danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les ſecours & a ſervi à éviter de plus grands déſaſtres.

ON a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaiſſé les terres & les montagnes ſur elles-mêmes, en briſant les piliers par la mine. Ce fut un ſpectacle curieux & nouveau, que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline conſidérable s'abaiſſer, &, d'après l'expreſſion populaire, *faire la révérence*. Il y eut juſqu'à quarante piliers briſés d'un ſeul coup de feu.

PARIS eſt environné de carrieres, parce qu'on n'a pu conſtruire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du ſein de la terre. Il y a des excavations conſidérables ſous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, de côté de Chaillot, de Paſſy & de l'ancien chemin d'Orléans.

CURIEUX de viſiter ces carrieres abandonnées, j'y ſuis deſcendu par les caves de l'Obſervatoire.

JADIS un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

ON a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres : c'eſt par cette iſſue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'EST une ville ſouterraine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſuperbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

DES cavités, des ciels à demi brisés, des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écrasés sous le poids qui les presse & qui menacent ruine, de doubles carrieres, sur lesquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui reposent sur cette croûte incertaine.

LE péril, il est vrai, diminue chaque jour, parce que l'administration a pris les mesures les plus sages pour obvier au mal. Il étoit impossible d'étayer tout de suite un vaste fauxbourg: on a été au plus pressé, on a assuré la voie publique, puis on en viendra aux maisons des particuliers.

D'ABORD on alloit au hasard, on établissoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, soit sous des champs, soit sous des jardins: on ne faisoit rien aux endroits écrasés, même sous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes, on retournoit encore sur ses pas. Voilà

comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du Roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique ; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncemens, en ſuivant les rues ; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des reſtans de maſſes ; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui ſort des ouvertures, ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal

qui ne se feroit manifesté qu'après quelqu'accident fâcheux.

DEUX cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de sa carriere. Plusieurs de ces carrieres ont été reunies; quelques-unes sont restées entourées de masses. Pendant la premiere annee de travail on regardoit ces masses comme non fouillées: mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le système de deux galeries qui seroient suivies à travers le roc & les enfoncemens, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maisons, & sont consolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un est placé sous les murs de face qui sont sur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues, & l'on sera en état de faire connoître aux particuliers le dessous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement est de forcer chacun d'eux à faire ses réparations, lorsqu'il y aura du danger.

IL est vrai que ce travail important n'est avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal existe dans

les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance ; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter ; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits alarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers phyſiques ; mais le moins probable de tous, eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitans dans un abyme ſans fond.

C'EST une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE LXII.

Maîtres en fait d'armes.

L'*ART de tuer ſon homme proprement.* Et bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je! en *académie.* L'art d'alonger une botte ſe trouve conſacré par un privilege du ſouverain! Donnadieu eſt académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre les duelliſtes, ſigna la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes: tant il étoit profond légiſlateur! On reconnoit bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

ENSEIGNER la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

IL eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois*; il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

LA raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

ON peut refuſer aujourd'hui en duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela*; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

CETTE férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

ON ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

LAISSONS aux abominations de la guerre

cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en fervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable) ! ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables !

CHAPITRE LXIII.

Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux ; si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

CES jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques, le sort, le hasard, le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses, ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en est le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes ; ils nourrissent, ils enflamment sa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au désespoir.

C'EST dans ces assemblées, où les dupes

ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remord, la joie feroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur : mais elle a déjà repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de pharaon*; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite,

il seroit toujours condamnable ; mais il cesseroit d'être un vol public.

Un tripot est accordé par protection à une femme de qualité pour retablir sa fortune ; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par séance, compte avec ses valets, & partage avec ses protecteurs ; on use pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauriroit, si les femmes s'avisoient d'être chastes, & les peres de famille économes.*

Les tripots sont dangereux : mais considérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maisons ; s'il se refuse à ce sacrifice, on peut assurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, se conduira ignoblement,

ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre pour en féconder les préſens utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent! La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

CHAPITRE LXIV.

Loix Somptuaires.

ON n'en connoît d'aucune ſorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choiſiſſent leurs ajuſtemens comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

POINT de Caton à l'homme ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

LE ſénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de

baleines : mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valérius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées, elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc? La parure, les ajuſtemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique?

Tout cela eſt, je crois, bien dit; mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfans. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques; & ce luxe puérile eſt devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train;

les petites fortunes se renversent ; le patrimoine des enfans se trouve altéré au jour de leur majorité.

LE grand-duc de Toscane a voulu proscrire le luxe excessif, en menaçant de son seul *déplaisir* les infracteurs de ses invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

ON ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économistes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commissaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaisent tant aux vendeuses & encore plus aux acheteuses de modes.

CHAPITRE LXV.

Étrangers.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'AILLEURS, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire ; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques diners, on leur rend quelques viſites de cérémonie ; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'ÉTRANGER, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une forte de gêne, & ſe jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſemens publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils ſecrets

qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événemens publics une ſi prodigieuſe mobilité ; il n'en ſaura pas plus là-deſſus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dreſde ou Pétersbourg.

L'ÉTRANGER qui n'a point d'amis, conſéquemment de ſociété réglée, marche au haſard au milieu de ſix cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaiſirs : il peut tomber le même jour dans la paſſable, la mauvaiſe, la déteſtable compagnie ; rien ne lui aura appris à les diſtinguer, & du fond de ſon hôtel garni il ne pourra deviner mille choſes qui abuſent au premier aſpect, mais qu'il faut conſidérer avec attention pour les reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti ; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la capitale.

IL doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir ; on court ſans ſe trouver ; & ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie

fidele, on risque d'être seul. Chacun fond sous vos yeux, en vous donnant la main, court à ses parties de plaisir ; & les voilà invisibles jusqu'à ce que le hasard vous les fasse rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les spectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui est vivant, tout ce qui est visible à tous les regards ; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maisons, de la vie privée des hommes opulens, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en imposeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir : alors les hautes classes sont curieuses de voir & d'examiner l'homme qui le porte ; il peut établir une liaison noblement familiere, assidue & libre de toute gêne ; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas ; car l'homme qui pense, s'instruit sur-tout par ce qu'on lui tait.

De misérables chaumieres en boue & en charpente sont, à l'extrêmité des fauxbourgs,

les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, on eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE LXVI.

Annonces des Spécifiques.

CE mal contagieux, puiſé au ſein du plaiſir, & qui dégrade l'eſpece humaine par un poiſon ſubtil & caché, eſt tellement répandu qu'on a ceſſé de lui imprimer une certaine honte ; & c'étoit bien aſſez de la douleur.

IL paroît que ce fléau n'eſt pas dû à la découverte du Nouveau-Monde ; qu'il a préexiſté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'EST la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à meſure qu'il eſt détaillé, ſi c'eſt *la bourſe de jetons*, comme on dit familiérement ; c'eſt à Paris qu'il doit s'annuller, par ſa prodigieuſe diſtribution.

REGARDEZ dans les rues combien de viſa-

ges pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées !

C'EST qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie ; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'EMPIRE du charlataniſme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout les annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains ; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes ! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale ; & l'imprudente jeuneſſe s'ac-

coutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

COMMENT connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE LXVII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés ; les bateliers ſont ignorans pour la plupart ; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'AUTRES batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer : c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

LE nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le favetier, le financier, le ſoldat & le prêtre ; l'enfance, la jeuneſſe, la vieilleſſe ; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour ; l'un entre, l'autre ſort ; c'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

ON paie ſix deniers, & ce péage qui eſt affermé, rapporte tous frais faits une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE LXVIII.

Poterie.

TOUS nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc recéler un poiſon ſecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE LXIX.

Conseil de Santé.

IL n'existe pas encore; mais ne devroit-on pas l'établir? Il devroit être composé, non de ces médecins, si dangereux avec leur routine, si ignorans avec leurs theses; mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.

Ce conseil examineroit à Paris tout ce qui sert à la nourriture de l'homme; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poisson, &c. Il reconoîtroit les perfides mêlanges; souvent la marée est corrompue, les huitres gâtées; les légumes récelent des charansons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

Des physiciens préposés pour examinateurs des denrées & des boissons, arrêteroient dans

leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere surveillant & qui s'y connoit. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne seroit-il pas soumis à une inspection sévere, puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise ? Du poisson pourri ne seroit-il de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alsace ?

CHAPITRE LXX.

Amélioration.

JE me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

IL étoit alors loin de la ville, il ſe trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il conſulta des chymiſtes & des phyſiciens. Les connoiſſances nouvellement acquiſes ſur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus inſalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitiſées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit preſſant, le cimetiere fut fermé le premier Décembre 1780.

RENDONS graces au zele du magiſtrat qui a pourſuivi cette bonne œuvre avec une chaleur

leur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'EST a la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

DE même le *Quai de Gêvre* est porté sous une vousſure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vousſure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts versoient la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mégisserie*, & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin le mal étant poussé au comble, & les chaleurs

de la saison derniere ayant ajouté à l'infection, l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides, & voilà deux fléaux de moins après plusieurs réclamations : il est donc bon de peser sur les abus, de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs on se fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire, c'est l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations universelles des bons citoyens ? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages ; c'est que certains hommes ne lisent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement, c'est chez

l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'obſervateur.

APPROCHEZ du point de confuſion; mille raiſonnemens inſidieux vous déguiſeront la vérité. L'abolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la ſaine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux; la voix reconnoiſſante d'un royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

NE vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

CHAPITRE LXXI.

Procureurs. Huiſſiers.

SI vous avez dans votre maiſon un endroit ſale, obſcur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les ſouris & les rats s'y logent infailliblement. Ainſi dans la fange & le cahos abominable de notre juriſprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huiſſiers.

Ils se plaisent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent grassement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y suivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous soumettre à leur ministere. Ces paperasseurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal est dans une législation contradictoire & embrouillée, le praticien se rit de la misere du plaideur, & tient au vice antique qui lui est si profitable.

Notre jurisprudence n'est qu'un amas d'énigmes prises au hasard dans les ouvrages de quelques jurisconsultes d'une nation étrangere ; & quand les coutumes & les loix différentes sont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monstruosités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude :* huit à dix jeunes gens piquant la dure escabelle, sont occupés à gratter du papier timbré du matin au soir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *significations*, des *requêtes ;* ils *grossoyent*. Qu'est-ce que *grossoyer ?* C'est l'art

d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais*. Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier ?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecretaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du procureur reſtent au fond du ſac : ainſi ce déluge d'écritures ne ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du ſecretaire fidele ou infidele; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées & qui montent juſqu'au plancher, à-peu-près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte, & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés*.

IL y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, ſans compter cinq cents huiſſiers exploitans; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots ſur le papier timbré.

DITES à un praticien qu'il y a pluſieurs pays en Europe, où la juſtice ſe rend ſans le fatal miniſtere d'un procureur; où les frais de juſtice ſont nuls, pour ainſi dire; où des pacificateurs, dans le veſtibule du temple de la juſtice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, ſonnera & dira à ſon clerc, *groſſoyez*, *multipliez les incidens*, *& ſongez que la philoſophie & dangereuſe.*

LES brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux ſont légitimes par les friands amateurs d'épices; on ne ſe fait point la guerre, on partage paiſiblement le tiers des ſucceſſions. *Ils ſont toujours en noir*, diſoit un payſan: *ſavez-vous pourquoi? C'eſt parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

IL faut que le brigandage ſoit porté loin,

pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en font presque toujours quittes à l'audience pour des sacarsmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *maître un tel, vous êtes un fripon.* — *Monseigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

QUELQUES procureurs roulent carrosse, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument, pour avoir des causes. Ils font le soir la partie de *madame* en cheveux longs, & l'enfoncent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'EST toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoit que la boutique du procureur : & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats font-

ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la clericature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clercs à bon marché; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages; les autres clercs barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans les mansardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clercs.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-cham-

bre, ſes tons, ſes airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huiſſiers, qui marchent à la ſuite des procureurs, ne ſont pas moins redoutables & plus ardens encore à la curée. Quand une fois la breche eſt ouverte, alors ils montent à l'aſſaut, & traitent une maiſon comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné ſur ſa proie, & qui la dépece avec ſon bec noir & crochu; c'eſt l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume ſaiſiſſent les meubles pour les porter en vente ſur la place publique.

Ces mêmes huiſſiers qui, comme une meute dévorante, ſe déchainent contre les particuliers pour peu que la bride leur ſoit lâchée, n'oſent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place; c'eſt à qui ſe refuſera à cet office. Quand on veut pourſuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un ſimple huiſſier à faire ſon devoir.

Ainsi le bourgeois à Paris, outre ſes autres

fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'EST par ces agens ſubalternes de la juſtice, & qui infectent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

CE fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vint leur enlever ces foibles reſtes.

TOUS ces praticiens ont entr'eux un genre

de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade que les railleries des hommes d'affaires : pour être plates & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines ; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion : quelques procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils emploient leur habileté à ſauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte. Pluſieurs ennobliſſent leur profeſſion par la vertu qui les orne toutes ; ils ſervent de modele aux autres, & ils méritent l'eſtime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux auſſi :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Ces communautés de procureurs ſont liées au parlement d'une maniere fort étroite. Elles en ſuivent les mouvemens, & en épouſent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE LXXII.

La Bazoche.

C'EST une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le Roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établiſſoit des juriſdictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de Roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais ſouvent les hommes ſe ſont laiſſé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

LES armoiries de la Bazoche ſont *trois écritoires*. Oh, quel fleuve dévorant, ſemblables aux noires eaux du Styx, ſort de ces armes parlantes, pour tout brûler & conſumer ſur ſon paſſage! Quoi, Monteſquieu, Rouſſeau, Voltaire & Buffon ont auſſi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huiſſier exploitant & l'écrivain lumineux ſe ſervent chaque jour du même inſtrument!

CHAPITRE LXXIII.

Discours prononcé à la Comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.

UN comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée:

" MESSIEURS. Deux fois par an, nous vous
„ rendons humblement l'hommage que nous
„ vous devons à bien des titres, nous vous
„ rappellons les obligations qui nous impo-
„ sent la nécessité de vous plaire, nous vous
„ caressons par des louanges, afin que vous
„ fermiez les yeux sur nos défauts. Nous ne
„ les taisons pas toujours, car il nous seroit
„ impossible de les dissimuler; mais ce qui

„ nous nous gardons bien de vous avouer ;
„ & ce que le cri de ma conſcience m'arrache
„ devant vous, c'eſt le peu d'émulation &
„ d'accord qui regne entre nous, c'eſt notre
„ pareſſe, notre orgueil, & les miſérables dé-
„ bats qui nous empêchent de nous réunir ;
„ ſoit pour vous donner de nouvelles pieces
„ qui varient vos plaiſirs, ſoit pour repréſen-
„ ter plus décemment celles qui ont fixé votre
„ attention ; & nous ne rougiſſons pas de faire
„ doubler celles-ci, en bravant un murmure
„ que nous ſavons devoir être paſſager.

„ AUJOURD'HUI, plus vrais qu'autrefois,
„ Meſſieurs, nous vous confeſſons nos torts
„ multipliés, en vous ſuppliant de nous im-
„ poſer la punition qui vous paroîtra la plus
„ ſalutaire & la plus propre à noûs faire dé-
„ teſter nos mauvaiſes habitudes ; votre in-
„ dulgence exceſſive ne les a que trop enra-
„ cinées dans nos cœurs. Nous penſons qu'une
„ déſertion totale de notre ſpectacle pendant
„ quelque temps nous réveilleroit avec force
„ de l'engourdiſſement où nous ſommes plon-
„ gés, & ranimeroit parmi nous l'amour du
„ travail, que *vingt mille livres de rente*

„ émouſſent furieuſement. Nous ſommes riches
„ par les petites loges, avant même de lever
„ le rideau. Comment voudriez-vous que
„ nous puiſſions nous livrer à des études ſui-
„ vies, lorſque nous ſommes ſi bien payés
„ d'avance ? Que nous importent l'art & l'au-
„ teur, lorſque notre bourſe eſt bien remplie ?
„ Nous n'aimons point l'art, nous aimons l'ar-
„ gent, Meſſieurs, & vous nous en donnez
„ trop pour que vous ſoyez bien ſervis.

„ DIMINUEZ donc notre recette ; nous ſe-
„ rons plus reſpectueux envers l'art, plus at-
„ tentifs envers l'auteur ; notre théatre rendu
„ quelque temps déſert, nos beſoins nous
„ enſeigneront le ſecret de vous plaire ; vous
„ y gagnerez, parce que nous nous efforce-
„ rons, par des repréſentations ſoignées &
„ intéreſſantes, de retrouver ce que nous au-
„ rons perdu par notre négligence. Nous n'a-
„ vons pas la force de nous corriger par nous-
„ mêmes ; notre place eſt devenue une pré-
„ bende ſimple & inamovible : uſez donc,
„ Meſſieurs, uſez du châtiment ſalutaire qui
„ nous convient ; abandonnez-nous ; (*tour-*
„ *nant la tête vers le contour de la ſalle*) que

„ ces loges, cet amphithéatre demeurent vui-
„ des pour quelques mois; & notre intérêt
„ alors, puiſſamment réveillé par cet aiguil-
„ lon, nous ramenera aux principes que nous
„ avons trop oubliés „.

CHAPITRE LXXIV.

Spectacles gratis.

LES comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un prince*, &c. Le ſpectacle alors commence à midi; les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage; les charbonniers ſont *du côté du Roi*, & les poiſſardes *du côté de la Reine*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie (1). Quel portique, pour qui

(1) On a conteſté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſemens.

ſauroit

ſauroit l'étudier ! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpſicore donnent la main au porte-faix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté Polieucte & Athalie. Les fuſiliers ſont plus circonſpects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comédiens ne ſe prêtent pas par amour du peuple à ces danſes bruyantes, mais par politique, ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les ſpectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danſeurs du Roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amuſantes*, donnent auſſi une repréſentation *gratis* dans les mêmes circonſtances; ils affichent de même *relâche pour le ſervice de la cour*, *ſpectacle gratis pour la naiſſance*, &c. ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du Roi*, qui ne craignent rien tant que d'être aſſimilés aux *acteurs forains*, à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huiſſier à verge.

ON distingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts*; mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple : il range ſur la même ligne & dans la même claiſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

IL n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour; mais il doit préſenter requête.

CHAPITRE LXXV.

Battemens de mains.

LANGUE & monnoie univerſelles des Pariſiens; ils ne s'appliquent point autrement; ils *claquent* pour la Reine & pour les princes quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence; ils *claquent*

quand l'acteur paroît sur la scene, & tout aussi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieusement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck, & font plus de bruit que tous les instrumens de l'orchestre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoise, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraison funebre: nouveauté fort étrange, & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la prose dans toutes les séances académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battemens de mains vont jusqu'à la frénésie; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *braviſſimo*. On bat aussi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdissant, & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos salles de spectacles.

ON avoit conſeillé à un acteur perpétuellement ſifflé, de faire conſtruire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du ſpectacle à un ami fidele & ſûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, c'eût été la même choſe.

JUSQU'A quand le Pariſien abuſera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience? Cette précipitation tumultueuſe nuit à l'acteur & au poëte; on ne les laiſſe point achever, & l'illuſion, au milieu de ce bruit inſenſé, s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue?

MAIS quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle, lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée ni la force de ſe livrer à des battemens de mains, que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il ou-

blie le comédien & l'art ; tout se réalise autour de lui ; un trait ineffaçable descend dans son ame, & le prestige l'environnera long-temps.

CHAPITRE LXXVI.

Théatre Bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes & l'oisiveté absolue.

ON pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisir, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoissois devenoit toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne fais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisieme & quatrieme représentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scenes plus plaisantes que celles que l'on représente: & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la piece & des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane ?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Assise, s'acquitte aussi très-bien de ses rôles avec facilité & ron-

deur. La Reine de France enfin a joué la comédie à Verſailles dans ſes petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théatrales, petites & ſages républiques; craignez les ſpectacles: c'eſt un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans *le Babillard*.

" Un cordonnier habile à chauſſer le pied
" mignon de toutes nos beautés, & renommé
" dans ſa profeſſion, chauſſoit le cothurne

„ tous les dimanches. Il s'étoit brouillé avec „ le décorateur. Celui-ci devoit pourvoir la „ scene au cinquieme acte, d'un *poignard*, „ & le poser sur l'autel. Par une vengeance „ malicieuse, il y substitua un *tranchet*; le „ prince, dans la chaleur de la déclamation, „ ne s'en apperçut pas; & voulant se donner „ la mort à la fin de la piece, il empoigna, „ aux yeux des spectateurs, l'instrument benin „ qui lui servoit à gagner sa vie „. Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut par tragique.

CHAPITRE LXXVII.

Comédiens Italiens.

TOUT en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune piece italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéressantes: droit dont ils n'abu-

ſent point, il faut l'avouer; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur; ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils ſe piquent de ſervir le public avec un zele infatigable, on les voit ardens à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations ni ſur les habillemens; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez ſûr pour la muſique vive, légere, expreſſive; mais ne ſavent pas encore juger les comédies d'une maniere auſſi juſte: cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théatre depuis dix-huit mois. Comme tout ſuccès touche à un excès, il eſt à craindre que ce théatre ne s'infeſte de *rébus*, de *couplets trop libres*, *d'équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne ſont pas dépourvus de gaieté; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtantiels & à la tête dorée.

LES auteurs avoient cru pouvoir établir ſur cette ſcene un ſecond théatre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit preſque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuide de ſens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE LXXVIII.

Spectacles des Boulevards.

LE peuple, qui a beſoin d'amuſemens, s'y précipite en foule ; mais ces théatres ſont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magiſtrat, & les pieces devroient être des compoſitions agréables & morales ; car il n'y a pas d'oppoſition entre ces deux mots, quoi qu'en diſent les poëtes corrupteurs.

POURQUOI ces pieces ſont-elles pour la plupart baſſes, plates, ordurieres ? C'eſt qu'une

poignée de comédiens oſe dire qu'il n'appartient qu'à eux de repréſenter des pieces raiſonnables ; c'eſt qu'on les ſoutient dans cette ridicule prétention ; c'eſt qu'à la ſuite de cette incroyable & honteuſe législation, le peuple eſt condamné à n'entendre que l'expreſſion du libertinage & de la ſottiſe. Et voilà où aboutit la police des ſpectacles chez un peuple renommé par ſes chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on repréſente extérieurement ſur le balcon comme une eſpece d'invitation publique, ſont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les inſtrumens de leur profeſſion ſous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuſes de la journée.

Les figures en cire du ſieur Curtius ſont très-célebres ſur les Boulevards, & très-viſitées ; il a modelé les Rois, les grands écrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs ; on y voit Jeannot, Deſrues, le comte d'Eſtaing & Linguet ; on y voit la famille royale aſſiſe à un banquet artificiel : l'Empereur

eſt à côté du Roi. Le crieur s'égoſille à la porte : *entrez, entrez, Meſſieurs ; venez voir le grand couvert, entrez, c'eſt tout comme à Verſailles.* On donne deux ſols par perſonne, & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

CHAPITRE LXXIX.

Coliſée.

NOUS ne ſommes pas des Romains; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs, c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monumens de Rome & le défigurer encore ; car le ſuperbe amphithéatre s'appelloit le *Colloſſée*. Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi, & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement, dans la

position la plus heureuſe qu'on ait pu choiſir. L'intérieur de ce caravenſerail étoit triſte, des ſymphonies monotones, des danſes miſérables ou puériles ; des joutes ſur une eau ſale & bourbeuſe ; des feux d'artifice ſans variété ; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertiſſement de ces ſortes d'endroits.

La redoute chinoiſe l'a remplacé ; temple nouveau, ouvert à l'oiſiveté abſolue, & qui enleve aux nobles repréſentations dramatiques une foule de ſpectateurs.

La on ſe ſert l'un à l'autre de ſpectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narciſſes adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmans de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaiſir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds ;

il ne ſe nourrit pas de vanité, de l'étalage de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiſſemens plus ſubſtantiels. La différence des gouvernemens enfin ſe fait ſentir par le contraſte de la froide élégance de nos aſſemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il eſt vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons meſquinement trente ſols. Puis, qui ne ſe mêle pas de nos plaiſirs; c'eſt-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préſide à tous nos divertiſſemens; on nous les arrange, & il ne nous eſt pas permis de les modifier.

CHAPITRE LXXX.

Foire Saint-Germain.

Les ſpectacles des Boulevards ſont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée ſpacieuſe; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein deſcend

encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantaſſins pêle-mêle paſſent par ce dangereux ſentier.

LA, des hommes de ſix pieds, montés ſur des brodequins; coëffés comme des Sultans, paſſent pour des géans. Une ourſe raſée, épilée, à qui l'on a paſſé une chemiſe, un habit, veſte & culotte, ſe montre comme un animal unique, extraordinaire. Un coloſſe de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de pluſieurs années pour amener à l'œil du naturaliſte quelque choſe digne de ſon attention. La charlatanerie groſſiere eſt là ſur ſon trône. Le ſaltimbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe enſuite qu'il donne des *gourdes* au Pariſien? On le connoit ſi bonnace, qu'on ſait d'avance qu'un faux merveilleux le tranſportera non moins que s'il étoit véritable.

LES ſalles des farceurs ſont preſques toujours remplies. On y joue des pieces obſcenes ou déteſtables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de ſel, d'eſprit &

de raiſon. Quoi, voilà un théatre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſottiſes, tandis que notre théatre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national ! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux comédiens du Roi ?

QUOI, Dugazon ſeroit l'héritier de Corneille ! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des ſouverains ne ſauroit faire renaître, demeureroit en propre à une poignée de comédiens ! Quoi, ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir ! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire ! Quoi, ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime ; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe ! Brûlons nos pieces.

LE grand-duc de Toſcane, qui poſſede le véritable génie d'un légiſlateur, parmi une foule

foule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théatres la liberté abſolue du choix des pieces ; certain que la concurrence & l'émulation ſerviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit eſprit de claſſification a établis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

La enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes : les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes, valent bien quelques pages ſyſtématiques écrites en beau ſtyle.

CHAPITRE LXXXI.

Lectures.

IL s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſirop, calomnie ſa poitrine, tire ſon manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

IL ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeans qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſallon. L'auteur furieux crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſ-

qu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

DANS ces ſortes de lectures tout prête au ridicule ; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amans ; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec ſon rouleau de papier ? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore ; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes ! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit ; il s'en doute : il geſticule avec plus de vhémence, comme pour forcer les ſuffrages : ce n'eſt plus un auteur, c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le public? Pourquoi ſe montrer ſi jaloux d'une approbation équivoque? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'eſt-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit ſe former de la gloire? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux eſprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'eſt ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs; c'eſt là ſon vrai jour; des ſuccès de chambre ſont toujours des ſuccès douteux.*

On a vu une ſociété intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie françaiſe, établir des lectures publiques, dont pluſieurs furent très-intéreſſantes; & ſans une fatale diviſion (inévitable parmi les beaux eſprits) cette ſociété devenoit une académie en regle, qui auroit rivaliſé avec la ſuperbe;

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1780.

un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainsi faisoient les célebres auteurs du dernier siecle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inférieurs aux immortels; ils lisent un jour de la semaine, les auditeurs applaudissent, & ceux qui sont applaudis sont aussi contens le soir de leur triomphe, qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neufs sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis? ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain, si heureux quand il se lit, quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé? L'équité (disons mieux) la compassion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une sorte de célé-

brité dans Paris, il y a huit à dix ans; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une piece de théatre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la représentation; il valoit une troupe entiere: mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles. Or l'auteur qui étoit présent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction singuliere, étoit acteur médiocre sur les planches, lorsqu'il ne débitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer son talent presque unique; il donnoit un peu la comédie par-tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures, mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE LXXXII.

Prêteurs à la petite semaine.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur *l'éventaire*, les détailleurs en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groseilles, des poires, des cerises. Le prêteur le confie à condition qu'on lui apportera au bout de la semaine sept livres quatre sols; ainsi son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

SI je disois que des hommes opulens sont

ainſi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette uſure énorme ſans remords ; quelle idée ne ſe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur ſoif cruelle pour les richeſſes ?

MAIS lequel doit ſurprendre le plus, de la détreſſe extrême de ces petits détailleurs qui ne ſavent pas avoir ſix livres devant eux, ou du ſuccès conſtant d'une auſſi terrible uſure ? Mais qui, ayant tout ſoldé & payé, reſte avec un louis d'or en propriété abſolue ? J'oſerois dire que le tiers de Paris n'en eſt pas encore venu là : auſſi les *avanceurs* ſavent combien l'eſpece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

ILS vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre ; or plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raiſon qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du ſang, il achete un écu de ſix livres à un prix

exorbitant : de là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au dehors ; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agens ; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas

rappetaſſés, laiſſe croître ſa barbe, ſe peint les cheveux & ſe blanchit les ſourcils : il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe tapiſſerie, un grabat, trois chaiſes & un crucifix ; là il donne audience à ſoixante poiſſardes, revendeuſes & pauvres fruitieres ; puis il leur dit d'une voix compoſée : " mes amies, vous voyez que je ne ſuis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris ; je vous donne mon argent ſur votre conſcience & religion ; car je n'ai de vous aucune ſignature, vous le ſavez, je ne puis rien réclamer en juſtice. Je ſuis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma ſûreté. Soyez donc toutes ici ſolidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidelement ce que je vais vous confier ".

Toutes les poiſſardes & fruitieres levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne feroit pas fidelle au paiement : des ſermens épouvantables ſe mêlent à de longs ſignes de croix.

Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écu de ſix livres, en leur diſant, " je ne gagne pas ce que vous ga-„ gnez, il s'en faut „. La cohue ſe diſſipe & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverſe les Halles & la place Maubert dans un équipage; perſonne ne le connoit & ne peut le reconnoitre; c'eſt un autre homme; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent, dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHAPITRE LXXXIII.

Charlatans.

ON nomme ainſi ceux qui, montés ſur des treteaux, appellent les paſſans dans les places publiques. Le premier médecin du Roi a chaſſé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuiſoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'eſt dommage; car le docteur Sacroton diſoit à ſon éleve, en lui faiſant l'énumération des avantages du charlataniſme : *comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le ſabre au côté, les piſtolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé ſur la place, ſe métamorphoſe tout-à-coup en théatre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, ſemblable aux orateurs Romains, de parler en public; haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peuple ſerré & attentif? Qui eſt-ce qui parle aujourd'hui au public? Perſonne, mon ami, perſonne, exceptez nous.*

Tu peux réuſſir par la parole, & aller plus loin que tu ne penſes.

PLUS de gros *Thomas*, plus de harangueur ſous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit ſans pitié ces derniers reſtes de liberté, & perſonne ne diſtribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux ſuppôts de la faculté.

LES charlatans ſe ſont refugiés dans l'empire des ſciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent univerſel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'AUTRE vous expliquera, d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du ſoleil.

LE troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour ſon coup d'eſſai.

UN quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération; il vous dira, pour une ſouſcription de trente-ſix livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus le marché du mécaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour douze écus.

RANGEONS dans cette claſſe ces naturaliſtes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues; qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glaciers de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres*, ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondemens du globe; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oſeront dire, je vois diſtinctement le noyau de la terre, car il eſt tranſparent pour moi.

RANGEONS encore dans la même claſſe ces académiciens beaux-eſprits, qui n'ont rien

écrit, dont les noms ſont inconnus, qui courent les penſions, & qui ſe font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils diſent reſpecter le public, ce qui reſſemble beaucoup au reſpect des impuiſſans pour les femmes.

POLYDORE porte le petit-collet, paſſe-port de l'impudence ; il veut ſe donner nou-ſeulement un air d'érudition, mais le goût, mais de ſupériorité, mais de génie ; il parle avec emphaſe d'un auteur grec, il ſe récrie ſur la beauté de l'expreſſion, ſur la fineſſe des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette phyſionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le ſublime Homere frappe merveilleuſement l'anapeſte. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il ſe recueille & ſe tait, comme ſi le génie le ſaiſiſſoit tout-à-coup & l'accabloit de tout ſon poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le poſſede parfaitement ? Soyez ſûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ou-

vert ſur ſa table, c'eſt pour en impoſer aux ſots; & comment croit-il en impoſer à d'autres? On dit aux charlatans des places publiques, *guériſſez:* on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez;* mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE LXXXIV.

Verſificateurs.

ILS pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1782! Le François a ſa *proviſion bien ample;* il eſt devenu exceſſivement difficile. Car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau? Ce n'eſt pas trop la peine de nous donner laborieuſement la même empreinte; n'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copiſtes & des imitateurs? Quand on lit l'*Almanach des Muſes*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers ſont du même auteur? tant les idées, le ſtyle & le ton ont une couleur uniforme.

QUAND

QUAND on rencontre un verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent, que le *goût* par *excellence* s'eſt refugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bienheureux.

SI l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ménagez vos poumons. & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & rétrécit ſes idées.

MAIS c'eſt encore plus la faute de la lan-

gue que la ſienne propre. Ce verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

QU'EST-CE qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *ſoulignеurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'écrivain audacieux, où toute innovation a le deſſous, où cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer.

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

IL faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique; que ſa penſée n'eſt qu'une proſe rimée; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa mar-

(1) Race de petits journaliſtes qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un ouvrage, ſoulignent tout ce qui leur déplait. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

che, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, rétrécie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puisque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau & ſon ſec & dur Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puérile de calculer des ſyllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des verſificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de

littérature, des fots parlent une heure entiere ſur cet objet, & ont l'air de dire quelque choſe. Cela paſſe dans des brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une ſorte de préſomption; & pluſieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms ſemblables inceſſamment reſſaſſés. On diroit que l'effort de l'eſprit humain ſe trouve dans une tragédie françoiſe, & rien de plus faux cependant.

UN jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien! répliqua Timothée, en devenant mon diſciple, vous me devrez une double récompenſe. --- Pourquoi donc? --- Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous faſſe oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enſeigne enſuite ce dont vous ne vous doutez ſeulement pas.

CHAPITRE LXXXV.

Calambours.

LA langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talens. Que vont-ils devenir ? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement ? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration ! Oh, que le peuple de Paris eſt léger dans l'encens qu'il prodigue !

ON citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés ; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſans de ce monde.

LE peuple ne les a pas trop goûtés ; il a

mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il pouvoit juger de la reſſemblance; mais lorſqu'on voulu lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf : *quand Jean Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

TOUTES ces mauvaiſes plaiſanteries tendoient à dénaturer la langue, à proſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calambourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *leſe-majeſté françoiſe*, quant à la langue; nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'eſt aux écrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les temps contre les excluſions bizarres de mots & de braver les mauvais plaiſans & les ſots rieurs qui abondent.

CHAPITRE LXXXVI.

Feux d'artifice.

ON a remarqué qu'il ne s'étoit preſque jamais donné de ſpectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Pariſienne ne ſait point établir l'ordre dans ſes mouvemens ; une fois ſortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuſe.

C'EST par cette raiſon qu'on a ſupprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naiſſance des princes & princeſſes, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces ſtériles jouiſſances, on marie des filles, on délivre des priſonniers. Eh bien ! ces idées-là ſont encore dues à des écrivains patriotiques.

JE voudrois voir tous les artificers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidens ; & comment peut-on

ſe réſoudre d'ailleurs à voir ſauter en l'air ce qui pourroit ſuffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année ! Comment donner un ſi grand prix d'un plaiſir ſi court ! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux bazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gilet par-deſſus le marché.

Il eſt bien inconcevable qu'on ait choiſi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du ſouverain élevée avec pompe ſur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien : comment les emblêmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils ſuccéder à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du ſang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi long-temps des idées ſi baſſes & ſi rampantes ? Pourquoi ! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres & avec la même aiſance le feu de joie & la potence.

Connoissez-vous, mes chers lecteurs, un

beau feu d'artifice ? C'eſt celui qu'a donné le feu Roi de Danemarck ; il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets ou la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans des deſcriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats & des petits pains ; le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des

mains qui s'amuſent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains des inſolens diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevant en l'air : mais la difficulté eſt de l'aſſujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur ; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix & qui n'eſt point entré dans *la ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſeau de vin : elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérans vont revenir pour chaſſer leur rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'ABJECTION & la misere, voilà les convives de ces fameux banquets; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés; on diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc assaisonné.

ENSUITE des symphonistes déguenillés, perchés sur des treteaux & environnés de sales lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, saute, crie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde: c'est une bacchanale beaucoup plus grossiere que joyeuse; & comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale? Est-ce ainsi que les anciens faisoient participer les citoyens pauvres à l'alégresse publique?

SI l'on jette de l'argent, c'est pis encore: malheur au grouppe tranquille, où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramasser

la piece de monnoie : c'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve, ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin d'œil.

On eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'égliſe cathédrale. Le bruit du canon qui ſe mêle par intervalle au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.

CHAPITRE LXXXVII.

Meſſe de la Pie.

UN bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent ; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte & la livra à la juſtice. La juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toit derriere un amas de tuiles, ou une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand beſoin.

C'EST fort bien fait que de dire une meſſe : mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit ; car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement ; & le vol domeſtique, très-fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

UNE punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puiſſamment. Sur dix ſervantes, quatre ſont des voleuſes. Perſonne ne veut ſe charger de l'accuſation, à cauſe des ſuites. On les renvoie, elles volent chez le voiſin, & s'accoutument à l'impunité.

IL eſt triſte d'être obligé d'avoir inceſſamment l'œil ouvert ſur ſes domeſtiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le ſerviteur. La maîtreſſe de la maiſon a une poche remplie de clefs différentes; elle tient ſous le pêne le vin, le ſucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain & les reſtes du ſoupé, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, & ayant oublié de donner à la ſervante la clef de la miche, le troiſieme clerc, qui ne s'embarraſſoit pas d'avoir ſon congé, chargea le buffet ſur les épaules d'un robuſte porte-faix, & entrant dans la ſalle à manger, dit tout haut : *la clef, madame, voici l'armoire.*

CHAPITRE LXXXVIII.

Confeſſionnal.

JE traverſe une égliſe, je vois une robe ſoyeuſe, ondoyante, qui tombe avec grace ſur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour; un mantelet ſerre des appas, ſans en dérober l'élégance; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge ſans voir la figure..... C'eſt une beauté de dix-ſept ans, qui eſt à genoux dans la boite, le cou baiſſé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure ſe perd dans la barbe griſe d'un capucin; également intéreſſante, ſoit qu'elle mente par pudeur, ſoit qu'elle haſarde par crainte des demi-aveux. Mais ſi elle ſe confeſſe à un jeune vicaire aux ſourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes liſſées, quelle borne auront la curioſité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

JE ne la vois pas, mais je devine encore que ſon ſein palpite; elle parle & n'oſe ſouf-

ſier. Sans doute elle eſt innocente en comparaiſon de cette femme âgée qui fait contrepoids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue ? Pourquoi ! . . . . Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrutant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-là ſortir du confeſſionnal : elle eſt muette, interdite, penſive : elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde ; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce : la rougeur couvre ſes joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

QUAND M. de la Lande lut à l'académie des ſciences un mémoire ſur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre ; comme une comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe.

Suiſſe. L'alarme fut univerſelle ; & l'aſtronome, ſans y penſer, fit plus avec ſes rêveries que tous les prédicateurs enſemble. On ſe précipita dans les égliſes avec tremblement & frayeur. On vit les confeſſionnaux des paroiſſes environnés d'une foule de perſonnes qui vouloient ſe munir d'une abſolution ; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas réſervés*, fut plus aſſailli que les autres ; autour de ſa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts ; leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée : alors tous ces viſages effrayans & effrayés diſparurent ; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux ; les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

CHAPITRE LXXXIX.

Billets de Confeſſion.

L'ARCHEVÊQUE de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacremens* aux janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacremens, on vouloit les obtenir à toute force.

ON a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique; le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres &

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jéſus a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-dela de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon mandement le citera à la poſtérité la plus reculée; & ſi le prélat a bien ſu lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une forte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philoſophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE XC.

Saint-Joſeph.

C'EST une petite chapelle ſuccurſale, ſituée dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y repoſent, & ces deux écrivains originaux me plaiſent plus avec Fenelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du ſiecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. S. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaiſe Paſcal & de Jean Racine, m'intéreſſe beaucoup moins.

BLAISE PASCAL avoit néanmoins des penſées de génie à côté de penſées abſurdes.

ON ſait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendit les honneurs de la ſépulture à l'auteur du *Tartuffe ;* qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine, enfin, qu'on a refuſé de creuſer une foſſe pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE XCI.

Sans Titre.

IL eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres ? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables ? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance ; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître ; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

LA rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire ; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale ; mais hors de là, quelle circonſpection ! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'ou vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dériſion la ſainte douleur de la vertu, qui gémit ſur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part, dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a

été un phénomene même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès, il n'a pas choqué notre siecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laisser ces vices honteux, qui punissent ceux qui s'y livrent, se fondre & disparoitre devant les passions douces, honnêtes & vertueuses, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu, & il l'avoit sûrement méditée, lorsqu'il la publia dans un livre aussi grave que *l'Esprit des loix*.

CHAPITRE XCII.

Les petits Chiens.

LA folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme ; elle pourra dissimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez blessé son *manitou*.

LES mets les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui git dans le grenier.

MAIS ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

QUAND je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes, elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agrémens. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en ſilence que le temps amene l'oubli d'un ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

JAMAIS une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareil langage; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'AI vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux ? Croyons-les très-ſenſibles ; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais, en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

LA femme d'un médecin avoit ſon petit chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyon-

nois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conſervateur de l'eſpece canine? *Oh, Monſieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

CHAPITRE XCIII.

Suffiſance.

ELLE eſt aſſez familiere au Pariſien qui a de la fortune. La ſuffiſance de l'officier n'eſt pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans preſque tous les états la politeſſe & le ſavoir-vivre; mais comme c'eſt un défaut général, il devient preſqu'inſenſible. L'extrême urbanité eſt le réſultat d'une infinité de points délicats qu'il faut ſaiſir; elle n'exiſte réellement que chez certains hommes dont le caractere eſt élevé & l'ame très-ſenſible. L'homme de cour poſſede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans

(1) Fameux médecin de chiens.

le cœur ; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

QUAND la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels ſont les commis de Verſailles, pluſieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

CHAPITRE XCIV.

Vente de l'Eau.

QUAND on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques, abondantes & commodes, ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontai-

nes eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques promenades ; on ſe prend à rire & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitans (car c'eſt là mon compte), & taxons-les à trois livres par an ; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux fols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et

quel ſervice à rendre aux habitans de la capitale !

MAIS pourquoi prendre les eaux ſi bas ? n'étoit-il pas plus ſimple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hidraulique, à la place de l'Eſtrapade, la plus élevée de Paris ? de là, elles ſe répandroient plus facilement, & ſeroient plus pures : mais on a voulu commercer par le quartier le plus riche, le fauxbourg S. Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui fait des fonds pour l'établiſſement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

IL en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainſi à proportion : les tuyaux conducteurs de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin des particuliers, aboutiront à chaque maiſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

PLUS de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par

la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes feront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus incommode de toutes les villes du royaume.

C'EST le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuſes machines ſituées au-deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle éleve l'eau à cent dix pieds au-deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau, peſant vingt-huit millions huit cents mille livres.* Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes

habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient mesquin pour les choses essentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu seront dressées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être seront-ils incapables de tout autre travail, car ils ont la sangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'equilibre se prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de leur donner ainsi

l'asyle respecté des palais : si les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne serions pas à gémir sur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des siecles, & dont plusieurs nous manquent sans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enfevelie sous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite sera toujours vague, bornée, insuffisante, en comparaison de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ses proportions ; il est vu sous toutes ses faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer pour aboutir le plus souvent à une erreur ingénieusement [profonde.

CHAPITRE CXV.

Débiteurs.

QU'IL eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers! a dit Littleton, auteur Anglois.

IL paroît que la ſatisfaction que donne le paiement de ſes dettes, touche moins nos jeunes ſeigneurs; jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie; ils diſent très-ſérieuſement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie: *dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

ON devroit preſſer davantage le débiteur; il y en auroit moins; car ce n'eſt pas le veritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

LE créancier eſt toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le fripon, & ruine l'honnête homme. Il n'y a point aſſez de ſévérité ; on élude ſi facilement la priſon, les loix civiles ſont ſi lâches, qu'elles n'inſpirent plus le moindre effroi : la propriété en eſt bleſſée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la molleſſe des loix, s'aſſurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas ſu conſerver aux prêteurs.

IL faudroit imprimer une ſorte d'infamie à tout débiteur infidele. N'eſt-il pas honteux de ne pas payer ſon tailleur, ſon traiteur, ſon tapiſſier & ſon boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne ſeroit plus admis dans la ſociété. Il ſeroit facile à des loix plus preſſantes, plus poſitives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'eſt plutôt la mauvaiſe volonté que l'impuiſſance, qui recule devant les engagemens les plus ſolemnels.

PLUS un débiteur eſt riche, moins il paie ; il défend avec une partie de ſon or l'autre portion de ſon opulence ; il enveloppe ſon

créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement, il laſſe & fatigue ſon adverſaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de ſa créance.

J'AI dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que preſque toutes les nuits ils ſe faiſoient une gloire miſérable de caſſer des lanternes, ou d'attaquer les ſoldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été ſévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégans, moins bruyans & plus perfides ſe vantent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinens*, & des *drôles* ; ils plaiſantent enfin ſur la viſite des huiſſiers ; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

ET que dirions-nous, ſi nous le voulions,

du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand ſeigneur à la face du public ? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire ? non.

CHAPITRE XCVI.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes ? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylonne : eh bien, le grand mal ! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence ? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme ? y en a-t-il déja trop ? Ne lui faut-il pas des vices ? n'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être ? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette

cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré ? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population qui me réjouit fort ; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume ſoit extrêmement peuplée ? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres ; & je jouis moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux ; il y a des perdans & des gagnans.

Hors de Paris point de ſalut ! Que me parlez-vous de liberté ? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies ? Que faut-il de plus ?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penſer ; & quoi de plus triſte que de penſer ? que ſont les plus ſublimes penſées ? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient ; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le *roſſe* un peu vivement, pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me méle point des affaires d'état; & que m'importe la manœuvre? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités polltiques & les plus utiles dans ma main, que, ſemblable au ſage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laiſſer tomber une ſeule.

On ſe plaindra que les denrées néceſſaires à la vie ſont un peu cheres. Cela ſe peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être ſobre, frugal, tempérant. Faut-il ſonger à ſon eſtomac?

Les plaiſirs véritables ne ſont-ils pas ceux de l'eſprit? Vous en conviendrez, *M. le rigoriſte*. Eh bien, ceux-là ſont à bon marché! Que de jouiſſances divérſifiées qu'on ne ren-

contre pas ailleurs, même avec de l'or! Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſemens publics; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute Chinoiſe, coliſée, vaux-hall, bois de Boulogne, champs Eliſées, Boulevards, cafés, maiſons de jeu, & d'autres maiſons plus plaiſantes encore. Il faut que vous ſoyez bien né pour l'ennui, ſi vous ne vous amuſez pas au milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent? Non; pour *quarante-huit ſols* vous entendez pendant une heure & demie la muſique ſentimentale de Gluck; & l'ingénieuſe Guimard & la philoſophe Théodore danſent pour le plaiſir & le charme de vos regards.

Ensuite pour *vingt ſols* vous jouiſſez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix; leur génie eſt à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la muſique eſt facile & riante? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt ſols*.

Vous aurez un équipage, des chevaux &

un cocher fouet & bride en main, pour *trente ſols par heure ;* & ſi vous avez été éclabouſſé la veille, vous pourrez vous venger & éclabouſſer à votre tour la voiture dorée, & le maître s'il marche à pied.

N'AVEZ-VOUS point de bibliotheque ? Pour *quatre ſols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dînée entiere, vous liſez depuis la maſſive Encyclopédie juſqu'aux feuilles volantes.

VOTRE eſprit une fois raſſaſié, des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du jour & à un prix modique, ſi par miſanthropie ou par mal-adreſſe vous n'aviez point l'eſprit d'aller vous aſſeoir à la table des riches. Leur dépenſe une fois faite, que leur importe qui mange les plats ?

ENFIN, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtreſſe ? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de frais ſous l'humble ſiamoiſe des appas que couvrent plus rarement la mouſſeline & la ſoie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vaine-

ment le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'humoriſte*. Que de goûts, de ſentimens, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément: ce n'eſt plus notre compatriote; peut-il nous ſuivre, nous entendre? Voyez-le, bouche béante, œil étonné! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appartiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs: c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si

je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *prune-monsieur*. C'est une suprême folie, vous écrierez-vous; mais tout le monde à la cour est ainsi, il n'y a point de réponse à cela. Il ne faut jamais disputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tison*, & je m'habille ce soir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je saurai bien distinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand seigneur, *c'en est, ce n'en est pas.*

ALLEZ, monsieur le misantrhope; il y a des choses très-profondes sous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois spectacles, & je m'en ferai gloire; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes régnantes, ni de la capitale & de Versailles, d'une lieue seulement. Hors de là, Hottentots, Caffres, Esquimaux, peuplades barbares & sans goût, je vous le certifie.

QUE répondre à ces admirables objections? Rien. Continuons.

CHAPITRE XCVII.

Almanach Royal.

IL a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des dieux de la terre, des miniſtres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magiſtrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder & de brûler l'encens dans leur antichambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindre oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention ſérieuſe.

ON y lit depuis le nom des princes juſqu'a ceux des huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

QUE de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture ! Le greffier ne tient pas plus de place que le préſident, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

ON y voit la liſte des conſeillers du Roi, qui n'ont jamais conſeillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais ; la liſte des ſecretaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe d'a* ſous ſa dictée.

PLUS d'une belle conſulte l'almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt lieutenant ou brigadier, conſeiller ou préſident, agent de change ou banquier. Le nom d'un ſecretaire de miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve ; les noms culbutés ſont comme des noms décédés : plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

UNE fameuſe courtiſanne avoit chez elle

un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom ; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs, & dès lors ſa porte lui étoit fermée.

FONTENELLE diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

QUE de réflexions on fait en parcourant cet almanach ! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, ſans compter les huiſſiers exploitans. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude !

PLUS bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur !

CALCULEZ enſuite combien de *mille livres*

chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des humbles apôtres ; vous ſerez vraiment effrayé ; on ne l'eſt pas moins, lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures : ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique ! C'eſt le *catalogue* des vampires.

CEUX qu'on voit ſur cet almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçans, ni artiſans, ni artiſtes, & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms, la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore ?..... Oh ! très-bien, je vous l'aſſure.

CET almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Eſprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les partager contre le néant ?....

Que je crains que l'almanach préſent & tout entier n'y deſcende avant la révolution du ſiecle ! Voyez les almanachs précédens depuis 1699, & comptez les noms qui ſurvivent ; comptez, vous dis-je, par curioſité, ou par ſpéculation.

CHAPITRE XCVIII.

Mercure de France.

QUI fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France ? Les oiſifs qui s'ennuient dans les châteaux ſolitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocens ? Des contemplatifs amoureux, qui ſe croient obligés en conſcience de célébrer les charmes de leur maîtreſſe & de faire enregiſtrer leurs ſoupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amans.* Heureux les mauvais poëtes ! Ainſi la rimaillerie & l'amour marcheront ſouvent de front, & le Mercure ſera le conſtant dépoſitaire de toutes les tendreſſes provinciales,

qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galans madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte; les paquets ſont affranchis : bonne précaution ! Voilà déjà la poſte qui y gagne quelque choſe; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régiſſeur & tous les commis ſeront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne; chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt avocat ou procureur fiſcal; l'autre, qu'il eſt gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes

toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en péche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire ſa production, qu'on s'empreſſe à l'imprimer, & elle eſt encore au fond de la boite du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche ; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dédain de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une paſſable ; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitudes certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France,

puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

QUAND le provincial voit par haſard ſes vers imprimés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie, & dans un tranſport extatique, il ſe dit : en ce moment, Paris, le Roi, la cour liſent mon madrigal ; & mon nom devenu célebre à jamais, paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le Roi ou le miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelqu'emploi ! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire ; le volume circule dans toutes les mains, depuis le préſident d'élection juſqu'au notaire ; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

ANCIENNEMENT le Mercure diſtribuoit des fadeurs ; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſéchereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſouligneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des écrivains imberbes

ou sans nom, jugeant les arts avec une emphase ridicule ou monotone, & Dom-Quichottes du *bon goût*, s'escrimer pour sa cause sans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuses, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris sont habiles à différter sur des riens!

Comme c'est une entreprise mercantille, & que *plusieurs* sont intéressés à ce qu'elle soit lucrative, à cause des *pensions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette sotte prose), on en a remis le brevet au sieur *Panckouke*, non imprimeur, mais libraire. Il soudoie des gagistes à tant la feuille, & cette misérable rapsodie va toujours son train. Par une incroyable & vieille habitude, la province souscrit & souscrira pour le Mercure

On sait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques académiciens, par un manege a droit & clandestin, se font déifier dans le Mercure; on a vu des auteurs ne point

rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur ; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis si justement célebre par l'Histoire philosophique & politique des deux Indes, étoit auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est auteur & n'est plus libraire) a fait dans le Mercure un *discours sur le beau*. Savez-vous ce que c'est que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations*. Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proscrit de sa pleine autorité *le beau relatif*, *le beau arbitraire*, *comme n'existant pas*. M. Pankouke a ses raisons particulieres : attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe & immuable*, il se demande *qui en seront les juges*. Il répond : *ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr, qui se rapprochent le plus*

du centre du goût : or quel eſt ce *centre* où l'auteur vouloit nous conduire ? *La ſociété qui a le droit de prononcer ſur le beau dans tous les genres.* Et quelle eſt cette ſociété ? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des penſionnaires ; les gagiſtes, les collaborateurs faits pour parler du beau ſexe, & qui en ont le thermometre. D'où il réſulte évidemment que ce qui eſt *beau immuablement*, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Pankouke : *quod erat demonſtrandum.*

VOILA ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin ce livret bleu dédié au Roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus diſtingués ! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

AU reſte, on n'a voulu parler dans ce

chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant sous la main absolue du ministere, les faits, les idées & les expressions sont déterminés d'avance : c'est néanmoins cette partie politique qui soutient encore la malheureuse partie littéraire.

CHAPITRE XCIX.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature presque autant de grands homme que tout le reste du royaume.

JE vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'instar des régens de college, ou de MM. les journalistes, *tarifeurs* du mérite des vivans. Voici ma liste. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur distingué. *Amontons*, habile machiniste. *Amyot*, grand aumônier de France & célebre traducteur. *Anquetil*,

l'hiſtorien de la ligue & l'auteur de l'intrigue du cabinet ; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anſeaume*, auteur de pluſieurs pieces de théatre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple inconnu. *Le Beau*, ſecretaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Hiſtoire du bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui madame la préſidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin*, *Boucher d'Argis*, juriſconſultes. *Bougainville*, de l'académie françoiſe, & qui a traduit l'Anti-

Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boulanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri. Jacques Caſſini*, aſtronome. *Chamouſſet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, poëte dramatique. *Clairaut*, de l'académie des ſciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du Roi. *Collé*, auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraîment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, ſi connu par ſes romans pleins d'eſprit. *Crevier*, ancien profeſſeur. *Daquin*, fils du célebre organiſte. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des ſciences. *Dezallier d'Argenville*, maître des comptes. *Ducis*, de l'académie françoiſe. *Dorneval*, auteur du Théatre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poëte agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité ſur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoiſe. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des ſciences. *Le Dran*, chirurgien, de la ſociété royale de Londres. *Fagan*,

Favart, auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi*, secretaire perpétuel de l'académie des sciences. *Fuselier*. *Floncel*. *Fougeroux de Bondaroi*, de l'académie des sciences. Le docte *Fourmont*. *Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, auteur de l'Origine des loix, des arts & des sciences. Mad. *de Gomez*, auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, auteur du trop fameux livre de l'Esprit. Le président *Henaut Lattaignant*, chanoine de Reims, chansonnier fécond. Le comte *de Lauragais*, auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere*, de l'académie françoise. *Langlois Dufresnoy*. *De l'Isle*, de l'académie des sciences. *Lorry*, avocat. *Lorry*, médecin. *Lorry*, professeur en droit. *Dom Lieble*, bénédictin. *De Machi*, démonstrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de dessins, auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingenieux. Le fameux *Malebranche*, doué d'une si puissante imagination. *Moliere*. *Moissy*, auteur de quelque pieces de

théatre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif*, qu'on a appellé le dernier des françois. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des ſciences. *Maréchal*, poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Peſſelier*. *Petit de la Croix*, profeſſeur en arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfaict*, auteur de l'Hiſtoire du théatre françois. *Poinſinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'hiſtoire romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *la Pautе*, auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin. M. & Mad. *de Puiſieux*. *Quinaut*. Le docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau* le poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. Mad. *Riccoboni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau prologue des

élémens. *Du Roſoy*, auteur du poëme des ſens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'académie françoiſe. *Secouſſe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéra-comiques. *Sorat*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'académie françoiſe. La marquiſe *de Saint-Chamond*. Le comte *de Senecterre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnaſſe françois. *Touſſaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Mad. *Villeneuve*, auteur de pluſieurs romans. Le marquis *de Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoiſe. *Willemain d'Abancour*, verſificateur. Le marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'AURAI ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux : *præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quod eorum effigies non viſebantur.*

SI l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie :

cette race d'hommes éclairés, tous concentrés sur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable stérilité, devient un profond objet de méditation sur les causes réelles & subsistantes, qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

TANDIS que la nature a prodigué ses dons précieux à ces hommes distingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refusé ses faveurs, & sa malice à cet égard est bien ancienne. Démosthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Theophraste d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rousseau le poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapissier, Quinaut d'un mitron, Flechier d'un chandelier, Rollin d'un coutelier, Massillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rousseau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiste sont aussi fils d'horlogers.

PRESQUE tous les hommes qui se sont fait

connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

HOMERE a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt décédé pauvre. Boulanger a erré, ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort.... je n'oſe ici le dire.

LES penſions que diſtribuent les ſouverains ne ſont pas attribuées de nos jours aux gens de lettres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE C.

Porte-faix.

NOUS avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un ſigne, & ils ſont à vous avec leurs crochets; appuyés ſur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-deſſus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils ſont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, ſoutenus ſur un bâton ambulatoire, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval; ils les portent avec ſoupleſſe & dextérité, au milieu des embarras des voi-

tures, & dans des rues étranglées; tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur & fait danſer toutes les maiſons pour qui la ſuit & la regarde; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſans, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts, & à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix? Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſible.

LORSQUE, dans le temps des gelées, les roues des voitures gliſſent ſur le pavé, tombent dans la pente du ruiſſeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres deſcendent de deſſus leur ſiege, ſoulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils aient quatre perſonnes dans leur carroſſe, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme!

UNE voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de ſon équilibre? ſoixante mains officieuſes le rétabliſſent; il faudroit ailleurs ſix heures pour cette opération, elle ſe fait en un clin-d'œil.

QU'UNE ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſqu'égale à ſa chûte. On vous dit: *il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit; ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débarraſſent ſur-le-champ. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

ON dit que les porte-faix en Turquie portent jusqu'à sept ou huit cents livres pesant; les nôtres ne vont pas jusques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle sont les plus vigoureux de tous; ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis; les vertebres, en se roidissant, ont assujetti l'épine du dos à une courbure constante.

CES hommes ne sont pas doué d'une force extraordinaire; ils seroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à scier; ils ont contracté l'habitude de porter des charges sur le dos ou sur la nuque du col, & ils savent accomplir merveilleusement les loix de l'équilibre: l'adresse fait plus que la force; & ne craignez point pour eux une luxation occasionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de si rare dans les annales de la chirurgie.

MAIS ce qui fait peine à voir, ce sont de malheureuses femmes qui, la hotte pesante sur le dos, le visage rouge, l'œil presque sanglant, devancent l'aurore dans des rues sangeuses, ou sur un pavé dont la glace crie

ſous les premiers pas qui la preſſent ; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché ; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible, & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées ; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une ducheſſe ſous le maſque & le domino ; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible ; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux

forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les enferme eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſans?

QUEL contraſte! l'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place!* L'autre, dans un leſte équipage dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'évantail à la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe? Oui.

QUELQUEFOIS un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenciles de cuiſine; il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixieme. Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable; le porte-faix eſt plus riche que lui: car le malheureux, pour le ſimple tranſport, paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

MAIS comment avoir de la pitié, dira le locataire ? n'ai-je pas à payer le *propriétaire* ? Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtiemes* & les huit ſols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiciens, c'eſt-à-dire des violons, à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre :* c'eſt de là qu'ils complimentent le Roi ſur ſon balcon; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie ; & on les a vus imaginer, dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

TANTOT c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le Roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les mai-

fons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſes promenent une figure coloſſale, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nourriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

Mais les poiſſardes ont le privilege d'être introduites juſque dans la galerie, & de complimenter le Roi particuliérement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne enſuite à dîner au grand-commun, & c'eſt un des premiers officiers du chef de la maiſon du Roi qui en fait les honneurs. Le repas eſt ſplendide.

De retour à Paris, ces poiſſardes ſe promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant ſix mois eſt fort contente de la cour. Que le Roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le ſignal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une maniere haute, énergique, preſqu'effrayante.

TOUTES ces harangues ou complimens ont été faits par des gens de lettres qui s'en amusent derriere le rideau, & qui réussissent mieux que s'il avoit fallu se nommer. J'en ai lu d'assez piquans; mais tous ne sont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philosophique & plaisante des *Saturnales* ne se reproduira de bonne grace parmi nous; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amusement, si l'on vouloit en essayer seulement une petite fois.

CHAPITRE CI.

Melons.

LES melons qui croissent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellens melons de la Lombardie, les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaise drogue qui usurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il est tellement dégénéré, qu'il devient fiévreux, mal-sain, au point que la

police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jeter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vitrages exhauſſés, & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus perniceux que les citrouilles, après les premieres huitres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huitres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à-peu-près comme une *bonne* veille ſur des enfans.

CHAPITRE CII.

Chapeaux.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation.

Les coëffures, dans les boutiques des marchands, ſe ſuccedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainſi que le *ſtyle académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette paſſion qui nous pouſſe à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en ſe jouant, ou par fantaiſie; tantôt c'eſt l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'eſt celle d'un *frac*. Ainſi Alcibiade donna ſon nom à une ſorte de ſouliers; & ſa vanité étoit flattée, lorſqu'il entendoit dire qu'elle étoit de ſa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des groſſeſſes illégitimes, & les maſquer juſqu'au dernier inſtant; les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu & eſcamoter des cartes.

Nous avons rogné inſenſiblement le haut

bord de nos larges feutres ; nous les avons enſuite rendu petits ; & enfin nous avons fait diſparoître ces *trois cornes* ſi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux ſont ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin ſous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête, pour garnir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux ; les uns font d'un mauvais prêtre un grand ſeigneur, & les autres un docteur d'un idiot. On ſait

l'effet que produit tel chapeau fourré, mis sur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin, n'eſt-il pas un chapeau qui produit une certaine ivreſſe?

J'AI vu des chapeaux dans ma jeuneſſe, qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies: tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroit la dominante; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

DEMANDEZ-LE à nos femmes qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre; je leur conſeille de s'y tenir, qu'elles l'ornent de perles, de diamans, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes; qu'elles les portent rouges, verds, noirs, gris, jaunes: mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau anglois*; les laides y gagnent, & les belles auſſi.

NOUS n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

UN poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés:*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis:
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

HOMMES & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête

dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'EST toujours celui-là qu'on porte ſous le bras, lorſqu'on eſt habillé; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

LE dernier caprice, je crois, eſt le meilleur; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus noirs; on les porte blancs, comme font les carmes & les feuillans depuis plus d'un ſiecle; & ſur-tout en été, le ſoleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout: on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit; chacun arboreroit ſa couleur favorite. Ce ſeroit un nouveau coup-d'œil.

ON commence par condamner les nouvelles modes; chacun ſe récrie ſur la folie changeante: au bout d'un mois elle eſt adoptée par ſes plus violens contradicteurs; & tel qui la fronde

aujourd'hui !, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

PUISQUE c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes ſuiſſeſſes & hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes ?

CHAPITRE CIII.

Noces.

QUE celui qui a vu une noce champêtre ; le couple du hameau qui s'avance vers l'égliſe, les doigts amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu ; les parens qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés ; les garçons de la fête en *habits*

du dimanche, les rubans au chapeau, le bouquet au côté; les filles en blanc corset, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'assurance; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'HYMEN ici se célebre à grands frais; on ne marche point sur la pelouse le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces; on est chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'observe tristement; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, sous des habits d'or, porte déjà sur son front l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimoit de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le curé rustique; & la Parisienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

LE festin du village offre la même diffé-

rence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti? Où ſont les danſes vives & les mouvemens vrais de l'alégreſſe? Où les vieillards paroiſſent-ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du ſoir? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parens à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vus depuis long-temps, qui ne ſe reverront guere paſſé ce jour cérémonieux; des vieillards qui diſſimulent leur caducité; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des complimens froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante: voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois du ſecond ordre, pour revoir quelques

images des anciennes noces. Là, elles ſont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des aſſemblées de quatre-vingt à cent perſonnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés: c'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

LES traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de noces deviennent de jour en jour moins fréquens, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet; ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

VOUS voyez chez ces traiteurs plaignans, des ſalles immenſes & vuides, qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue, & pour les contre-danſes en rond.

LE

Le petit peuple danſe encore fort & long-temps ; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſemens.

La licence des paroles regne dans toutes les noces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne ſeroient pas fort délicates ; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les paſſans qu'il eſt de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel, & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes), avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie : habillé en noir & fort proprement, il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes paroiſſes ; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il ſe méloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir ; car à la même

heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes & dans la même égliſe.

A l'iſſue de la meſſe commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parens de chaque conjoint ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voient pour la premiere fois. Or, les pareus du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis que les parens de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque, diſtribuant de part & d'autre quelques légers complimens; & vous penſez bien qu'il poſſédoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte*, reprit-il en ſe levant & poſant ſa ſerviette ſur la table. On en étoit au deſſert.

Si l'hymen n'eſt pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour ſanctifier ſes plaiſirs, il n'en eſt pas de même à Paris. L'épouſeur ſe jette dans toutes les dépenſes du luxe & de la repréſentation, pour complaire à la future & à la ſotte vanité de ſes parens. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce ſont des mémoires de fourniſſeurs, qui ſe ſuccedent chaque jour; c'eſt le vendeur de diamans, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapiſſier, le miroitier, le coëffeur: & paie, pauvre mari, paie! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouiſſance ſeroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une eſtampe parlante, où l'on voit la dot de l'épouſée s'envoler en différens jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui ſuit d'un œil triſte & étonné le vol irréſiſtible de ſes eſpeces, porte douloureuſement la main ſur des ſacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ſes côtés

une femme éternelle, brillante de clinquans & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot ; l'époux abusé prend de l'aigreur ; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur, & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

CHAPITRE CIV.

Mariage. Adultere.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différens dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées ! Ici, la chaîne a été lâche ; là, trop tendue ; ici, tyrannique ; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela, un homme qui veille sur sa femme, passe pour jaloux, & on le blâme. Est-elle infidelle? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caracteres, est une loi bizarre. Elle regne à Paris; mais qu'en arrive-t-il? Vous le savez!

Le lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'esprit de l'amoureux mari! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan! Il croyoit avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur dissipatrice; elle ne peut plus rester à la maison; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance & la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point ses premieres dispositions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maison pa-

ternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit, de ſe livrer à une vie diſſipée.

CET artiſan aura beau être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre ; les enfans héritent de la miſere de leurs parens, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

AUTREFOIS l'adultere étoit puni de mort : aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques ſeroit prodigieuſement ſifflé.

VOYEZ dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poëtes légers ; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec

un ſel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleſſes ne ſont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent aſſez tôt que leurs charmes ne ſont pas faits pour n'appartenir qu'à un ſeul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreſſent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout ſcrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos ſtatues & nos eſtampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphans, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne ſont pas plus chaſtes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultere ; on a corrompu l'inſtitution la plus auguſte ; on s'eſt ſervi des loix même, pour conſacrer le libertinage, & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau ſcandale, date de notre ſiecle : c'eſt encore un crime du luxe.

Un homme opulent eſt attaché à une *fille*,

en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame : on le trouve, on le marchande ; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrémité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfans : il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſure véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà ſa femme, mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoitra peut-être pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

En ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſaluer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province; on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfans qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

Il ſe bannit, & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en

lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

VOILA ce qui ſe pratique ſous l'œil de la législation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence ; car on a tourné contr'elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe : l'homme a paru ſe venger à ſon tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'AURAIT-IL pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfans innocens n'étoient pas preſſés entre l'abnégation & la honte ?

QUELQU'UN dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que feroit le plus véhément ſatyrique ? à quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CV.

Filles entretenues.

AU-DESSOUS des courtiſannes par le rang, elles ſont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles ſe moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

OU ces femmes deviennent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de ſe marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épouſent & s'aviliſſent. Ces épouſeurs ſont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

ON ne dit point en Perſe (ſelon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *to-*

man vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devroit substituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c. le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers, qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CVI.

Petits Formats.

LA manie des *petits formats* a succédé à celle des marges immenses, dont on faisoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque instant; on n'achetoit que du papier blanc: mais cela plaisoit aux amateurs.

QUELQUES auteurs vendent encore des estampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illustres & vivans par-dessus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de

M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné; c'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats;* on a réimprimé ainſi tous nos jolis poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même temps porter une loupe avec ſoi; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de monſeigneur le comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſtimés, en les réduiſant à de très-

petits formats, en assujettissant à la précision la plus stricte, & le papier & les caracteres ? La pensée, par ce procédé nouveau, se rapprocheroit, pour ainsi dire, de son invisibilité ; on mettroit une édition entiere dans un sac à poudre. Si l'auteur joignoit un style laconique à cette ingénieuse typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boite à mouches, dans une bonbonniere. Les commis *à la phrase*, qui attendent les ballots matériels où se fixe la pensée, pour les saisir de leurs mains profanes & grossieres, seroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, se moqueroit de tous ces vils adversaires qui lui font une guerre constante. Les brochures visibles porteroient dès lors une physionomie de réprobation, & la stupidité se manifesteroit par sa grosseur. La philosophie, au contraire, occuperoit, comme le sage, la plus petite place dans le monde.

On s'adresseroit ensuite aux opticiens, pour posséder le verre qui grossiroit à souhait ces menus caracteres sans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique se donnant la main, deviendroient des sœurs inséparables. C'est ainsi qu'en

mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuſe & preſqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'eſt qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au poſſible, afin que nos penſées ne ſoient plus la proie facile de ces implacables dévaſtateurs de l'empire des lettres & de la philoſophie. Regagnons par l'adreſſe ce que la force veut nous ôter ; que la matiere, ſubtiliſée par nos ſoins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature ſont faites pour braver qui les perſécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous ſavons que l'on pourroit s'adreſſer à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil ſur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient enſuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le ſecret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne feroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas

beſoin de ſon exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernemens ont acquiſes. Nos penſées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, ſemblables aux pilotes habiles, les hommes en place ſauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

CHAPITRE CVII.

Maîtres Ecrivains.

IL ne s'agit point ici de Corneille, de Paſcal, de Lafontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jaques Rouſſeau, de Buffon, de Raynal, de de Paw; il s'agit de Paillaſſon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main poſée, taillent merveilleuſement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractériſe la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils ſont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

IL eſt néceſſaire de ſavoir bien figurer ſes lettres; car une mauvaiſe écriture reſſemble au

au bredouillement de la parole ; mais un caractere liſible ſuffit. Les grands ſeigneurs, les jolies femmes, les auteurs ſe piquent de ſavoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, eſt plaiſante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'eſt perdre ſon temps que de vouloir émuler Roſſignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel ſcribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compaſſée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danſe* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le ſiecle des beaux arts.

Il y a toutes ſortes d'académies établies par lettres-patentes ; on voit à Toulouſe celle des *lanterniſtes*. Les anciens avoient auſſi une foule d'académies ; Ælien rapporte, *qu'il étoit*

expreſſément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes ſortes de ridicules. Gardons-nous donc bien de rire ſous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui deſſine ſi parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-deſſus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'eſt qu'ils ſont *vérificateurs d'écritures conteſtées en juſtice*; ceci devient ſérieux : l'Encyclopédie ſoutient que cette *vérification* n'eſt qu'une ſcience conjecturale ; les experts diſent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauſſaires. Les experts uſent de fortes loupes dans l'examen ; mais ne faut-il pas autre choſe qu'une loupe pour décider dans des cas ſemblables? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu, la confuſion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce ſeroit donner un champ trop vaſte aux fauſſaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens ſûrs pour les reconnoître ; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections

à résoudre, & qu'il seroit à desirer que l'on consultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philosophe*.

CHAPITRE CVIII.

L'Enfant-Jésus.

ÉTABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de saine politique, dû au célebre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'instruction; on les établit ensuite.

ON nourrit dans une basse-cour, des bestiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfans de la paroisse de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroisse. On tire parti des volailles, de plusieurs bauges de sangliers, dont on vend les marcassins; d'une apothicairerie où l'on fait des distillations d'un grand pro-

duit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes qui poſſedent de vaſtes terreins.

CET établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément, ſans un avantage réel à l'humanité : c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jéſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jéſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

AH, qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſemens! Mais je ne vois de tous côtés que des monaſteres ſtériles, des *Sacré Cœur de Jéſus*, des *Aſſomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe* ou *Filles du ſilence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvens & toutes ces religieuſes, dont la

plupart prient très-ſérieuſement pour le *rétabliſſement de la religion romaine en Angleterre*; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuſe république ne ſe doutent ſeulement pas.

CHAPITRE CIX.

Tragédies modernes.

LES ſpectateurs du théatre françois commencent enfin à ſentir l'uniformité & la reſſemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laiſſent un vuide, & impriment une langueur ſenſible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoiſe endort ou révolte les eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi exceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitation; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parlour*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre ſans façon deux ou trois pieces grecques pour en compoſer *une* à ſa fantaiſie ; abatrre une tête qui lui déplait pour en coller une autre ſur le tronc de tel perſonnage ; confondre les parentés des deſcendans d'Atrée & d'Œdipe, ſans craindre l'animadverſion de ces princes décédés ; traiter indifféremment un ſujet anglois, allemand, ruſſe, turc, ou tartaro-chinois ; ne daigner jamais lire ſon original, ni l'hiſtoire du temps, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment ſa compoſition étrange ſous l'enſeigne de *tragédie*. On affiche le *monſtre* ſous cette dénomination, & le *monſtre* a ſon paſſe-port ; mais les gens ſenſés vont voir par curioſité de quelle maniere un poëte françois défigure l'hiſtoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous les peuples du monde, à l'aide de quelques vers ronflans.

Il eſt vraiment plaiſant de voir ces conſpirations d'écoliers, de ptéter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoiſonnée ;* de voir un acteur en inſtruire un autre, en rimes très-ſonores, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, de l'hiſtoire de ſes parens ;

d'examiner ces rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire; & dans ces foibles linéamens, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins, & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théatre tragique.

TOUT philoſophe, c'eſt-à-dire celui qui conſulte la nature & les hommes au lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre tragédie.

QUOI, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Europe, ſcene vaſte & importante des événemens les plus variés & les plus étonnans, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous?

Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c. ? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquans; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément un nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillans, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller

ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ſes bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux ? Quel abus du mannequin !

Si ce n'eſt point là la plus nombreuſe des farces, c'eſt aſſurement la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivans & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos auteurs tragiques ?

Il n'y a preſque plus que les gens de lettres qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles ; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile ; & la génération actuelle de nos auteurs atteſtera à la ſuivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

JEUNES écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire ſortir des bornes puériles où il eſt enchaîné? laiſſez là les périodiſtes & leurs préceptes cadavéreux. Liſez *Shakeſpear*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de ſa maniere grande & aiſée, ſimple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, ſans plan vrai & ſans mouvement, ne plus vous offrir qu'une ſéchereſſe & une maigreur hideuſe.

LES gens de lettres au-deſſus de trente-cinq ans ont frémi de ces héréſies oppoſées à la *ſaine doctrine*, parce que les préjugés durciſſent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé ſur l'hétérodoxe leurs anathêmes ſinguliérement redoutables. Mais vous ſavez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient muſique. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec tranſport le genre que notre ſottiſe combat aveuglément; on ſentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit

faire ; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

ALORS nous appercevrons d'une maniere diſtincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaiſirs de la nation (1).

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé, *du Théatre, ou nouvel eſſai ſur l'art dramatique, Amſterdam*, qui me valut alors de la part des journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque férieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques pieces du théatre françois, anglois, allemand, eſpagnol, &c. avec les obſervations de pluſieurs écrivains célebres ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du théatre françois.*

UN Roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce Roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup ſûr, d'un long bâillement ; ce qui, ſelon la traduction des mots perſans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être, pour ſa majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres, & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du prince tout les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens ; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, comédie tous

les jours, mais point d'opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venans; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur-le-champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſans qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un poëte qui n'étoit ni triſte ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la cour, on ne ſait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire devant ſa majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans ſa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthouſiaſme ſingulier, & chacun de s'écrier ſans la connoître: *c'eſt admirable!* Le poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'AUTEUR eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de leſe-majeſté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette*. Il ſe récria fortement, moins ſur la violence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable, que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin on les y retrouveroit preſque tous. Voilà ce que le poëte avança pour ſa juſtification.

LE tribunal ſuprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requiſes; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & perce-

rent de différens côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulsions : ils annonçoient la grace du poëte. En effet, tous les juges en se levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaisant que cette tragédie, & le trépas subit de son auguste majesté avoit eu certainement une toute autre cause. En conséquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs ou de son académie.

CHAPITRE CX.

Comédies modernes.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le siecle passé ? C'est peut-être parce qu'on a plus de connoissances & le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il a de froid & de faux dans ce même trait, qui faisoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets, & parce qu'après avoir épuisé toutes les

les plaiſanteries, il a fallu en venir malgré ſoi à un examen plus exact & plus détaillé.

NOUS avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contraſtes nous ont moins frappés; les *originaux* nous ont paru avoir auſſi leur maniere d'agir & de penſer, tout comme ceux qui ſuivoient les maximes les plus accréditées. La plaiſanterie s'eſt émouſſée néceſſairement, avec la connoiſſance des uſages diamétralement oppoſés aux nôtres.

L'EXEMPLE de nos voiſins plus rapprochés de nous; la lecture des voyages nouveaux; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus; le mélange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit ſa maniere de voir, de juger, de ſentir; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par ſa ſingularité, s'eſt trouvé commun chez nos voiſins, conſéquemment juſtifié & hors des atteintes du poëte comique.

REMARQUEZ que l'on rit cent fois plus dans

un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maiſon aſſervie à des regles fixes. Eh! pourquoi? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports plus fréquens, plus vifs & plus plaiſans que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eſt circonſcrit, uniforme, & que l'on veille les uns ſur les autres. Il eſt un ton général dans les opinions, dans les uſages, dans les vêtemens même, qu'on ne ſauroit enfreindre.

MAIS à Paris, l'homme eſt trop noyé dans la foule, pour avoir une phyſionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à ſon gré, & les mœurs étant prodigieuſement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte ſon excuſe avec ſoi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réſultent de la profonde connoiſſance des choſes; mais on frappe rarement ſur l'homme, on le reſpecte; où ſi le trait ſe lance au haſard, il eſt effacé par le trait du lendemain. La médiſance ſe manifeſte moins par méchanceté que pour écarter la langueur

& l'ennui. On ſentira aiſément que ſous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un pertubateur de la ſociété, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on ſaiſiroit difficilement la reſſemblance.

UNE comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceſſairement dans le ſtyle des converſations; & c'eſt ce qui eſt arrivé. Elle aura de la fineſſe, de la grace: mais diſcrete & froide, elle manquera d'énergie; elle n'oſera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du miniſtre inepte, ni du général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt aſſez hardi pour les faire monter ſur le théatre.

AVANT à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récens, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art; il ne peut guere attaquer le vice qu'en

peignant la vertu ; & au lieu de le traîner par les cheveux sur la scene, de montrer à découvert sont front hideux, il est obligé de faire une languissante tirade de morale. Point de comédie à caractere vivant, dans les formes de notre gouvernement.

MOLIERE lui-même, tout soutenu qu'il étoit par son nom & par Louis XIV, n'a osé faire qu'une comédie en ce genre ; c'est aussi son chef-d'œuvre. Dans les autres, son pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractérise moins la physionomie. Le *Misanthrope* (1) est encore de

(1) Cette piece a déja excité plusieurs débats intéressans : voici l'impression qui m'en est restée. Le *Misantrbope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a sûrement été pure ; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, si je ne me trompe, semble vouloir que la vertu soit douce, pliante, accorte, pour ainsi dire, ménagée, accommodante, respectant toutes les conventions tacites & fausses des sociétés ; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent, circonspect, réservé ; mais la vertu sans sa marque dis-

nos jours un problême moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere

---

tinctive, qui est le courage, la franchise, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, est-elle encore vertu ?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage ; il semble dire : soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse, que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner : les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature.

lui-même a molli dans la compoſition de ſes tableaux, qu'il n'a plus oſé choiſir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

DEPUIS, notre comédie moderne, en ceſſant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & ſa gaieté & ſon naturel; le poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comteſſes & des marquiſes; il a raffiné à tout propos le ſtyle & les idées, & il a crée des expreſſions recherchées. Au lieu de ſonger à mettre les perſonnages en action, il a prétendu au bon ton; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théatre & de la ſociété.

QU'EST-IL arrivé? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ſes forces, n'a rien compris à ce nouvel idiôme; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur; tout ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs: ils n'ont donc applaudi à quelques détails, que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

CE jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante; & le poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules sont vrais & tranchans, n'a produit qu'une enluminure passagere, lorsqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'EST de l'esprit d'auteur, a-t-on dit, c'est lui qui parle, & non ses personnages; il a voulu faire sa comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réussi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être saisi du milieu du parterre & non ailleurs.

AINSI le poëte comique, quand il veut trop renchérir sur l'esprit de ses devanciers, se trompe, puisqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement son art; la montre en étant encore plus insupportable dans la comédie que dans la trgédie.

VOILA ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui de plus ont donné un soufflet à la nature, en écrivant leurs pieces

en vers, & encore en vers énigmatiques : leurs non-succès devroient cependant leur révéler que leur couleur est fausse ; mais ils s'obstineront à la garder, parce qu'ils ne consulteront point *la bonne servante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux esprits leurs confreres, au lieu de consulter les bons esprits, qui en toute chose cherchent le fond & non ces accessoires qui l'étouffent ou le défigurent.

OR, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé ;* mais on ne peut considérer ces pieces que comme des *farces*, où il y a de l'esprit & des mots heureux : ce n'est point là non plus la bonne comédie qui fait sourire l'ame par une peinture vraie & fine, la seule qui puisse plaire à une raison exercée.

CHAPITRE CXI.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une ſuite conſtante & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ſes freres, de pluſieurs princes, & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuite fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

QUAND on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien le corps des médecins s'oppoſe conſtamment aux découvertes les plus intéreſſantes : mais l'on doit ſentir auſſi, que le tems, de concert avec l'expérience, eſt le grand maître qui fixe les opinions ; car ce ne ſont point les ingrats contemporains, qui récompenſeront l'inventeur heureux ; ce ſera la poſtérité.

ON a cru fauſſement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglemens, & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

CETTE erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *ſéqueſtration*; mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

DANS une ville comme Paris, il nous impoſera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parens. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte?

PUISQUE, d'après ſon propre aveu, les traits

de ce fléau ſont inviſibles, que tout leur ſert de véhicule, ils ſe répandront par-tout, ils franchiront toute barriere; comment les enchainer dans tous les inſtans, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le ſeul moyen d'anéantir la petite vérole, & de ſauver à la fois la vie & la beauté, ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire ?

QUE de terreurs chimériques M. Paulet a répandues ! comme avec ſon érudition il nous a environnés de craintes menſongeres ! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans ſa ſolitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raiſonnemens démentis par la foule des faits.

MAIS l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

JE me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer

ſes enfans dès leur plus tendre jeuneſſe; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence : auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

MAIS ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits : c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la religion, comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de temps encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle affreuſe, qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

POURQUOI le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli qui, avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créa-

tures de l'Europe ? Car leur démarche, leur maintien, leurs habillemens, ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la capitale, & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage, qui ſe rit de la ſuperſtition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitans: ſi on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique; il ne ſe donne pas la peine de chercher la vérité: qu'en feroit-il? Chacun eſt indif-

férent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere ; il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

NOUS avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois, que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſuivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie, & qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets des notions exactes & préliminaires.

CHAPITRE CXII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire ; *la place des Victoires* & *la place Vendôme*. Le monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali*. Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à *l'homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles, ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux ailes étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule.... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le temps de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales, ſoixante mille matelots

enrôlés. Il fut trop heureux, sur la fin de son regne, de recevoir la paix. Il laissa l'état endetté & sur le penchant de sa ruine.

Les inscriptions de la place Vendôme sont d'une pesanteur insipide & d'une longueur fatigante; aussi sont-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, représenté en Général Romain, sans selle & sans étriers. Dans les inscriptions, il n'est question que d'*Armand de Richelieu*; & le sujet est mis fort au-dessus du maître. Le poëte pour cette fois eut raison; il fait parler ainsi le monarque:

Armand, le grand Armand, l'ame mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede est encore plus étonnant. Louis XIII dit:

J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage;
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,
J'eusse

J'eusse attaqué l'Asie, & d'un pieux effort,
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Asie, s'il eût vécu, pour venger le *servage du Saint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils sont de 1639. L'idée des croisades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions sortons-nous, bon Dieu!

La place de Louis XV présente un superbe coup-d'œil. Depuis le château des Thuileries jusqu'à Neuilly, la vue n'est interrompue par aucun objet; mais veut-on savoir le nom des *vertus cariatides* qui soutiennent la corniche du piédestal? C'est la *force*, c'est l'*amour de la paix*, c'est la *prudence*, c'est la *justice*. Ensuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le sculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoisseurs font plus de cas de la figure du courtier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos statuaires sauront-ils faire autre chose que de mettre un souverain à cheval, la bride à la main? N'y auroit-il pas une autre expression

à donner au chef d'un peuple ? On voit toujours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monumens publics : ne pourroit-on pas leur substituer les noms des généraux qui ont soutenu ou vengé le trône ?

La statue du bon Henri IV sur le Pont-Neuf, quoiqu'isolée, intéresse beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'est celle-là que l'on considere avec attendrissement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché son nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait suspendre à la grille une inscription où on l'intitule sans façon, en présence de Henri le Grand, *Vir supra titulos.*

Des vendeuses d'oranges & de citrons, fruits aussi beaux que salubres, forment un long cordon sous les regards du bon Roi. Jamais la solitude n'environne sa statue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens passe & salue son image.

On voudroit pouvoir toucher la base de

cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte : elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

OUTRE la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

CONSIDÉREZ la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire..... Comme Eugene l'humilia! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription, *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par *l'abondance eſt partie*; & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

IL n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique, ainſi que l'on a abattu la porte Saint-

Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'égliſe des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré ; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires ; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien ; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin ? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſemens utiles ; fatiguons des hommes en place, qui demandent à être fatigués.

QUAND voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire ? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie ; pourquoi toujours la langue des Romains ?

CHAPITRE CXIII.

Le Parlement.

LES parlemens ſont-ils une émanation des états-généraux? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire? Ont-ils été plus utiles au Rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire? Sont-ils des repréſentans de la nation, lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la monarchie? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au Roi, tantôt de réſiſter au Roi ſans le vœu du peuple?

MAIS auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violens du pouvoir abſolu? N'ont-ils pas eu des momens de force & de

ſageſſe ? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, & le plus ſouvent à leur inſu ?

POURQUOI le parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives, le gouvernement féodal étant tombé & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, ſollicité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux proteſtans l'état civil ? Pourquoi a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre ?

CE corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard ? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine ? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

COMMENT les parlemens, devant être chers aux ſouverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes ſouverains? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement? Je n'ai jamais ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré? Enfin qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du parlement aux volontés du monarque? Sont-ils des repréſentans de la nation, ou de ſimples juges créés pour rendre la juſtice au nom du Roi?

VOILA des queſtions délicates, qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnemens & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

SI les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à-peu-près ſemblable, où ce corps

influeroit d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

IL a fait le mal comme le bien : obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, ſes principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été dernièrement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'académie françoiſe (qui le croiroit !) lui a inſpiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

LE parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jéſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun tenoit le pinceau, lorſque Lully & Quinaut marioient leurs talens.

Mais les poëtes, les peintres, les ſculpteurs, les muſiciens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

UN philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des juges & de l'accuſé. Ce philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie françoiſe d'après une tragédie grecque, il immola ſon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé ? C'eſt une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

AUJOURD'HUI les actions des juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même parlement fit périr

par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'EST ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en 1776, l'auteur de *Philoſophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi abſurde, que le parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure, & renvoya l'auteur abſous.

LA perſécution du châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule, qu'elle ne put même valoir à l'auteur une ſorte de célébrité : il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

CE même parlement fait traîner ſur la claie

les *fuicides*, les fait fuſpendre à la potence par les pieds, au lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtance : mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume qui, dans ſon antique bizarrerie, a quelques avantages.

Quand les Rois alloient dans une eſpece de coche, les conſeillers & les préſidens arrivoient au palais, montés ſur une mule : aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur maiſon, il eſt juſte que les conſeillers & les préſidens, qui *remontrent* & qui *enregiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages ſur

ſes avocats & ſes procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres; on compte cinq cents cinquante avocats ſur le tableau; il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces temps de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

LORSQU'UN livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'avocat-général vient *à la barre de la cour*, fait un requiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations; il détache quelques phraſes à la mode des journaliſtes & les ſouligne. Le livre eſt condamné a être brûlé au pied du grand eſcalier ou de l'eſcalier S. Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erroné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie*, *attentatoire à l'autorité*, *pertubateur du repos des empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en préſence de quelques poliſſons oiſifs qui ſe trouvent là par haſard ; le greffier ſubſtitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le ſaint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage anathématiſé & recherché, dans ſa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de maſſue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne ſait plus quelle route tenir ; ſes idées ſemblent confuſes, embarraſſées ; il ne ſait s'il doit embraſſer une certaine confiance en lui-même d'après ſa baſe antique, ou laiſſer dénouer le fil des événemens, pour en mettre à profit les diverſes circonſtances. Il paroit avoir adopté ce dernier parti : ſon repos reſſemble à un ſommeil ; les uns le croient mort ; il ſe réveillera, diſent les autres ; s'il ne donne aucun ſigne de vie, diſent les troiſiemes, c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection ; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une

grande force qui a souvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CXIV.

Le Clergé.

Son siege, pour ainsi dire invisible, est principalement à Versailles ; c'est-là qu'il travaille sourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient son existence & son crédit par des moyens souples, adroits, & qui varient selon les circonstances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croirait-on !) c'est le clergé ; il sait très-bien ce qu'il fait ; il connoit le cours & l'ascendant des opinions régnantes ; il a reconnu sa véritable position ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandemens, & il ne l'est pas. Il fixe les yeux en tremblant sur le précipice où la loi des destins l'entraine, il en recule l'époque qu'il jugé lui-même inévitable : mais il

l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace; & mettant à profit les paſſions de tout ce qui l'environne, il ſe défend de ces paſſions indiſcretes qui agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

LUI-MÊME donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis; il eſt éclairé; il ne commettra point de grandes fautes; il ſonge à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événemens éclos du ſein du temps l'exigeront; enfin il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abuſifs, mais antiques.

IL fait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre: il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

CE corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteur que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestans & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente; car il sent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus considérables.

IL regarde toujours comme ses plus redoutables ennemis les protestans, & sur-tout les anabatistes, qui deviennent très-nombreux dans quelques provinces de France; mais il ne seroit pas trop éloigné de faire une sorte de pacte amical avec les philosophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il risqueroit beaucoup en suivant un système opposé.

QUAND il changera de forme, sa métamorphose sera rapide; il se modifiera sans une grande résistance, abandonnant tout-à-coup le

le chimérique pour s'attacher au réel. Il sait que c'est sa richesse même qui servira à l'affaisser : il prévoit que le combat ne sauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conserver du moins des fragmens larges & précieux. *La grandeur du clergé catholique*, a dit Helvétius, *est toujours destructive de la grandeur d'un état.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome ?

ECRIVAINS, voulez-vous aujourd'hui mulcter le clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de sa piece ?* N'écrivez point contre ses dogmes qu'il sait apprécier, contre sa prééminence qu'il tient des siecles précédens, contre ses intrigues qui lui sont devenues nécessaires; répétez-lui sans cesse que les biens de l'église sont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en sont que les dépositaires, que ce qu'ils dépensent en luxe, en faste, en plaisirs, est un vol réel, une violation évidente des *saints-canons* (1); vous leur direz une

(1) Ils disent tous de la maniere la plus forte, la plus inconteſtable; que tous les biens des ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-là, cette vérité féconde, des expressions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorsqu'un prince de l'église laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres? Pesez là-dessus, & répétez qu'à sa mort, un évêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'ensevelir.

LAISSEZ ensuite les évêques calomnier vos écrits, dans des *mandemens* qu'on ne lit pas, ou dont on se moque. C'est à raison de cent mille écus par an, qu'ils distribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le style des prônes?

A qui donne-t-on les évêchés? Aux nobles. Les grosses abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour servir Dieu! Non: mais la cour s'attache ainsi la noblesse; & l'on paie les services militaires, de même que d'autres moins importans, avec les biens de l'église.

QU'EST-CE que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive égliſe ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes, puis..... Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir ?

ON compte cent cinquante mille eccléſiaſtiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres etoient mariés. Le clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oſeroit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas.

QUANT à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rap-

port d'un homme opulent, qui se divertit dans la capitale & qui s'embarrasse fort peu de son troupeau.

CHAPITRE CXV.

La Galerie de Versailles.

LE Parisien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* jusqu'à Seves, & de là court à pied à Versailles, pour y voir les princes, la procession des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartemens; on lui ferme les petits, qui sont les plus riches & les plus curieux.

ILS se pressent à midi dans la galerie, pour

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'histoire connue du Suisse de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours six bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suisse présenta un placet, par lequel il demandoit à la cour *la survivance du dromadaire*.

contempler le Roi qui va à la meſſe, & la Reine, & Monſieur, & Madame, & Monſeigneur comte d'Artois, & Madame comteſſe d'Artois; puis ils ſe diſent l'un à l'autre: *as-tu vu le Roi? --- Oui, il a ri. --- C'eſt vrai; il a ri. --- Il paroît content. --- Dame! c'eſt qu'il a de quoi.*

M. MOORE a fort bien obſervé que pendant la meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le Roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

AU grand couvert, le Pariſien remarque que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les ſervantes alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

QUANT aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent auſſi beaucoup.

CE qui étonna le plus le ſauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du ſauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où ſaint Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria, *ah*, *le beau ſauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

RIEN n'amuſe plus un philoſophe, que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de roder enſuite par-tout. Il n'a rien a demander aux miniſtres, ni aux gens en place ; il ne les connoît que de vue ; il va à leur audience ; il aſſiſte aux dînés des princes & des princeſſes ; il ſe réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domeſtiques, de ces officiers de table, du ſérieux de toute cette plaiſante étiquette. Il ſe rappelle alors quelques pages de ſon *Rabelais* (1), & il rit tout bas ; car l'eſ-

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup ſûr eſt un ſot, s'appellât-il Voltaire ?

pece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les alteſſes, les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

QUI ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf?* Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

MAIS il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré & coloſſal: c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en ſort point: le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit, & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, Meſſieurs, paſſez! Meſſieurs, le Roi! retirez-vous. On n'entre pas, Monſeigneur!* Et Monſeigneur file ſans mot dire.

TOUT le monde le salue, personne ne le contredit ; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes, de marquis & de ducs, qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes & princesses ; & ne leur parle que par monosyllabes : aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme ; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit, les pelotons épars de courtisans s'amoncelent ou se dissipent ; tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action, elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oseroit offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent.

LE soir un grouppe de courtisans traversent de nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce sont des prétendans à l'honneur insigne de souper avec le maître : tel a poursuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de sa vie à cette porte ingrate ; & il est mort à la poursuite de ses faveurs, sans l'avoir vu bâiller pour lui.

Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms; noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du monarque à ſa capitale, ſi le projet fut réfléchi; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'ap-

pareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

UN bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre Roi ? Il eſt mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence ! Cette foule couverte d'or, tout cela eſt l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand Roi ! l'article ſeul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'eſt le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du ſang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

ET il continue ſur ce ton aux yeux de l'Anglois qui, ſtupéfait d'un tel raiſonnement, admire le Pariſien & ne ſait que lui répondre.

LA Reine régnante a fait placer des réverberes depuis Verſailles juſqu'à la barriere de la

Conférence ; de ſorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller juſqu'à la grande allée de Vincennes, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de cinq lieues & demie, toujours ſur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouiſſance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

SANS doute M. Sherlock quittoit Paris ſur cette ſuperbe route, quand il a dit : *jamais un homme n'eſt parti de Paris gai. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris.* On doit ſur-tout être triſte, ſi je ne me trompe, quand on ſort de la capitale pour aller dans les bureaux de Verſailles, ou demander quelque grace, ou implorer juſtice, ou pourſuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent ſans répondre, & dont le parti eſt pris avant de vous avoir entendu.

VERSAILLES, qui contient cent mille ames, s'agrandit conſidérablement, & ſe deſſine avec majeſté ; c'étoit un pauvre village il y a cent

vingt ans ; ſes rues ſont très-larges, bien aérées, & l'on y marche preſque de tout temps à pied ſec.

QUOIQUE le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvemens, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'ESPRIT de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château ; & l'on connoit l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe fera exactement le lendemain ; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

IL y a ſeize mille croix de Saint-Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-chambre*, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires ; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les chan-

gemens que le cours des événemens autorise & nécessite.

Les habitans de ce lieu se persuadent aisément que Versailles surpasse en beauté tout ce qu'il y a dans le reste de l'Europe, & qu'il est très-inutile de voyager, pour ne voir que des choses inférieures. Aussi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaisie d'un seigneur qui va visiter la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne & la Russie : on l'accuse de bizarrerie.

Ici, chacun se glorifie de l'emploi qu'il exerce, & se croit pour ainsi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque ; celui qui met un plat sur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'ose empiéter le moins du monde sur les fonctions de son voisin ; trente ou quarante charges sont exercées dans un dîner ; jusqu'au transport du *billot* de la cuisine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & suivre la sous-division de ces différens offices, tous acquis à prix d'argent, & sou-

doyés en conſéquence ? Quel gouffre ! Quel œil oſera en ſonder toute la profondeur ?

LA haine du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverſer ; elle s'attache aux commis, aux adminiſtrateurs particuliers, aux hommes en place, aux miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'EST enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un courtiſan qui a quatre-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des princes & des miniſtres.

L'ÉTIQUETTE fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet : l'étiquette donne

des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.

CHAPITRE CXVI.

De la Cour.

LE mot de *cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions régnantes; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule, *la cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugemens de la cour; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

LA cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théatre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire; elle attend l'arrêt de la capitale: elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin

de ne pas compromettre ſon premier avis, qui ſeroit caſſé *avec dépens.*

Du temps de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville; aujourd'hui la ville eſt plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement : ce qui ne doit pas étonner ; car l'inſtruction reçue eſt trop différente, pour ne pas dire oppoſée. La cour ſe tait ſur pluſieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conſcience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! La ville parle avec aſſurance ſur tout & ſans relâche; la cour ſent qu'elle ne doit pas trop haſarder ſon prononcé ſur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où ſont tous les arts & toutes les lumieres, qui ſe prêtent une plus grande force par leur mélange, décide hardiment, parce qu'elle ſent ſa force, & qu'elle eſt plus ſûre de ſon tact tant de fois éprouvé : & l'autre eſtime confuſément qu'il lui manque pluſieurs données propres à confirmer ſon opinion.

La cour a donc perdu cet aſcendant qu'elle avoit ſur les beaux arts, ſur les lettres, & ſur

ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit, dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la cour, d'un prince; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de Louis XIV; les préjugés groſſiers qui y dominoient; ce qu'étoit la dévotion du temps; ce que faiſoient un *prédicateur* de Verſailles, un *directeur* de conſcience, un *confeſſeur* du Roi; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe: alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'EST de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reſte du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires : on ſifflerait aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CXVII.

Les Extrêmes ſe touchent.

Les grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemblent ; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très-heureux, ainſi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie

pour qui fait enlever l'écorce ; l'une put la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les grands ne ſont pas plus généreux que les mendians ; mais obtenez quelque choſe d'un grand, il s'attachera à vous : pourquoi ? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux : s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. ---- Et que ferez-vous d'un écu ? ---- C'eſt que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque choſe, & votre fortune eſt faite. Un poëte nu ſe trouve chez ſon alteſſe ; le prince mettra ſa vanité à le créer : il ne l'aime, ni le conſidere ; mais il faut qu'il faſſe dire à la renommée : il a enrichi un poëte ; on ne l'approche point qu'il ne répande ſur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à ſon rang.

La force des grands, diſoit une femme de

beaucoup d'esprit, *n'est que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réfléchir?

Les grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité: ils disent tous, *la probité se pese.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse*, disoit madame de Choisy à mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien.*

Un grand croit son premier apperçu infaillible; quand il a dit oui, il ne recule pas, par orgueil; il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix fripons à son service; il les reconnoîtra pour tels dans la suite: eh bien, il continuera à les couvrir de sa protection; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble; son ex-

trême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'AFFAMÉ crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier? Un morceau de pain. Que veut le ſecond? Une place éminente.

LES grands ne paient point leurs dettes, ainſi que font les petits; les grands empruntent éternellement aux indigens, qui longtemps mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'AI peu vu les grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément, & ils uſent volontiers de ce privilege; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt

pas eux ; le génie & la vertu les offuſquent & les moleſtent ; & ils voudroient ridiculiſer la vertu & le génie, non par jalouſie, mais par haine, parce qu'ils mettent ſans ceſſe leur fortune & leur rang à la place des diſtinctions réelles, qui ſont les talens & les vertus : c'eſt ſous ce bouclier qu'ils ſe dérobent aux engagemens les plus ſacrés. Leur air de bonté n'eſt ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raiſonné. Leurs bienfaits ſont diſpoſés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en impoſer qu'aux hommes inexpérimentés ; il eſt aiſé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux ſans lumieres utiles : ils dévorent la patrie, & ne la ſervent pas ; ils ne ſavent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruſer à la cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promeſſes (1).

(1) Quelqu'un a fait ces vers :

Je ſuis depuis long-temps à la derniere place ;
Je n'en ſuis ni fâché, ni ſurpris, ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point eſſuyé la honte d'un refus.

MALHEUR à qui y croit ! Il perd ſes années. *Il faut aller voir quelquefois les grands*, diſoit la Bruyere, *non pour eux, mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

SOYEZ ſûr que les grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle ?* Telle fut la réponſe modeſte du philoſophe.

LA ſociété ſe reſſemble parfaitement par les deux bouts ; voici à ſe ſujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon auteur.

LES ÉCHELONS.

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.

Les échelons d'une ſuperbe échelle
Un jour prirent diſpute entr'eux
Sur le rang & ſur la naiſſance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
„ *Entre nous, diſoit-il, il eſt trop de diſtance:*
„ *D'ailleurs chacun de vous en ſa place arrêté,*
„ *Ne détruit-il pas le ſyſtême*
„ *De cette belle égalité*
„ *Que commande la raiſon même?*
„ — *Mais, dit l'un d'eux, nous ſommes tous de bois;*
„ *Et le haſard nous plaça tous, je penſe.*
— „ *D'accord; mais placés une fois,*
„ *On admit la prééminence.*
„ *Le tems a conſacré ce qu'a fait le haſard.*
„ *Pour renverſer l'ordre ordinaire,*
„ *Vous êtes venus un peu tard.*
„ *Vils échelons, apprenez à vous taire* „.
Outré de ce diſcours qu'il ne ſoupçonnoit pas,
Un philoſophe alors s'empara de l'échelle;
Et la plaçant de haut en bas,
Changea les rangs & finit la querelle.

CHAPITRE CXVIII.

Sages du monde.

LES ſages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand ſeigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils, vous êtes un imprudent. --- Qu'ai-je donc fait? lui demanda-t-il. --- Rappellez-vous le propos que vous tintes hier. ---- Eh quoi, Monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. ---- Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors ; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.

CHAPITRE CXIX.

Apologie des Gens de Lettres.

LA calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux gens de lettres; on les a peints comme pertubateurs des empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus, & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas! De quel abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les ſouverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément? & la gloire des rois n'attend-elle pas

la ſanction du philoſophe ? Il eſt obſcur & ſans puiſſance, mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſans ſur les malheurs de leur patrie & ſur ceux du genre humain, mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

TANDIS que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent s'user, parce que rien ne contrebalance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître ; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

PEUT-ON donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme, un drame, un roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en ap-

perçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent; ils intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler. Il ne s'eſt point enfoncé dans des diſcuſſions ſouvent ſeches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement. L'auteur ſe fait écouter par le plaiſir; & les préceptes de la plus auſtere morale ſe trouvent établis ſans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora molleſcunt.*

MONTAIGNE dit qu'*il fait bon naître en un ſiecle dépravé; car, par comparaiſon, on eſt eſtimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil ſiecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la ſienne. On donne aux actions les plus courageuſes des motifs bas & lâches; on ravit a l'homme ſon honneur; on ne lui fait pas gré

de ſon dévouement. La perverſité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne diſtingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CXX.

Querelles littéraires

QUAND on veut rabaiſſer les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois ſcandaleuſes. Il eſt vrai que, dans leurs débats, ils ſemblent peu éclairés ſur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguiſent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

IL ſeroit temps qu'ils y ſongeaſſent. Ceux-ci ſeroient bien foibles alors; & ſans ces diviſions déplorables, la littérature auroit un poids majeſtueux qui opprimeroit ſes adverſaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de ſe montrer indifférens à de petites attaques, que de déployer une ſenſibilité qui dégénere

en clameurs puériles : les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célebres, ou se vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui est bien plus sage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la mépriſe*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux avocats, aux médecins, aux peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus sages se plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus sanglans ; & lorsque notre adversaire en littérature voudra anéantir sous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ; on voudra le spectacle d'un combat froid, poli, réservé, tandis que nous sommes attaqués dans la partie la plus sensible de nous-mêmes. Eh ! voyez seulement une dispute dans la conversation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle

chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

MAIS en condamnant les débats des gens de lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattans. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe ?* N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté

& rendu ? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéatre ?

DANS les converſations, on blâme les auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive ; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules : *il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *ſi cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

FAUT-IL dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de recéleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin

clin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talens connus, les auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes, puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux, & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin, & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dériſion les agreſſeurs & les répondans, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poëtes à cet

égard ; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes disputes sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, sur la prééminence d'une tragédie de Racine, sur le *goût*, mot qu'ils citent sans cesse, & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables ; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces scenes ridicules, si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

Il est vrai que le public, occupé de tant d'autres événemens, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires ; il n'a pas toute la connoissance possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries ; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fournisse périodiquement une petite sentence meurtriere.. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporain ? S'il faut louer quelque chose à Paris, ce ne doit être

que par communication, par frénésie, par esprit de parti ; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrêmités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immense comme Paris a un besoin journalier de petites satyres, pour repaître son inquiétude & son agitation perpétuelle ; & celui-là avoit bien raison, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure est toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raisonnement* Voilà la théorie du *journalisme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroit, & que les gens de bon sens attendent de l'avoir lu & medité pour le juger, les fots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a salué l'arrivée de *l'Esprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoissent point cette déplorable guerre ! On peut

l'éviter, quand on veille avec ſoin ſur ſon amour-propre; car le combat naît toujours d'un eſprit trop orgueilleux de ſes idées, & qui veut les faire recevoir deſpotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour ſatisfaire une humeur ſecrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre inſu; & lorſqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agreſſeur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la bleſſure.

CHAPITRE CXXI.

Belles-Lettres.

LEUR trône eſt à Paris. Ceux qui les cultivent ſurabondent: mais comme l'étude de la vraie politique eſt preſqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune iſſue pour ſe manifeſter en liberté, & que les autres connoiſſances qui appartiennent à l'hiſtoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loiſir & de la

fortune, les esprits se sont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut se livrer à leurs charmes attrayans ainsi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embrassent d'ailleurs tout ce qui est du ressort de l'imagination ; & ce champ est immense, on y voyage à peu de frais. L'ame sensible, l'esprit délicat peuvent également se satisfaire dans la lecture des poëtes, des romanciers, des historiens. C'est ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les sciences exactes qui, outre une certaine sécheresse, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouissances. Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune ; amusent tous les âges, rempliſſent tous les instans ; & Cicéron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement senti dans tous les siecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs systêmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres ? Elles ont toujours précédé les sciences pro-

fondes; elles ont décoré leur surface, & c'eſt par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout eſt du reſſort de l'imagination & du ſentiment; même les choſes qui en ſemblent le plus éloignées. Il ſuffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts ſolides & les inventions hardies.

CET enchaînement eſt de fait chez toutes les nations, & la vraie raiſon n'en eſt pas clairement démontrée, ſinon que l'homme commerce par ſentir, & que, dès qu'il ſent, il ne tarde pas à raiſonner ſur les ſenſations. Le monde moral reſſemble peut-être au monde phyſique, où les fleurs précedent conſtamment les fruits: & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers ſectateurs de la brillante littérature.

C'EST donc de cette premiere impulſion que dépendent les bonnes loix. Il ſemble qu'il faille néceſſairement commencer par les paroles, pour arriver enſuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établiſſement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du

beau. Seroit-ce une marche conſtante de la nature ? Ainſi l'enfance de l'homme eſt gracieuſe & riante, & l'âge mûr eſt utile. Ainſi tous les arts ſe montrent d'abord ſous une ſuperficie brillante, & parlent à la ſenſibilité de l'homme bien avant de former ſa raiſon.

MAIS quiconque ſait obſerver la marche de l'eſprit humain, voit qu'inſenſiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'eſt le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'eſt ni triſte, ni fâcheuſe, ni ſombre ; on peut intéreſſer, amuſer, plaire, tout en inſtruiſant. Les eſprits vraiment ſolides, les ames vigoureuſes ne dédaignent point ce qui peut diſtribuer la ſcience, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théatre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'eſt l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe.*

LORSQUE quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, ſur-le-champ on lui

répete le refrein accoutumé : *Travaux impuiſſans ? Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus ſeront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulſion établie ; les hommes ſeront toujours ce qu'ils ſont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été.* Cela eſt bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir viſiblement cette aſſertion.

DEPUIS trente ans ſeulement, il s'eſt fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne réſiſte pas : ainſi, en eſtimant le progrès des lumieres & le changement qu'elle doivent enfanter, il eſt permis d'eſpérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute eſpece frémiront devant ce cri univerſel qui retentit & ſe prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'EST par le moyen des lettres & des écrivains que les idées ſaines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France, qu'il s'y eſt formé d'excellens eſprits dans la magiſtrature. Tous les citoyens

éclairés agiſſent aujourd'hui preſque dans le méme ſens. Les idées nouvelles ont circulé ſans effort ; tout ce qui eſt relatif à l'inſtruction eſt adopté courageuſement. L'eſprit d'obſervation enfin, qui ſe répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouiſſent quelques-uns de nos heureux voiſins.

Les écrivains ont répandu des tréſors véritables, en nous donnant des idées plus ſaines, plus douces, en nous inſpirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embelliſſent la ſociété. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ſes paſſions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les lettres ſuivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croient pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'INFLUENCE des écrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de

l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'étude principale des bons eſprits ; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déjà la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

CHAPITRE CXXII.

Suppoſition.

JE je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands pro-

priétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mit le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance..... quel seroit le résultat de ce grand sacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux provinces & au royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

ET vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez-moi-même au bûcher, sur cette simple supposition..... Allons, appellez tous les seaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie: il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Goneſſe, comme par le passé: *& vogue la galere!*

CHAPITRE CXXIII.

Réponse au Courier de l'Europe.

LE Courier de l'Europe, dans sa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyse de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'estime que j'en fais m'oblige à y répondre.

« *IL y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, disoit un ancien; c'est Séneque, si je ne me trompe.

Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive ; (1) tout eſt extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris.* Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés. (2) Tout ce qu'ont dit les prédicateurs, depuis le capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'orateur qui parle devant le Roi, tout ce qu'ont écrit les moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher ; (3) car jamais prophete n'a reproché à Iſraël ſes

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte !

(2) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme la critique voudra ; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer ; & il étoit difficile de marcher long-temps ſur ce pont étroit.

iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur. »

« Ce n'eſt pourtant point un libelle, (1) c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux, que de petites conſidérations n'arrêtent point; il a voulu voir ce que perſonne ne contemple; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre, (2) juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres, (3) parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher

(1) Le critique me fait bien de la grace! Vous qui m'avez lu, dites, cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle*? Pourquoi l'avoir employé? Il me peſe.

(2) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivans.

(3) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à meriter encore.

de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux : (1) & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe. Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler *Paris* (2). On croit que c'eſt un rêve. *Paris* ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le lecteur : ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur eſt détruit. Sans doute tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône ; mais par-tout où la ſouffrance prédomine, la deſtruction s'enſuit : c'eſt ce qui a fait dire à preſque tous les philoſophes que l'accroiſſement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui

---

(1) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne ſeroit pas de mon avis ?

(2) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Suppoſition*. L'auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

manque de plan, de méthode, (1) reſſemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs. „ (2)

" APRÈS avoir déclamé contre les richeſſes avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel.* „

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées ſoient juſtes, voilà l'eſſentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois ſe contredire, mais jamais les choſes. En oppoſant deux phraſes iſolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fît tomber en contradiction. Remettez ces phraſes à leur place, elles conſervent leur logique.

" CELA

« CELA eſt vrai, juſte & bien exprimé; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes? (1) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme ſi *Paris* n'étoit qu'un lieu de proſtitution, où la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer; (2) & dans un autre, *il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables, c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie, attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes*

(1) Une déclamation eſt un défaut de ſtyle; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables; cela empêche-t-il que les ames dures & inſenſibles ne ſoient en plus grand nombre, & que la miſere ne ſoit le partage de la moitié de la ville?

(2) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance, que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie; j'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus timide, ni voilée: peindre des contraſtes n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochemens fautifs.

n'ont point de fortune, cherchent à en amasser; ſont peu brillantes, encore moins inſtruites; on ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe. „

" CELA eſt encore vrai; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie compoſe preſque les deux tiers des habitans de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas, (1) & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talens ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas aurea*, diſoit Horace. Dès ce tems-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur. „

" CE qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté par ſon zele, cet auteur ait donné le

(1) Qu'en ſavez-vous? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

démenti le plus formel (1) à M. *de Buffon*, à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que fix cents ſoixante-dix ou huit cents mille habitans à *Paris :* & ces deux derniers aſſurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point ; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du royaume, autant qu'il eſt poſſible de le faire ; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (2) ; mais

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux ; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

(2) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des

comme il veut que nous soyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume, (1) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes savans véridiques, & substituer les apperçus d'une imagination exaltée à la justesse d'une arithmétique rigoureuse. Cet écrivain qui conseille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propose sérieusement l'un & l'autre, (2) nous permettroit-il de lui conseiller de brûler son livre, (3) d'ôter du reste quelques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenseurs de l'humanité, non-seulement sera un chef-d'œuvre de philosophie & d'éloquence; mais il méritera d'être adressé à tous les tribunaux,

---

habitans de Paris, qui forme ici le vrai point de la question.

(1) Non le royaume en entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voisines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(2) Le critique se trompe d'un côté; qu'il me relise pour s'en convaincre.

(3) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela reviendra peut-être au même.

afin que les magiſtrats bien inſtruits s'empreſſent de corriger les énormes abus contre leſquels cet auteur s'éleve avec un ſi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux eſpérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a ſupprimé pluſieurs depuis qu'il a commencé ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, depuis que Louis XVI eſt ſur le trône. „ (1)

COMME la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande ; non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

---

(1) Dans cette nouvelle édition, je me ſuis encore étendu ſur les établiſſemens utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

LES recherches sur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général; mais elles ne sauroient l'être à la capitale, parce que les causes morales l'emportent ici sur les causes physiques. La comparaison du nombre des morts à celui des naissances ne suffit pas; l'affluence des étrangers forme une classe d'habitans qui, pour ainsi dire, ne naissent ni ne meurent; les provinces seules y versent une foule de voyageurs qui ne font que passer, & qui se renouvellent sans cesse. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitans qu'il n'en comptoit il y a soixante ans. Les calculs sur la durée de la vie, qui servent de base aux spéculations en ce genre, sont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfans qui y naissent vont en nourrice, la moitié meurent, & les registres mortuaires des paroisses de la ville ne sont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le registre des baptêmes, ni par celui des morts.

ON croit moins aujourd'hui aux médecins; les apothicaires se ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poisons multipliés de

leurs boutiques meurtrieres ; ils se font *chymistes*, pour que leur conscience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'osent plus étaler avec la même hardiesse leurs funestes systêmes. La bienfaisante chymie a simplifié les remedes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts est diminué même dans les hôpitaux.

CET ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non sur la simple appercevance, mais sur les bâtimens nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule des rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'AILLEURS, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Caillou*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, le *Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'ap-

partiennent-ils pas inconteſtablement à la grande ville, puiſque les maiſons ſe touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

JE perſiſte donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, juſqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire ; & je lui certifie que j'ai fait pluſieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près poſſible de la vérité.

SI l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui ſe renouvellent inceſſamment, quelle immenſe population ! Je le répete, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

ON m'a accuſé enfin d'avoir exagéré les miſeres publiques ; j'oſe répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un cenſeur pointilleux, & qui eſt ſoumis à la plus ſévere inſpection & reviſion.

« UNE femme chargée d'enfans, & réduite

„ à la plus affreuse misere, écrivit à M. le curé „ de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que „ je suis sans pain ; mes enfans meurent de „ faim, & je n'ai pas la force d'aller me „ jetter à vos pieds pour implorer votre pitié.* „ Ce respectable pasteur vole au secours de „ cette famille infortunée. Au milieu des visa- „ ges pâles & défigurés par le besoin, il ap- „ perçoit un enfant de quatre ans étendu sur „ le carreau, adressant à sa mere ces paroles „ déchirantes : *maman, je vais donc manger „ ma chaise ?* „ Journal de Paris, du mardi 14 Janvier 1777. (1)

CETTE infortunée reçut de nombreux secours; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible nécessité.

O toi, riche, qui auras lu ce livre, si une seule idée t'a plû; si dans cet ouvrage, ou dans

---

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, si j'imprimois ici les détails qui sont parvenus à ma connoissance; mais j'en ai exposé le résultat dans cet ouvrage, & j'atteste que je n'ai rien donné à l'exagération.

mes autres écrits, je t'ai donné la plus légère instruction, ou le plus léger plaisir; si ton esprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion, tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoissance! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompense toutes mes veilles? Donne de ton superflu au premier être souffrant, ou gémissant, que tu rencontreras; donne à mon compatriote en songeant à moi; pense que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occasion de quelque bonne œuvre; & que ce don charitable soit l'unique éloge accordé à mon travail.

AVIS.

L'AUTEUR de cet ouvrage ne s'étant point aſtreint à ſuivre l'ordre des matieres, nous avons cru pouvoir iſoler, à ſon exemple, quelques chapitres : d'autres ſe trouveront dans l'un des deux premiers volumes, & ſeront répétés en partie dans le troiſieme, parce qu'ils ſont ou preſqu'entiérement changés, ou conſidérablement augmentés. Le public s'appercevra facilement que nous avons moins conſidéré notre intérêt que ſon utilité, en lui donnant cette nouvelle édition. Nous allons encore lui remettre ſous les yeux le chapitre intitulé : *Où eſt Démocrite ?* qui ſe trouve à la page 305 du tome II, parce que l'auteur l'a refondu & augmenté dans la ſeconde édition.

ON trouvera, à la fin de ce chapitre, les articles ajoutés à quelques-uns des deux premiers tomes.

Où eſt Démocrite !

SI la comédie n'eſt plus ſur le théatre, elle

eſt toujours dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions; vous entendez les gémiſſemens de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la ſuffiſance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il eſt atteint; vous contemplez la morgue du grand, qui affecte quelquefois la bonté, la fatuité du petit-maître, ardent ſectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des ſcenes extrêmement variées: l'eſprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différens perſonnages une ſorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ſes frivoles & petites idées.

Il eſt curieux d'examiner le nombre infini de ces cauſeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoiſſance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux ne ſauroit en réduire un ſeul en pratique: & le ton déciſif & haut n'en va pas moins ſon train.

Qu'est-il besoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers?

Voyez ensuite le ridicule inconcevable & les prétentions respectives des états, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges; & riez encore plus fort.

Les secretaires du Roi, par exemple, ne savent quel rang occuper: ils s'élevent, ils s'abaissent; leur contenance est mal assurée; ils posent des lignes de démarcation, mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépiniere de la future noblesse! Leur scrupule dans un tems, leur excessive indulgence dans un autre, tout place sous un jour comique leur embarras, leur prodigieuse facilité, puis leur attitude fiere & repoussante.

Mais savez-vous l'histoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu si cela n'est pas vrai, je veux être pendu si je ne fais pas telle chose?* Il fit fortune, & acheta une charge de secrétaire du Roi; le lendemain même de

son acquisition, il s'écria devant une nombreuse assemblée : *si ce que j'affirme n'est pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

CHARGE de secretaire du Roi, *savonette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur disoit avec beaucoup de sens : *ce qui est ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raisons.*

AVOIR une occupation différente de son voisin, est un titre pour se moquer de lui ; le notaire & le greffier se jugent séparément l'un au-dessus de l'autre ; le procureur & l'huissier se regardent comme de deux castes différentes ; les commis établissent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'estime un petit ministre, & dit : *nous avons fait, nous avons décidé*, & *nous ordonnerons.* Le caissier se croit fort au-dessus du liquidateur, & ainsi réciproquement. Je ne sais si le marchand de vin visite le vinaigrier, & si le libraire n'attend pas que le papetier fasse les premiers pas ; le conseiller au parlement voit en pitié un conseiller du châtelet ; & si vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une présidente d'élection.

L'ON met ſouvent en délibération dans la bourgeoiſie, ſi l'on rendra la viſite à ſon voiſin, & ſi l'on n'en ſeroit pas diſpenſé par quelque dignité perſonnelle, comme par exemple, celle de marguillier, de ſyndic de ſa communauté, de quartenier, de futur échevin, qui doit graver ſon nom ſous la ſtatue équeſtre de nos rois.

PARCOUREZ juſqu'aux métiers : ils ont établi entr'eux une eſpece de ſéparation. Dernièrement un tailleur du Roi ſe fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être ſupérieurement coëffé ; quand le maître perruquier eut apporté & poſé ſon chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? --- Je ne veux point d'argent. --- Comment ? --- Non ; vous êtes auſſi habile dans votre art que je le ſuis dans le mien : eh bien, que vos ciſeaux me coupent un habit. --- Vous vous méprenez, mon cher ; mes ciſeaux & mon aiguille, conſacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. --- Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le geſte à la parole, il lui arracha la perruque de deſſus la tête & court encore.

LES débats opiniâtres des différentes com-

munautés ſont fort divertiſſans. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années ; voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

MAIS quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique ! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

LE militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports : armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain ;

demain ; car pendant cette lutte le gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

PERSONNE ne veut ſonger que ces travaux différens ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere ; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

AUSSI la ſociété, morcelée par cette multitude de petites & bizarres diſtinctions, eſt-elle devenue une tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentimens ; la ſottiſe y parle comme le génie & beaucoup plus haut ; chacun y déploie ſa pancarte, ſon privilege, ou ſes lettres de maîtriſe ; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite ! où es-tu ?

Additions au Tome premier.

1. Chapitre XCV, page 279. *Gens d'af-*

faires.... Les receveurs à la ville, dits grippe-sols n'ont plus un sol pour livre ; ce qui feroit devenu trop considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

2. Chap. CIX, p. 306. *Parures*.... La couleur générale, au moment que j'écris, est *dos* & *ventre de puce*. *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis ; mon livre est à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hérisson ;* la coëffure à l'enfant l'a bannie. Les plumes sont devenues plus rares, elles ne flottent plus en panache. Oh ! Comment peindre ce qui par son extrême mobilité échappe au pinceau !

L'histoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers* & *ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade*, *à la Thisbé*, *à la Sultane*, *à la Corse* ont passé, ainsi que les chapeaux *à la*

Boſton, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard*: la coëffure *en limaçon* penche ſur ſon déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons*, *groſſis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui groſſiſſent les hanches, & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui ſera mieux accueilli que le journal des ſavans ou celui de Neuchâtel (1).

3. Chap. CXXI, page 364. *L'Egliſe de Ste. Genevieve*.... On bâtit une magnifique égliſe, pour placer la châſſe de la Sainte ſous une ſuperbe coupole; elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépenſe, qu'on auroit pu appliquer au ſoulagement des miſeres publiques! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte.

(1) Journal trop peu répandu, où pluſieurs articles marqués d'un C font d'un juge impartial, d'un écrivain cenſé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité?

On y travaille depuis trente années. Les os de Descartes reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châsse qui opere les miracles ? Quel alliage ! Sainte-Genevieve & Descartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châsse.

4. Chap. CXXIX, page 382. *Les j'ai vu, & les je n'ai point vu*..... J'ai vu une mutinerie d'écoliers *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas*.... On avoit chargé les exempts de la police d'enlever les enfans vagabonds & mendians ; ils mirent en *charte privée* quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens : dans le même temps il y avoit des fours, c'est-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adresse ; ils n'en sortoient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

5. Chap. CXXX, page 390. *Amour du merveilleux*.... Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paroît avoir adopté les

viſions répandues dans le livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un myſtique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette ſecte eſt travaillée d'affections vaporeuſes; maladie ſinguliérement commune en France depuis un demi-ſiecle; maladie qui favoriſe tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du ſurnaturel. Selon cette ſecte, l'homme eſt un être dégradé, le mal moral eſt ſon propre ouvrage; il eſt ſorti du *centre de vérité*; Dieu par ſa clémence le retient dans la *circonférence*, lorſqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini; *le cercle* n'eſt que l'exploſion du *centre*: c'eſt à l'homme de ſe rapprocher par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les ſectateurs de ces idées creuſes vivent dans la plus rigoureuſe continence, jeûnent juſqu'à tomber dans le maraſme, ſe procurent ainſi des rêves extatiques, & éloignent toutes impreſſions terreſtres, afin de laiſſer à l'ame une liberté plus entiere, & une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'eſprit humain qui s'indigne de ſon ignorance; cette ardeur de connoître

& de pénétrer des objets par les propres forces de l'entendement ; ce ſentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoiſſances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette inveſtigation des choſes inviſibles ; plus elles ſont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & ſe confie aux miſeres. Le monde imaginaire eſt pour lui le monde réel.

Additions au Tome ſecond.

6. Chapitre III, page 6. *Bibliotheque du Roi....* Ce vaſte dépôt n'eſt ouvert que deux fois la ſemaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y eſt mal ſervi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des ſubalternes, pareſſeux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiſer chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être conſultés plutôt que lus ? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaiſe à un *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant*.

8. Chap. V, page 14. *Petites loges....* Les gens de lettres ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer leurs droits au théatre & les faire valoir. Ils n'ont rien fait. On les a amuſé, ſachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils ſont tombés dans le piege le plus groſſier, les yeux ouverts; c'eſt ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit: le corps dramatique n'aura pas l'eſprit des ſavetiers aſſemblés.

7. Chap. VI, page 19. *Comédiens....* La Duclos jouoit dans les *Horaces*: à la fin de ſes imprécations, elle ſort furieuſe, comme l'on ſait; l'actrice s'embarraſſa dans la queue très-longue de ſa robe, & tomba. On vit ſoudain l'acteur qui faiſoit Horace, ôter poliment ſon chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la couliſſe, & là, remettant fiérement ſon chapeau, tirer ſon épée & la tuer, conformément à ſon rôle.

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau ſurmonté de plumes; & c'eſt ainſi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

Ces inepties ne se commettent plus ; mais que de réformes à desirer encore !

La tragédie, depuis la retraite de Mademoiselle Dumesnil, & depuis l'exil incroyable de Mademoiselle Sainval (1), est devenu chantante, roide, ampoulée, monotone ; les acteurs subalternes ne sont pas assez attentifs à maintenir l'illusion. Ils commettent des fautes nombreuses contre le costume & le sens de leurs rôles. Qu'ai-je besoin, par exemple, de la coqueterie de nos princesses de théatre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour ? Quand j'apperçois la main maussade du coëffeur, je ne vois plus Cléopâtre, Mérope, Athalie, Idamé.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de théatre travestis en Sénateurs Romains, sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins *du malade imaginaire ;* des perruques bouclées & trainantes, grossiérement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers ?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse

(1) Exilée par lettre de cachet.

les mêmes toiles mesquines & rembrunies, quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque, & le farouche Zamore sous un portique romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuser l'avarice des comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un accessoire fait pour influer sur les représentations !

Deux théatres qui rivaliseroient, qui entretiendroient entr'eux une émulation suivie en jouant les mêmes pieces, qui seroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaison, restitueroient à l'art sa pompe, sa noblesse & sa dignité.

On se plaint généralement de voir la scene françoise déchue de son ancien lustre. La tragédie sur-tout est défigurée à un point méconnoissable. De là ces vers :

On ne voit plus pleurer personne.
Pour notre argent nous avons du plaisir :
Et le tragique qu'on nous donne,
Est bien fait pour nous réjouir.

8. Chap. VIII, page 24. *Messes*.... Dans le siecle passé, un prêtre du petit Saint-Antoine

étoit marié ſecretement, & tenoit ſon ménage près de la place Maubert. Il ſe partageoit avec la même ferveur entre l'autel & ſon épouſe. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans, il s'habilloit deux fois par jour, pour tromper les regards & remplir ſes doubles fonctions, qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traverſée par un cruel délateur; le parlement caſſa ſon mariage, & il fut exilé à perpétuité: heureux de ne pas ſubir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié; mais il faiſoit des opéra tout en diſant la meſſe. Le démon ne préſidoit pas à ſes compoſitions, car elles étoient extrêmement froides. On fit ſur lui ces vers:

Le matin catholique, & le ſoir idolâtre,
Il dîne de l'autel & ſoupe du théatre.

Un prince ayant nommé pour ſon aumônier l'abbé P***, connu par ſes nombreuſes & intéreſſantes productions, lui dit à ſa premiere audience: M. l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier; mais ſachez que je n'entends point de meſſe. ---- Et moi, Monſeigneur, je n'en dis point.

10. Chap. IX, page 28. *La fête-Dieu*.... Le soir, les enfans font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chasubles de papier, des encensoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit soleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promenent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfans qui, le matin ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & se moquent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

11. Chap. XII, page 37. *Plébéiens*.... On ne peut rien imaginer de plus sot que la maniere dont un bourgeois parle des puissances voisines. Il arrange tout sur l'idée du *syndic* de sa communauté, & il prend la hiérarchie du *commissaire*, du *lieutenant de police* & du *ministre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains se mêlent si vivement de la chose publique; il est disposé à les regarder comme des

mutins, des séditieux qu'un Roi devroit morigéner, pour les rendre plus paisibles.

12. Chap. XIII, page 39. *Capitation*... Des extensions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les accessoires; & pendant quel temps? Sous la domination de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant, pour punir à sa maniere les âpres agens du fisc & la dureté de leur emploi, & souvent de leur caractere; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les estimer par leurs fonctions qui ont un caractere oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au Roi, de la *capita-*

tion soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes. Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire.* Qu'ajouter à ce mot?

12. Chap. XXI, page 64. *Bal de l'opéra.....* On y danse quelquefois; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes, les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincere & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'affèterie de nos danses de bal, soit paré soit *masqué.*

13. Chap. LVIII, page 199. *Place de Greve...* On avoit fait venir, lors de l'exécution de Damiens, tous les bourreaux des villes circonvoisines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations, qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne sur la passion du jeu, affirme que ce jour-là même *on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante &c., & nous nous croyons civilisés, policés! & nous osons

parler de nos loix, de nos mœurs ! tandis que, ſans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore beſoin d'être conduits à la ſenſibilité & à la raiſon !

Le ſabre qui coupe les têtes nobles, eſt rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de ſon métier. Il ne ſait plus que pendre & rouer : ſon bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Les Anglois & les Suiſſes ont une juriſprudence criminelle que la juſtice, la raiſon & l'humanité peuvent avouer ; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invaſions du pouvoir aveugle & de la ſcélérateſſe réfléchie. La loi reſte indéciſe entre le crime audacieux & l'innocence timide : elle a peine à les diſtinguer ; & tandis que l'inſtruction s'eſt paſſée dans l'ombre, loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le ſupplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant ſes abominables inſtrumens dreſſés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel eſt le coupable & quel eſt ſon délit ?

15. Chap. LX, page 208. *Baſtille*.... Là gémit ou ne gémit plus le célebre Linguet. Quel eſt ſon délit? On l'ignore.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.
VOLTAIRE.

16. Chap. LXIII, page 220. *Dépôts ou renfermeries*.... Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre ſur-le-champ un genre d'occupation qui exerce ſes bras, ſans l'atterrer.

17. Chap. LXIV, page 222. *Vie d'un homme en place*.... Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police! Il n'a pas un inſtant à lui; il eſt obligé tous les jours de punir; il tremble de ſe livrer à l'indulgence, parce qu'ils ne ſait pas s'il ne ſe la reprochera point un jour. Il a beſoin d'être ſévere, & d'aller contre le penchant de ſon cœur; il ne ſe commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuſe ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices; à chaque inſtant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *ſuicide*, une *violence*! Il n'arrive pas un acci-

dent, qu'il ne lui faille ordonner le remede & précipitamment; il n'a qu'un inſtant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également & d'abuſer du pouvoir qui lui eſt confié, & de n'en pas uſer à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagans, les factions théatrales, les fauſſes allarmes, tout le regarde.

Repoſe-t-il? un incendie le tire bruſquement de ſon lit. N'y a-t-il pas d'incendie? des jeunes gens de qualité font le tapage la nuit, infirment le prononcé du commiſſaire du quartier. On éveille le magiſtrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées: il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il ſuive à la piſte le brigand, l'aſſaſſin obſcur qui a commis un crime; car le magiſtrat paroît blâmable, s'il n'a pas ſu le livrer de bonne heure à la juſtice; on calculera le temps que ſes prépoſés auront mis à cette capture; & ſon honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'empriſonnement ſoit le plus court poſſible. Quelles fonctions redoutables! Quelle vie pénible! Et cette place eſt convoitée!

18. Chap. LXV, page 227. *Orateurs sacrés...* Le peuple dort au sermon, parce qu'il est rarement adapté à son élocution & à ses connoissances. M. Oulier de Besançon, dit avoir vu en 1739, dans l'église Sainte-Claire à Stockolm, un bedeau qui portoit une longue canne, & frappoit sur la tête de ceux qui dormoient pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du prépose ne seroit pas oisive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

19. Chap. LXVI, page 231. *Anti-Anglois...* Pourquoi la nation Angloise a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces ressources, ce courage intrépide & calme qui la fait résister à une guerre civile, à trois grandes puissances unies, à ses factions particulieres? Eh! qui ne voit que sa constitution politique, en fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumieres & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie & de commander à l'Océan?

20. Chap. LXXII, page 242. *L'académie françoise....* Le bon Patru, qui étoit franc du

collier, récita à l'académie cet apologue, lorſqu'elle voulut nommer un grand ſeigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle ſe rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

21. Chap. LXXXVIII, page 286. *La petite poſte*.... Les hommes en place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorſqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une ſorte de violence. Le premier mot d'un miniſtre eſt toujours, *je défens*, jamais *j'accorde*.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes; ils gliſſoient le billet ſous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manége ayant été découvert, le premier meſſager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*eſtrapade*, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* eſt ſynonime à *billet doux*. Les commis ambulans de la petite poſte en portent & rapportent ſans ceſſe; mais une cire fragile & reſpectée

tient ſous le voile ces ſecrets amoureux ; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adreſſés à ſa femme.

On a publié une mince brochure, intitulée, *la petite poſte dévaliſée*. Ces lettres ſont fictives ; mais s'il étoit permis de lever par ſimple curioſité les cachets, & de parcourir toute la correſpondance d'un ſeul jour, Dieu ! que de choſe curieuſes & intéreſſantes à lire ! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une ſeule perſonne, que l'ame s'eſt épanchée en liberté, formeroit des contraſtes ſinguliers & une lecture unique ; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche ; la détreſſe, l'infortune, la miſere, l'amour, la jalouſie, l'orgueil donneroient des tableaux variés, piquans ; & comme on ne pourroit douter de la réalité, l'intérêt deviendroit plus vif. Quel plaiſir de voir à nu le ſtyle de l'homme d'affaires, du marquis, de la courtiſanne, de la jeune fille amoureuſe, de l'habitué de paroiſſe, de l'emprunteur, du tartuffe dans toutes les claſſes ! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Deſrues, pour tenir tel billet de tel homme célebre, dans telle circonſtance de ſa vie ! Les

gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites, les philosophes feroient de nouvelles découvertes sur le cœur humain, & les grammairiens verroient que, sur cent lettres, quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui pèchent par ce défaut, ont plus d'esprit & de naturel que les autres: aussi sont-elles écrites pour la plupart par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Réfléchissez donc là-dessus, froids, pesans & maniérés écrivains, qui savez ou ne savez pas la grammaire.

L'impression fidele de toutes ces lettres feroit un monument bien curieux; mais il n'est pas licite de le desirer, car rien n'autorise à léser de cette maniere la confiance publique.

Cette petite poste, que nous devons à M. Chamousset, a été réunie à la grande, parce qu'il est dit que tous les établissemens en France appartiendront successivement à des *régies* ou à des *fermiers exclusifs*.

22. Chap. LXXXIX, page 289. *Les visites...*

Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoiſſance du ſtyle de Turenne ? Le voici apres le gain d'une bataille importante : *les ennemis ſont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu en ſoit loué. J'ai eu un peu de peine. Je vous ſouhaite le bon ſoir : je me mets dans mon lit.*

23. Chap. XCI, page 293. *Les affiches*.... Les pieces de théatre ceſſeront d'être indécentes, quand on (1) n'aura plus de *comédiens* pour *cenſeurs moraux.*

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent auſſi de faire imprimer, ſans *mandat*,

(1) Ils le ſont bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les ſpectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au gouvernement de régler, de protéger les repréſentations théatrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux comédiens ?

ſans *privilege*, leurs noms ſur des *cartes*, & ſe donnent le titre d'*écuyer*, de *comte*, de *marquis*, de *baron*, de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce ſont peut-être des uſurpateurs. Eh! vîte un cenſeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes des viſites qu'on gliſſera chez un portier ou dans la ſerrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer ſur des *cartes* ou ſur du *papier*? Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon ſans la *ſignature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre ſur une *carte!* On s'endort là-deſſus & bien mal-à-propos. Le commis du ſceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Les affiches des ſpectacles ſont en couleur, mais un peu trop exhauſſées; on en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent, par reſpect, les affiches des *ſpectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois théatres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination!

24. Chap. XCIX, page 316. *portes cocheres*... Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſans y lâchent leurs eaux, &

qu'en rentrant chez soi, l'on trouve au bas de son escalier un pisseur qui vous regarde & ne se dérange pas. Ailleurs, on le chasseroit; ici, le public est maître des allées, pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale & fort embarrassante pour les femmes.

25. Chap. CX, page 346. *Légeres observations*.... Il y a des amis de table qui enlevent leurs promesses avec la nappe; quand ils vous ont régalé, ils se croient dispensés d'aquitter leurs paroles.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisannes.

Que de gens ne narrent si facilement, que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser!

L'honneur d'une fille est à elle; elle y regarde à deux fois: l'honneur d'une femme est à son mari; elle y regarde moins.

Le public prononce deux sentences: la premiere est précipitée, & précede l'examen; la seconde ne vient que quelques temps après, mais celle-là est motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Etre malade à Paris eſt un état ; les femmes le choiſiſſent de préférence, comme le plus intéreſſant.

Les Pariſiennes achetent quatre ajuſtemens contre une chemiſe. On a de la toile en province & des blondes dans la capitale.

Tel journaliſte eſt quelquefois, conformément à ſes intérêts différens, le plus vil des flatteurs, & le plus inſolent des critiques.

Un traitant ayant lu ſur une colonne l'affiche d'un livre qui portoit pour titre, *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le ſeul auquel il ne fût point intéreſſé, le ſeul dont il ne connût point la nature ni le produit.

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui regne à la ſuite des Rois.

Ces vers de Voltaire ſont peu connus, & méritent de l'être.

26. Chap. CXV, page 365. *Pain de pommes de terre....* Depuis la premiere impreſſion de cet article, on a fait du biſcuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait, on a converti la patate en pain & en biſcuit. Quel tréſor pour les colonies affligées par ces vio-

lentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan !

Le biſcuit de pomme de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins aqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain, & à l'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je ne me trompe dans mes vœux ardens ; mais je penſe que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance, que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands empires ? Une nourriture aiſée, facile abondante, à la diſpoſition de l'homme, ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes !

27. Chap. CXVI, page 368. *Aumônes*.... Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à ſon curé, pour les pauvres honteux de ſa paroiſſe, un ſac de mille francs; pendant quinze années conſécutives il fit le même voyage : ſomme totale, cent quatre-vingt mille livres. Faire le bien, c'eſt déja beaucoup; mais la conſtance dans le bien!

Les ames ſenſibles voient avec attendriſſement que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la miſere. Il eſt profond, mais il n'eſt pas intariſſable.

Le *journal de Paris* eſt devenu le *héraut* des calamités particulieres, & le véhicule des prompts ſecours données aux infortunés. Aucune plainte juſqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuſe & reſpectable. On envie ſouvent la fonction de ſes rédacteurs.

La naiſſance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le ſignal d'une foule d'actions généreuſes & patrioti-

ques ; on a délivré des prisonniers, on a adopté des orphelins : le bien se fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconséquence, & la bienfaisance regne parmi la dissolution des mœurs ; c'est qu'on a senti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaisir d'obliger avoit quelque chose de céleste & de divin, que le grand crime & le seul peut-être étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être considérée comme le vice le plus mépriſable & le plus funeste.

Nul homme n'est dispensé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer son tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'est point toujours de la monnoie qu'il faut, ce sont des soins, des avis, une visite, une simple démarche, un placet présenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur noble emploi, nourrissent & entretiennent donc constamment cette pente salutaire à la bienfaisance ! *Dixi.*

28. Chap. CXXI, page 378. *Les heures du jour....* On dit qu'il faut porter trois sacs au

palais, ſac de papier, ſac d'argent, ſac de patience.

Un aſſaſſin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déja, à la mi-octobre, tué trois hommes, dans l'eſpace de ſix jours, lorſqu'il fut arrêté.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin pour les pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos ſybarites, on relégueroit hors des villes tous les artiſans qui font frémir la lime mordante; il ne ſeroit plus permis au chaudronnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes profeſſions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet, & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchaîné de toutes parts, pour protéger leur oiſive molleſſe, & que le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier, à

cauſe de l'odeur de ſa *foule*, ni celle du corroyeur, à cauſe des huiles; ni celle du verniſſeur; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faſſent uſage de ſes coſmétiques; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer volontairement, lorſqu'ils paſſent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la capitale, & l'on *matelaſſeroit* les rues juſqu'à une heure, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaiſe longue; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs; & le tambour des Gardes, en paſſant ſous leurs fenêtres, devroit être muet: car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant ſur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

29. Chap. CXXXI, page 423. *Les trois Rois*.... Le réformateur Calvin, qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois ſermons, qui ſont autant de pieces différentes. On les voit & on les conſerve dans la bibliotheque de Geneve.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE I. *Des parfaits badau.* Page 1
CHAP. II. *Petites bourgeoiſes.* 6
CHAP. III. *Jeune mariée.* 10
CHAP. IV. *Le Pariſien en province.* 12
CHAP. V. *Du temps.* 14
CHAP. VI. *Eſcrocs polis, filoux.* 16
CHAP. VII. *Perruquiers.* 23
CHAP. VIII. *Porteurs de ſel.* 27
CHAP. IX. *Poiſſons de mer.* 28
CHAP. X. *Taxe des Fauvres.* 30
CHAP. XI. *L'orthographe publique.* 32
CHAP. XII. *Antiquités.* 35
CHAP. XIII. *Manque de ſignes.* 39
CHAP. XIV. *Argenterie.* 42
CHAP. XV. *Ruiſſeaux.* 45
CHAP. XVI. *Fonte des ſuifs.* 46
CHAP. XVII. *Boucheries.* 47

CHAPITRE XVIII. *Fosses vétérinaires.* Page 50
CHAP. XIX. *Noyés. Vapeurs du charbon.* 52
CHAP. XX. *Canne.* 59
CHAP. XXI. *Aveuglement.* 61
CHAP. XXII. *Cours gratuits.* 63
CHAP. XXIII. *Bureau de sûreté.* 64
CHAP. XXIV. *Chansons. Vaudevilles.* 66
CHAP. XXV. *Additions au chapitre civilité.* 68
CHAP. XXVI. *Progrès des arts.* 69
CHAP. XXVII. *Condamnation.* 70
CHAP. XXVIII. *Méchans.* 72
CHAP. XXIX. *Bonne compagnie.* 74
CHAP. XXX. *Naïveté.* 75
CHAP. XXXI. *Usage du monde.* 76
CHAP. XXXII. *Assertions qui en valent bien d'autres.* 78
CHAP. XXXIII. *Officiers.* 86
CHAP. XXXIV. *Partisans du luxe.* 90
CHAP. XXXV. *Milice.* 93
CHAP. XXXVI. *Jeune magistrat.* 95
CHAP. XXXVII. *Tabagies.* 96
CHAP. XXXVIII. *Palais.* 99
CHAP. XXXIX. *Juridiction consulaire.* 102
CHAP. XL. *Ecole de droit.* 105
CHAP. XLI. *Tribunal des eaux & forêts.* 107
CHAP. XLII. *Professeurs de l'université.* 108

CHAPITRE XLIII. *Petites Ecoles.* Page 110
CHAP. XLIV. *Juifs.* 112
CHAP. XLV. *Cenſeurs royaux.* 113
CHAP. XLVI. *Long-Champ.* 115
CHAP. XLVII. *Barrieres.* 118
CHAP. XLVIII. *Nouvel incendie.* 121
CHAP. XLIX. *Prévoyance.* 125
CHAP. L. *Entremetteurs d'affaires.* 126
CHAP. LI. *Banqueroutes.* 130
CHAP. LII. *Oiſifs.* 133
CHAP. LIII. *Petite queſtion.* 135
CHAP. LIV. *Orgues.* 137
CHAP. LV. *Quêteuſes.* 143
CHAP. LVI. *Pain béni.* 146
CHAP. LVII. *Cathéchiſme.* 148
CHAP. LVIII. *Myſtifier. Myſtification.* 151
CHAP. LIX. *Architecture.* 156
CHAP. LX. *Quartier de la cité.* 160
CHAP. LXI. *Plancher d'une partie de la capitale.* 162
CHAP. LXII. *Maîtres en fait d'armes.* 170
CHAP. LXIII. *Jeux de haſard.* 174
CHAP. LXIV. *Loix ſomptuaires.* 178
CHAP. LXV. *Etrangers.* 181
CHAP. LXVI. *Annonces des ſpécifiques.* 185
CHAP. LXVII. *Petits batelets.* 187

CHAPITRE LXVIII. *Poterie.* Page 189
CHAP. LXIX. *Conſeil de ſanté.* 190
CHAP. LXX. *Amélioration.* 192
CHAP. LXXI. *Procureurs. Huiſſiers.* 195
CHAP. LXXII. *La bazoche.* 204
CHAP. LXXIII. *Diſcours prononcé à la comédie françoiſe à la rentrée de ce ſpectacle.* 205
CHAP. LXXIV. *Spectacles gratis.* 208
CHAP. LXXV. *Battemens de mains.* 210
CHAP. LXXVI. *Théatre bourgeois.* 213
CHAP. LXXVII. *Comédiens Italiens.* 216
CHAP. LXXVIII. *Spectacles des Boulevards.* 218
CHAP. LXXIX. *Coliſée.* 220
CHAP. LXXX. *Foire Saint-Germain.* 222
CHAP. LXXXI. *Lectures.* 226
CHAP. LXXXII. *Préteurs à la petite ſemaine.* 231
CHAP. LXXXIII. *Charlatans.* 236
CHAP. LXXXIV. *Verſificateurs.* 240
CHAP. LXXXV. *Calambours.* 245
CHAP. LXXXVI. *Feux d'artifice.* 247
CHAP. LXXXVII. *Meſſe de la pie.* 253
CHAP. LXXXVIII. *Confeſſionnal.* 255
CHAP. LXXXIX. *Billets de confeſſion.* 258
CHAP. XC. *Saint-Joſeph.* 260

CHAPITRE XCI. *Sans titre.* Page 261
CHAP. XCII. *Les petits chiens.* 263
CHAP. XCIII. *Suffisance.* 266
CHAP. XCIV. *Vente de l'eau.* 267
CHAP. XCV. *Débiteurs.* 273
CHAP. XCVI. *Objections.* 276
CHAP. XCVII. *Almanach royal.* 283
CHAP. XCVIII. *Mercure de France.* 287
CHAP. XCIX. *Auteurs nés à Paris.* 294
CHAP. C. *Pôrte-faix.* 302
CHAP. CI. *Melons.* 310
CHAP. CII. *Chapeaux.* 311
CHAP. CIII. *Noces.* 317
CHAP. CIV. *Mariage. Adultere.* 324
CHAP. CV. *Filles entretenues.* 331
CHAP. CVI. *Petits formats.* 332
CHAP. CVII. *Maîtres écrivains.* 336
CHAP. CVIII. *L'Enfant-Jésus.* 339
CHAP. CIX. *Tragédies modernes.* 341
CHAP. CX. *Comédiens modernes.* 352
CHAP. CXI. *Inoculation.* 361
CHAP. CXII. *Places publiques.* 367
CHAP. CXIII. *Le parlement.* 373
CHAP CXIV. *Le clergé.* 382
CHAP. CXV. *La galerie de Verſailles.* 388
CHAP. CXVI. *De la cour.* 399

CHAPITRE CXVII. *Les extrêmes ſe touchent.* Page 402
CHAP. CXVIII. *Sages du monde.* 409
CHAP. CXIX. *Apologie des gens de lettres.* 410
CHAP. CXX. *Querelles littéraires.* 413
CHAP. CXXI. *Belles-lettres.* 420
CHAP. CXXII. *Suppoſition,* 426
CHAP. CXXIII. *Réponſe au courier de l'Europe.* 428
Avis. 443
Où eſt Démocrite ? Idem.

Fin de la Table du troiſieme volume.

Les Tomes IV & V, du *Tableau de Paris*, lesquels termineront l'ouvrage, paroîtront à la fin d'Octobre 1782.

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU

DE

PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet s'appartient.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Petit Préliminaire.

POSONS un fanal ſur chaque abus; marquons les écueils afin qu'on les évite; multiplions les clartés: que les défauts du corps politique, qui s'oppoſent à la félicité nationale, ſoient repréſentés dans l'eſquiſſe que nous traçons. Ce n'eſt pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce ſiecle; non: mais je me ſuis promis de dire ce que j'avois vu, d'exprimer ce que j'avois ſenti. Jamais

ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je ſuis tout auſſi loin de vouloir les bleſſer; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à ſe fixer ſur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroiſſent minutieux, ſont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la ſociété; car la politique en grand eſt ordinairement contentieuſe, deſtructive; ce n'eſt qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaiſante. Les miniſtres des cabinets font que les empires ſe heurtent & ſe déchirent; les officiers municipaux établiſſent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philoſophe reſpecte donc ces magiſtrats chargés de l'adminiſtration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'eſt à eux qu'il doit ſa tranquillité. Quand il voit la ſûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de ſon bien-être, & de le regarder comme ſon propre bienfaiteur? C'eſt lui qui ſe charge de la reconnoiſſance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils ſoient com-

mums à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & sanglantes, qui soulevent les états pour des chimeres diplomatiques ; ces magistrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la subsistance des citoyens, lui paroissent bien préférables ; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maitres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement & le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste, regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avares, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils sont obligés de partager avec d'autres : ainsi les fontaines, les promenades, les spectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les postes, les bureaux, &c. sont autant d'objets de sa reconnoissance, parce qu'il sent que les grandes & véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en

entier, & elles ont beau se diviser, elles satisfont autant le particulier que le public.

A l'instant du désastre épouvantable de Lisbonne, lorsque les maisons s'écrouloient & que tout s'abimoit, on vit une infinité de brigands se répandre de tous côtés; & s'adonnant au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écrasés sous les ruines. Ces gens sans aveu, ces fainéans ne songerent qu'à profiter du désordre de cette ville infortunée; ils augmenterent le trouble & la désolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maisons royales, les édifices particuliers furent spoliés par ces hommes effrénés qui, sur les débris mêmes de la ville, attentoient à la derniere propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville, pour maintenir ces hordes vagabondes; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeste, puisque tous les plus forts liens de la société alloient être rompus.

Si le frein de la police se brisoit à Paris

pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel seroit le moyen d'arrêter le crime ? Un seul moment de licence produiroit des désordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne sauroit remuer la plume sans blesser nécessairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéressés à la prolongation de certains abus, tant de droits usurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de simulacres imposteurs qu'encense le préjugé, qu'on se fait même à son insu des ennemis cruels, qui vous haïssent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous persécuter personnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impassible, pour pouvoir donner un libre cours à son ame. Il lui faut du moins le courage le plus soutenu ; car il doit savoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point du tout ce qui choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'est donc à lui de se tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ses droits.

CHAPITRE II.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'eſt plus plaiſant à voir pour le malin Pariſien qu'un jeune homme échappé de la province, arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maiſon pour laquelle il a une lettre de recommandation ; il dit au portier que *ſon couſin* l'attend ; il ſalue profondément les domeſtiques, & penſe en entrant culbuter la dame qui le reçoit : s'il s'aſſied, c'eſt de côté & ſur l'encoignure d'une chaiſe. Vous le diſtinguerez à ſon air étonné de tous les objets ; il craint qu'on ne ſoupe point, parce qu'il eſt neuf heures & demie; & quand l'homme au triple menton & à panſe large vient annoncer qu'on a ſervi, il ne ſait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changés de noms. Ce n'eſt plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le deſ-

fert paroît, il s'imagine que c'eſt un projet de décoration ; s'il touche un fromage glacé il fait cinq ou ſix grimaces plaiſantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres riſques que de ſe brûler. Si une dame bienveillante lui marche ſur le pied, il jette un cri, en diſant : *eh, madame, vous m'eſtropiez !*

QUEL paſſage, en effet, de la triſte maiſon de province à l'hôtel de ſon couſin le financier ! La femme-de-chambre eſt mieux miſe que la dame du lieu qu'il quitte.

QUELLE eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le décraſſer ! Le chapelier, le fourbiſſeur, le perruquier lui donnent une nouvelle exiſtence, & ſous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cauſe ſa métamorphoſe ? Il a grand ſoin d'aller ſe montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne ſait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

VOULEZ-vous jouir ? menez-le à l'opéra ſans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine oſera-t-il y monter : examinez ſon viſage avant que la toile ſoit levée : comme il eſt émerveillé de la confuſion d'âges, d'états, de figures ! Obſervez-le encore quand la toile eſt levée : il laiſſe échapper une exclamation qui fait rire ſes voiſins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante, mais il eſt ſtupéfait, avide, & la diverſité des tableaux le plonge dans une ſorte d'ivreſſe.

A la ſortie du ſpectacle il ſe perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & ſon habit ſera couvert de cire.

RENTRÉ à la maiſon, il s'agira le lendemain de ſe promener à cheval. On lui amene la bête la plus douce ; à peine eſt-il en ſelle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il eſt dans cette maiſon ſans en connoître les reſſorts ; il ne connoît rien aux traçaſſeries régnantes ; il n'a aucune idée des caracteres. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de ſpecta-

cles, il eſt muet; il faut qu'il entre dans le ſervice militaire pour perdre ſon air gauche & ſon maintien niais.

Au bout de ſix mois qu'il eſt au régiment, il eſt déja tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois, il prend un maintien aſſuré; de ſorte que ſon pere, ſon oncle, ne le reconnoîtroient pas.

Une femme acheve de le former; il prend l'eſprit du corps, & ce même jeune homme qui ne ſavoit ni entrer, ni marcher, ni ſaluer, porte la tête haute, ſourit aux femmes, prend le ton décidé; & cette étrange métamorphoſe a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE III.

Auvergnats.

Les Auvergnats font à Paris le métier de chauderonnier, de raccommodeur de faïence, de paraſols, de rémouleur. L'enfant dès l'âge de huit ans ſuit ſon pere qui,

quoiqu'il traverſe toute la France, s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiſeaux que le froid chaſſe dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ſes montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à ſa femme, la laiſſe entre les mains des vieilles & du curé, & parcourt enſuite le royaume ſans avoir un domicile fixe.

CHAQUE Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans ſa triſte patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les couſent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

CES hordes voyagent ainſi depuis Jules-Céſar & plus anciennement encore.

LES Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs & ſcieurs de bois, les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau; les Limouſins maçons; les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes; les Normands, tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE IV.

Étameurs.

CES Auvergnats, étameurs ambulans, ſuivent bien peu les ſages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, ſi dangereux dans l'étamage de nos uſtenſiles de cuiſine. Leur but principal eſt de ſouſtraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y ſubſtituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'eſt-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

CES Auvergnats ſavent bien qu'ils volent; mais ils ne ſe doutent pas qu'ils empoiſonnent leurs concitoyens. Toutes les caſſeroles des auberges recelent ce malheureux & groſſier étamage; & il ſeroit tems que le gouvernement le proſcrivît entiérement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui, ne prêtant pas à la diſſolution, deviendroit un préſervatif ſûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'ori-

gine inconnue prend ſa ſource dans ce dangereux métal.

L'HOMME inſtruit frémit en voyant la main des Auvergnats l'étendre dans tous les vaſes qui ſervent à la nourriture de l'homme ; mais ils ſont les premiers à y manger ; & l'aubergiſte & eux rient groſſiérement des craintes ſalutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur eſt le grand fléau de l'eſpece humaine !

L'ALLIAGE de l'étain avec de l'argent eſt une découverte récente, & cet étamage eſt revêtu de lettres patentes. Mais ce qui vaut mieux encore, les chymiſtes en ont approuvé l'uſage.

CHAPITRE V.

Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.

LES boutiques de pâtiſſiers, de charcutiers, de rôtiſſeurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enſeigne eſt la choſe même ; on

voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de graſſes poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout ſucrés qui ſont ſur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il eſt vrai, (comme dit Boërrhaave) que la préſence des mets peut influer ſur les fibres de l'eſtomac.

Si à dix-ſept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies perſonnes, à huit & à dix on fixe l'œil ſur ces pâtiſſeries.

Saint Louis, en donnant des ſtatuts aux pâtiſſiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens uſages dont ils étoient en poſſeſſion, de travailler tous les jours de fêtes ſans aucune diſtinction, les feſtins, les repas ſe faiſant ordinairement les dimanches & les fêtes ; car on célebre de tems immémorial la Saint-Martin, les Rois & pluſieurs patrons, par différens banquets.

C'est ce qui ſe voit encore aujourd'hui : les pâtiſſiers ſont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four

brûle du matin au ſoir ces jours là ; & les marmitons ſont plus excédés en ſe couchant, que tout autre jour de la ſemaine.

Les rôtiſſeurs vident leurs boutiques, & il ne leur reſte pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre, envoient aux fours des pâtiſſiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de ſoupers cuiſent dans le même four. Le pâtiſſier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'aloyau ; mais il n'eſt pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en ſont plus ſucculens.

On donne *deux ſols* pour la cuiſſon de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix ſols* de bois ; mais ſon rôti eſt ſec, noir & preſque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du ſoir on voit, ou plutôt l'on ſent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons craſſeux repoſent le ſouper ſur le coin de la borne, répandent un peu la ſauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il eſt toujours agréable d'avoir à ſa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre ſignal pour paſſer à la broche & de là ſur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous viſiter ne vous gêne jamais; vous l'accueillez ſans embarras. Il y a de maudits païs où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés ſucculens; mais à Paris, douze cents cuiſiniers ſont du matin au ſoir à vos ordres; en un clin d'œil vous êtes ſervi. Rien de plus commode, rien de plus propre à ſerrer les doux liens de la confraternité; la table eſt auſſi-tôt garnie qu'elle eſt dreſſée, & l'appétit ſourit à l'amitié.

CHAPITRE VI.

Du Fouet du Charretier.

Qui n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au riſque de perdre un œil?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes eſſieux qui ſaillent groſſiers

rement du milieu de chaque roue : il eſt impoſſible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons ſelon leur hauteur. En Angleterre, l'eſſieu au lieu d'être ſaillant eſt creux ; deux roues peuvent ſe toucher & ſe frotter ſans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait auſſi parmi nous un écart, le charretier le redreſſe à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui ſe trouve dans la ligne circulaire que décrit ſon aveugle & impitoyable bras.

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, diſtrait ou penſif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le viſage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le ſang coule, & le pauvre bleſſé qui voit couper & ſangler les chevaux, n'oſe encore parler à ce diable furieux, & ſe ſauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont ſans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne

les

les gâte pas jusqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoreroient un législateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages & messageries, fiers de leurs privileges. Tous ces subalternes matent leurs valets; & le lourd charretier maté par la misere, mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres; qu'on y réfléchisse bien.

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainsi que l'avoit voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs; au contraire, il l'établit. Ne voilà-t-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier?* Comme tout s'engrene!

CHAPITRE VII.

Brouillards.

Ils ſont fréquens, la ville étant coupée par une riviere qui a pluſieurs bras. J'ai vu des brouillards ſi épais que les flambeaux ne ſe diſtinguoient plus ; les cochers deſcendoient de leurs ſieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On ſe heurtoit dans les ténebres ſans s'appercevoir ; on entroit chez ſon voiſin au lieu d'entrer chez ſoi.

Dans une année les brouillards furent ſi denſes, qu'on s'aviſa de louer à l'heure des quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna juſqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoiſſant mieux la topographie de Paris, que ceux qui en avoient gravé ou deſſiné le plan ; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un

pan de sa robe, & d'une marche plus sûre que celle des clairvoyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

Les quinze-vingts sont dans toutes les églises, & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils nasillent une priere monotone; vous vous dérangez en leur faveur; vous mettez un liard dans leur tasse; il vous heurtent sans miséricorde, parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poète *La Motte*, l'auteur d'*Inès*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha sur le pied d'un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte* avec son ton doux, répartit: *ah! monsieur, vous allez être bien fâché; je suis aveugle.*

CHAPITRE VIII.

Meſquinerie.

DANS une auſſi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fuſſent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune; & ſouvent la lune eſt obſcurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une miſérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées ſont plongées dans une obſcurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a preſque plus perſonne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire; & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuſe prodigalité prouve la vigilance du ſervice public.

CHAPITRE IX.

Entrepreneurs.

TOUT ſe fait aujourd'hui par *entrepreneurs.* Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute eſpece; c'eſt toujours une compagnie excluſive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui enſuite travaille à ſon profit.

DE là ſont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les ſources de l'induſtrie. Vous avez une idée heureuſe, payez encore ſi vous voulez la mettre à exécution.

ON uſe tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tuileries, il étoit dit littéralement: *Sa Majeſté ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aiſance, pour la commodité du public, veut, &c.* (*) On donne

(*) On a ſenti le ridicule de cette expreſſion,

deux sols à ces *entrepreneurs*, & l'on se débarrasse dans le *jardin royal* du superflu de son diner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le soir des vices honteux, qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas ces vices, sont obligés d'avoir deux sols en poche pour faire mentir ce vieil adage: *nécessité n'a point de loi.*

Enfin, on a vu le sieur Pankouke se nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique*; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à-peu-près comme un entrepreneur

---

& on l'a effacée; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à pluſieurs.

de bâtimens soudoie à la toise maçons & hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuse horde de Limousins, pour qu'on lui bâtisse un palais ou une église. Ainsi le produit des œuvres du génie & du résultat des connoissances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la casse. Venez au monde, Socrate, Aristote, Platon, Hippocrate; auriez-vous jamais imaginé qu'il existeroit un jour un aussi gros livre, & que son matériel exigeroit une forte somme pécuniaire avant qu'on pût lire *la science?* Vous la réduisiez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raison. Les maximes de Socrate sont bonnes; mais je ne hais point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé : *Bibliotheque complete de toutes nos connoissances humaines;* c'est un océan où j'aime à puiser. Laissons donc Pankouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette massive Encyclopédie, qu'il ne lira point.

UN homme, jadis maçon, s'eſt rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ſes yeux les moëllons, & les mains de ſes ouvriers ſont noires d'encre, au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faiſant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit eſt pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE X.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des fripiers aient des reſſources menſongeres pour en impoſer à la crédulité du paſſant, qui entre & ſe laiſſe tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande, on doit s'y attendre. L'aviliſſement où eſt tombée cette race judaïque, à raiſon de ſes friponneries journalieres, avertit aſſez l'acheteur pour qu'il ne ſoit pas dupe. Mais que des marchands,

futurs échevins, ſous prétexte d'avoir un jour plus vrai, ſe ſervent de ces moyens trompeurs, qu'en penſer & qu'en dire?

QUOI! chez un juge conſul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le fripier des piliers des Halles! Non, cela ne durera point, j'en réponds; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de ſon magaſin cette fenêtre perfide qui faiſoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ſes marchandiſes; il ſonge à la gloire de l'échevinage, & laiſſe au quartenier obſcur cette croiſée inſidieuſe, qui déſormais ne déshonorera plus le quartier de Saint-Honoré.

CHAPITRE XI.

Coureurs, Chiens-coureurs.

LA mode des coureurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en uſage qu'à préſent. On voyoit deux hommes leſtement vêtus, devancer deux courſiers fougueux, & courir

dans les rues de Paris en fouliers plats & en bas blancs qu'ils ne faliſſoient point tout en courant ſur le bord des ruiſſeaux ; c'étoit ſans doute une curioſité. Mais faire courir ainſi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté ?

UN gros homme opulent, gonflé de ſon or, tapis dans ſa voiture, attachoit ainſi deux eſclaves, deux de ſes ſemblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

LES gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux ; mais au lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des lévriers qui ne ſemblent précéder la voiture que pour renverſer les gens & les expoſer à être foulés aux pieds des chevaux, ou briſés ſous les roues. Les fantaſſins dans des rues étroites avoient déja à ſe garantir des peſantes charrettes, des carroſſes, des cabriolets ; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en aboyant ; ils caracolent, ils bondiſſent au milieu de la rue ; ils font ſi bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches ſe croient propriétaires abſolus des paſſages publics, tant ils multiplient les incommodités déſagréables & les dangers imminens pour ſatisfaire quelques fantaiſies frivoles.

CHAPITRE XII.

Tueries.

Quoi de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les beſtiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le ſang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait paſſer le bœuf ſous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'aſſomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups ſuccomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le ſang lui ruiſſeloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs ſe précipite ſur lui, ſoutient ſa tête, qu'elle eſſuie d'une main avec

ſon tablier, & de l'autre, un genou en terre, ſupplie le boucher, dont le bras étoit déja levé pour frapper encore. Cela n'eſt-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au ſallon du Louvre ?

En traverſant les rues de Paris, regardant & écoutant tout, ſelon ma coutume, j'ai entendu un mot ſublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de ſon bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de ſa mere, foible, ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue-le, barbare, mais ne le frappe point.*

Lorsqu'on rapproche ces images de ſang & de carnage des mœurs des *Gentoux ;* quand on lit qu'un *Gentou*, à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf, fut déshonoré, anathématiſé, banni de la ſociété, abandonné de ſa femme & de ſa fille, qui refuſerent de communiquer avec lui, parce que ſa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant, on obſerve avec ſurpriſe la différence qui ſe trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE XIII.

Portiers.

TOUTE porte-cochere a ſon *portier* bien ou mal ſoudoyé. Dans les maiſons particulieres le portier eſt cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à ſon métier ſédentaire & n'a que le *cordon* à tirer. (*) Dans les groſſes maiſons, le portier n'a rien à faire ; viſif, il boit & ſe chauffe toute la journée dans ſa loge.

PORTIERS & *Suiſſes* ſont devenus ſynonymes en France. Les Suiſſes ont le privilege de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des égliſes, de devenir ſentinelles ſous le veſtibule du palais, & d'être comme inhérens aux hôtels de la capitale. Le baudrier eſt une prérogative dont ils ſont ſi jaloux, qu'ils l'arracheroient de deſſus le corps de celui qui oſeroit garder une porte principale

(*) Le plus ſouvent le portier eſt inviſible, & il faut crier : *le cordon ;* il le tire & la porte s'ouvre. En ſortant, on la referme.

ſans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

> Ce large Suiſſe à cheveux blancs,
> Qui ment ſans ceſſe à votre porte,

a dit Voltaire.

LES Suiſſes, en qualité de portiers, aſſiſtent aux aſſemblées publiques, aux ſéances académiques, aux concerts, aux ſalons de peinture, aux ſermons courus, aux ſolemnités de toute eſpece ; mais ils ſont inſenſibles à la muſique, aux vers, aux diſcours, aux tableaux. Leur lourde phyſionomie ne paroit s'animer un peu qu'aux bals, lorſque le buffet eſt copieuſement garni. Ils ſemblent tous porter écrit ſur leurs fronts : *nous n'aimons qu'à boire..*

DANS les aſſemblées publiques, ils ſe rangent en haie, gardent les entrées & font ſonner la hallebarde : deux ſuffiſent pour boucher la porte la plus large, & il n'eſt plus beſoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets ; & tour-à-tour ſont faciles ou récalcitrans, ſelon l'habit qui ſe préſente.

QUAND les flots du peuple les preſſent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule

la plus nombreuſe. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui eſſaïeroit de ſe gliſſer courroit riſque d'être comprimé & étouffé entre deux maſſes helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miſéricorde, qu'il fallut dégager comme ſi l'éléphant de la ménagerie l'eût preſſé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu'argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suiſſes conſervent leurs mœurs étrangeres au milieu de Paris ; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers ; leurs manieres ſont toujours un peu brutales ; mais le Suiſſe le plus groſſier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui ſont placés à la porte des miniſtres ſont carreſſés, & jouiſſent même de quelque crédit. On tremble d'entendre ſortir de leur bouche le *oui* ou le *non ;* on ne les bruſque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à ſourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Verſailles, on les voit le plus ſouvent bâiller, étendus ſur des

banquettes. L'inaction ſemble leur peſer, & l'ennui ſe peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux, les Suiſſes ne laiſſent paſſer ni domeſtique, ni ſervante, ni ſoldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence ſont repouſſées avec dédain. Le Suiſſe, ſans ſe déranger, crie : *on ne paſſe pas ;* & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aiſe intérieur quand je vois un homme chaſſé de cette maniere.

Les filles de joie qui, à l'entrée de la nuit ſe gliſſent dans les jardins, ſont renvoyées par les Suiſſes, ou même arrêtées quand il y a du ſcandale ; mais pluſieurs obtiennent grace & voguent librement, quand elles ont ſu partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE XIV.

Audiences.

S'il eſt curieux, en traverſant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de

de lire ſur les phyſionomies les paſſions qui les agitent; d'exercer ſa pénétration ſur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent; de ſe former à la ſcience de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou ſtupide; il l'eſt encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs, qui vont careſſer le miniſtre puiſſant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir ſalué juſqu'au Suiſſe) ſe preſſer, ſe coudoyer, ſe porter en foule dans les antichambres qui précedent le ſanctuaire où monſeigneur repoſe & prend ſon chocolat. (*)

C'EST un jour d'audience, jour d'inſpection philoſophique, ne le manquons pas. Voyons l'eſprit d'eſclavage & la baſſeſſe de la cupidité, ſous l'air de la préſomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugoient ſi impérieuſement le miniſtre, compoſer leurs viſages & leur main-

(*) Quatre valets ſont alors employés au ſervice de la taſſe de chocolat; l'un tient la caffetiere, l'autre le fait mouſſer avec le trémouſſoir; celui-ci étend la ſerviette, & le maître-d'hôtel verſe. La compoſition du deſſert eſt bien une autre choſe; mais cela tient à l'hiſtoire importante de l'office.

tien, fendre avec effort une preſſe incommode; & ne parvenir qu'à faire un humble & oiſive révérence devant le perſonnage qui diſtingue à peine ce ſalut à travers la multitude d'hommages de la même eſpece.

Si l'homme en place daigne récompenſer d'un coup-d'œil cette pratique ſervile, le protégé l'interprete comme le gage non équivoque du ſuccès, il aura peine le lendemain à s'imaginer que le miniſtre a bien voulu le payer de cette monnoie ſtérile, qu'il diſtribue gratuitement & dont il n'eſt pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguſte perſonnage & ceux qui le ſollicitent! Que de geſtes des bras & des épaules! Que de menſonges dans ces yeux tantôt baiſſés, tantôt careſſans, & qui regardent tous de côtés *monſeigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame! Combien de fois le corps ſe penche, ſe releve, ſe repenche, ſe redreſſe encore! Quelle ſoupleſſe dans ces attitudes ſuppliantes! Combien la langue prodigue-t-elle de ſoumiſſions, de flatteries, d'adulations! Les placets & les mémoires ſurchargent les mains de l'immobile ſe-

crétaire, beau manequin ambulant, l'ombre de monſeigneur, & qui ſemble n'avoir ni yeux, ni oreilles.

CONSIDÉREZ comme celui-ci ſe gliſſe pour arriver ſous l'œil protecteur; comme celui-là marche à reculons; comme cet autre courbe l'épine du dos; comme ce dernier qui ſemble admirer réellement monſeigneur, invite & appelle ſon regard.

MAIS que penſe-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette aſſommante répétition, à toutes ces louanges bannales? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes ſous un jour humiliant, & n'eſt-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance?

MAIS comment ce mortel qui fait comparoître tous ſes ſemblables, & qui, moteur de leurs deſtinées les ſubjugue par l'étalage de ſa puiſſance & l'oſtentation de ſa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adreſſer une phraſe diſtincte à cent perſonnes différentes, pour les congédier avec

une adroite préciſion, pour les renvoyer tous à-peu-près contens, avec le grand reſſort du cardinal Mazarin, des eſpérances & des promeſſes ?

QUEL profond génie, quelle préſence d'eſprit, quelle juſteſſe merveilleuſe ne faut-il pas ! s'écriera un nouveau débarqué. Il ne connoît pas le protocole; il ne ſait pas que toutes les réponſes ſont préparées dès la veille ; que *monſeigneur* n'aura beſoin que d'un peu de mémoire; qu'en paroiſſant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes ſuperficielles dans la tête, & que le reſte ſera rempli par ces monoſyllabes miniſtériels, auxquels l'aiſance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

MAIS que fais-je ici à côté de ces nombreux ſolliciteurs, moi qui n'ai rien à dire à ſon excellence ? C'eſt aſſez, ſortons. . . . Mais *monſeigneur* fait un pas en avant; tout s'ouvre ſur ſon paſſage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'aſſemblée; le voilà environné de tous les humbles cliens

qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous? C'eſt le moment de généraliſer ſon attention; ſon œil embraſſe le cercle; c'eſt alors qu'il diſtribue le ſourire gracieux & marqué; qu'il adreſſe des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent: le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur ſuprême, & l'on conſidere avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les poſtulans qui ſont derriere le cercle ſe dreſſent ſur la pointe du pied pour être apperçus; il en eſt qui ont beau faire, on ne les enviſagera point; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera ſur eux; plus ils ſe fatiguent à interroger la bienveillance du miniſtre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s'étonne de mon calme; & me voyant dompter avec peine un imperceptible ſourire, il s'éloigne avec une humeur caractériſée; car il eſt fort ſurpris de ne me pas voir dans les tranſes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de ſolliciteurs; je

n'en porte pas la phyſionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

Monseigneur continue le dialogue intéreſſant, coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers, pourſuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers ſon cabinet ; voilà le dernier coup de théatre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'eſt une adreſſe que d'avoir ſu s'emparer du côté de la porte ; mais monſeigneur plus fin adreſſe la derniere parole à celui qu'il apperçoit dans un coin, comme derniere preuve d'une attention univerſelle. A un certain geſte ſon cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipſé ; la porte ſe ferme, & la répétition de cette comédie ne ſe fera que dans quinze jours, au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'est un vrai ſpectacle ; car cette audience ſi auguſte, ſi prolongée, ne détermine pas l'expédition d'une ſeule affaire. Le miniſtre a repréſenté ; mais il n'a rien fait, rien décidé : & quand il ſembloit vous écouter & ramaſſer ſon attention, il occupoit ſes regards à devi-

ner un autre, & méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

QUELQUES particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à-peu-près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces, sa messe, sa chasse, son souper; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE XV.

Les petits Soupers.

AH! ah! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens; mais je serai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifestes, murmure agréablement de petits mots doucereux,

Le miniſtre a raiſon ; & pourquoi ſe fatigueroit-il tant la tête, ſi ce n'étoit pour jouir à ſon tour ?

VOUS vous adreſſez à ſa perſonne, à ſes commis hautains, à ſes alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! non : allez droit à ſa maitreſſe ; c'eſt elle qui dans un ſouper, ſous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou ſigner tout ce qu'elle voudra.

DEPUIS le miniſtre qui arrange la perte de telle puiſſance, juſqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le ſoir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits ſoupers.

UN Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe fortune, voulant en jouir ſelon ſon goût, avoit acquis une petite maiſon magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ſes compatriotes qui avoit été témoin de ſon genre de vie.

„ M. B. s'étoit fait une regle de ſatisfaire „ chaque jour ſes cinq ſens, juſqu'au plus

„ haut degré de jouiſſance dont ils étoient
„ ſuſceptibles. Une table exquiſe, des par-
„ fums, les charmes de la muſique & de la
„ peinture; enfin tout ce que l'art, aidé de
„ la nature, peut créer d'enchanteur, flattoit
„ ſucceſſivement ſon goût, ſon odorat, ſes
„ oreilles & ſes yeux. Quelque recherchés
„ que fuſſent ces plaiſirs, ceux du ſixieme
„ ſens les ſurpaſſoient encore davantage.
„ Dans un ſalon ſuperbe où il me conduiſit,
„ étoient ſix jeunes beautés, habillées d'une
„ maniere extraordinaire, dont au premier
„ coup-d'œil la figure ne me parut pas étran-
„ gere; il me ſembloit avoir déja vu ces
„ phyſionomies là plus d'une fois, & j'allois
„ les aborder en conſéquence, lorſque M. B.
„ ſouriant de mon erreur, m'en expliqua la
„ cauſe. J'ai dans mes amours, me dit-il,
„ un goût particulier; la plus rare beauté
„ de Circaſſie n'a aucun prix à mes yeux,
„ ſi elle ne reſſemble au portrait de quelque
„ femme célebre des ſiecles paſſés; & tandis
„ que les amans font cas d'une miniature
„ qui rend fidélement les traits de leur

„ maîtreſſe, je n'eſtime les miennes qu'au-
„ tant qu'elles ſont reſſemblantes à d'anciens
„ portraits. „

„ D'APRÈS cette idée, j'ai fait voyager
„ l'intendant de mes plaiſirs par toute l'Eu-
„ rope, avec des portraits choiſis, ou des
„ gravures copiées d'après les originaux. Il a
„ réuſſi dans ſes recherches comme vous le
„ voyez, puiſque vous avez cru reconnoître
„ ces dames que vous n'avez jamais vues,
„ mais dont vous aurez ſans doute rencontré
„ les figures. Leur habillement doit avoir
„ contribué à votre mépriſe : elles ont toutes
„ le coſtume du perſonnage qu'elles repré-
„ ſentent ; car je veux que toute leur per-
„ ſonne ſoit pittoreſque ; par ce moyen j'ai
„ regagné pluſieurs ſiecles en poſſeſſion des
„ beautés que le tems avoit placées bien
„ loin de moi. „

„ ON ſervit le ſouper. M. B. s'aſſit entre
„ la *reine d'Écoſſe* & *Anne de Boulen* ; je
„ me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
„ *Ninon de Lenclos* & *Gabrielle d'Eſtrées* ;
„ plus bas étoient *Roſamonde* & *Nelly*

„ *Gwinn ;* (*) il y avoit au haut de la
„ table un fauteuil vide, surmonté d'un
„ dais, destiné à *Cléopatre* qui venoit d'É-
„ gypte, & dont on attendoit l'arrivée au
„ premier jour. „

Les grands dans leurs petites maisons ou petits appartemens ne sont pas si originaux dans leurs plaisirs : des *priapées* sont bientôt faites & bientôt entendues. Il semble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorsqu'il y mettroit quelque chose d'ingénieux, de neuf, ou du moins de singulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à se perfectionner, en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous serons encore imitateurs jusques dans nos plaisirs ?

(*) Maîtresse de Charles II.

CHAPITRE XVI.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a ſur un homme eſt toujours flatteur pour ſon amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui, à l'orgueil de ſon ſexe, joint l'orgueil de voir un miniſtre à ſes genoux, un miniſtre aimable encore & puiſſant, & qui doit chaque jour reporter à ſes pieds le crédit qu'il va puiſer dans le conſeil des rois ! Comment le feu de ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit ne s'animeroient-ils pas lorſqu'ils ſe voient portés dans le tourbillon des affaires, & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de nobleſſe, ſon caractere devient élevé ; & comme dans la domination une femme eſt dans ſon élément, elle ſemble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'eſprit de cour ne ſemble qu'une nuance, non encore apperçue, & qui

tenoit à ſon caractere. Ses protégés ſemblent ſes ſujets, & ne ſont point avilis. Peut-être dans ce haut rang eſt-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorſque loin de la grande route elle jetoit indiſtinctement ſes filets ſur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris eſt ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes ſur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent ſur pluſieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames ſenſibles; la beauté ſolitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & ſon triomphe eſt incomplet. Ici quelle que ſoit ſa naiſſance, ſi la nature l'a pourvue de ces attraits qui ſubjuguent, elle enflamme le duc, le préſident, le maréchal de France, l'ambaſſadeur, le miniſtre, le monarque. L'amour ſe plaît à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de fortune, & place la fille d'une cuiſiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang si élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ses attraits, bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionaire la supplie à genoux d'accepter son or, veut enrichir sa famille ; & son vieux pere, sous ses cheveux blancs, plein de son antique probité, voit l'abondance refluer vers son obscure chaumiere. Il craint d'accepter ; il ne sait s'il commet un crime ; mais la voix de la misere plus forte, l'oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l'erreur ; mais quand il n'y seroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un païs lointain, comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour ; & de peur d'être obligé de s'y refuser, il n'arrête pas sa pensée sur ces dons de l'amour filial. Ainsi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins

abreuver quelques ſillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une iſſue, & la beauté pauvre, ſortie d'un village, reprend tout ce que le ſubdélégué & l'intendant ont enlevé à ſon territoire. Elle eſt foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle ſemble reſtituer à ſa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ſes triſtes & malheureux ancêtres.

TELS ſont les jeux de la fortune & de l'amour ; ſi prompts, ſi bizarres dans le ſein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphoſe journaliere étonne ceux mêmes qui ſont les plus accoutumés à ces ſpectacles occaſionés par les paſſions des riches & la détreſſe des pauvres.

CHAPITRE XVII.

Monſieur.

TITRE du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre diſtinctif, lorſ-

que tout homme en France a droit par l'uſage de faire précéder ſon nom du *monſieur*. Ciel, que d'uſurpateurs de ce titre excluſif! Cependant quand on parle à *Monſieur*, frere du roi, on l'appelle *Monſeigneur*. Un poète moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit ſon épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c. & les étrangers ont beaucoup ri de cette ſingularité.

J'ai vu au théatre François qu'on n'avoit pas voulu paſſer à l'auteur des *Arſacides* (M. Peyraud de Beaufol) le mot *madame*, mot uſité ſur la ſcene depuis Garnier, & & dont il eſt l'inventeur dans notre tragédie; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne penſe. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princeſſes des quatre parties du monde; *Chinoiſes*, *Américaines*, *Africaines & Hongroiſes*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'eſt guere mis au fait du couſtume du ſerrail) ce mot eſt répété

ſoixante

soixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il est vrai, est fort commode, & aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une piece Racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les Arsacides de M. Peyraud de Beausol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princesses, dont deux sont amoureuses, & que cette tragédie a quarante-quatre scenes. Nous ne savons guere, nous l'avouons, comment on appelloit la *reine des Parthes*, *la reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui se trouvoit alors à Artaxate : mais nous savons que *madame Andromaque*, *madame Jocaste*, *madame Phedre*, sont d'un ridicule achevé. Il est vrai qu'en revanche la femme d'un procureur se nomme aussi *madame*, même dans notre comédie.

Si dans un salon on annonçoit monsieur *** & que l'introducteur, faute de mémoire, restât court, un provincial nouvellement arrivé & mal endoctriné, pourroit s'attendre

à voir ſubitement entrer le *frere du roi.* Point du tout ; ce ſeroit *monſieur Gorgibus* avec ſon habit de velours noir, ſa perruque ronde, ſon épée au côté, & ſes quatre cents mille livres de rente.

J'AI eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiſſes que le frere du roi s'appelloit *Monſieur* tout court, & que moi je m'appellois auſſi monſieur***. Comment me diſoient-ils, oſe-t-on mettre ſur l'adreſſe de vos lettres à monſieur*** ? Et ſi *Monſieur frere du roi*, vous faiſoit la grace de vous adreſſer la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en ſortant de chez lui, je reprendrois mon titre de *monſieur* que perſonne dans la ſociété ne me diſpute & ne me diſputera.

LES cours ſouveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *ſieur.*

LA gazette de France, depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde, mais c'eſt une innovation. J'ai été appellé *monſieur* dans la gazette de France.

LE *nommé* eſt une expreſſion dédaigneuſe que certains tribunaux ſe permettent, quoique chacun doive etre appellé par ſes noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rouſſeau ſe ſignoit à la tête de ſes livres, *Jean-Jacques Rouſſeau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât ſon nom ſans y ajouter le mot *monſieur*.

CHAPITRE XVIII.

Sages-femmes.

QUAND une fille eſt devenue mere, elle n'avertit perſonne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas beſoin de ſortir de la ville, même du quartier pour ſe cacher & faire ſes couches. Chaque rue offre une *ſage-femme* qui reçoit les filles groſſes. Un même appartement eſt diviſé en quatre chambres égales au moyen de cloiſons, & chacune habite ſa cellule, & n'eſt point vue de ſa voiſine. L'appartement eſt diſtribué de maniere qu'el-

les demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles ſe parlent ſans ſe voir.

ON ne peut forcer la porte d'une ſage-femme que par des ordres ſupérieurs. La fille attend là le moment de ſa délivrance un mois ou ſix ſemaines, ſelon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle ſort après la quinzaine & rentre dans ſa famille & dans la ſociété. Elle a pu accoucher dans une rue voiſine, voyant de ſa fenêtre celles de ſon pere ſans que celui-ci s'en doute ; & voilà ce que la province ne ſauroit concevoir.

LA ſage-femme ſe charge de tout, préſente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux Enfans-trouvés, ſelon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

COMBIEN ces réduits ſecrets ont-ils vu de malheureuſes & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche ſolitaire ! Quelle ſituation affreuſe que celle de la jeune beauté qui, preſſée entre le remord, le déſeſpoir & la honte, paie avec uſure un moment de

foibleſſe ! Elle ne peut nommer ni ſon amant ni ſon fils en les chériſſant tous deux ; fugitive de la maiſon paternelle, elle ſe trouve iſolée dans cette immenſe ville, & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle dépoſera le fruit de ſes amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne ſortira de cette priſon clandeſtine que quand elle pourra reparoître. La faute ſera oubliée & même pardonnée, pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces ſages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs ſecours ; ils ne ſont pas déſintéreſſés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu pluſieurs filles aſſez habiles pour cacher leur groſſeſſe juſqu'au dernier inſtant, aſſez heureuſes pou accoucher promptement, aſſez intrépides pour revenir dans leur foyer domeſtique ſans éveiller les ſoupçons de leurs pere, mere, frere & ſœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de préſence d'eſprit & de courage ! Ainſi les ſages-femmes ſauvent

la réputation des amantes infortunées; elles sont vouées à la discrétion; le plus souvent, il est vrai, elles ne connoissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroitroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme*, & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptistaire, & le déclare enfant naturel, c'est-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulieres, intéressantes, piquantes, savoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force & tout

le courage dont il eſt ſuſceptible, qu'il faſſe la connoiſſance de quatre ou cinq ſages-femmes ; il apprendra des aventures uniques preſque incroyables, & les noms des perſonnages y manquant, le lecteur ſera intéreſſé ſans que les acteurs ſoient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt de voir quelquefois la fille d'une ſage-femme ſervir ſa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foibleſſes, conſerver ſa chaſteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne ſera pas faute d'avoir eu ſous ſes yeux des motifs propres à la retenir ſur le bord du précipice.

PLUSIEURS filles qui ont viſité une ou deux fois l'appartement obſcur & impénétrable de la *ſage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que preſque toutes les filles & même les plus ſottes poſſedent par inſtinct. Puis dans cette ville immenſe qui peut conter l'hiſtoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier ſuffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux inveſtigateur.

Les filles pauvres & sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le sixieme mois. Cette partie de l'administration est très-bien soignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maitres de l'art y inspectent journellement la maniere dont elles sont traitées jusqu'à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent, sans s'enquérir de leur nom & qualité, & l'hôpital des *Enfans-trouvés* font que l'infanticide est un crime inouï dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce sage établissement ; & voyez s'il n'est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L'Édit de Henri II est tombé en désuétude ; & sur cent filles qui accouchent clandestinement, à peine y en a-t-il une seule qui sache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé sa grossesse.

On compte à Paris deux cents maitresses

ſages-femmes, il y naît environ vingt mille enfans : diviſez.

CHAPITRE XIX.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, ſans rang, ſans fortune, ſans crédit, ſans talens ſpirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous ſaurez pourquoi. C'eſt que ce *Blunet* fit à ſa femme vingt-un enfans en ſept fois de ſuite ; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité ſi prodigieuſe. C'eſt l'Hercule Pariſien ce *Blunet*.

CES enfans tri-jumaux furent baptiſés, vécurent les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois, & il en reſta douze des plus forts, tous grands, & en bonne ſanté.

COMME le public émerveillé ne ſavoit à qui attribuer cette eſpece de prodige, & qu'on diſputoit à qui de ſa femme ou de lui on

en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une ſervante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'eſt dommage qu'on n'ait pas ſuivi l'hiſtoire de ſes deſcendans ; mais alors on avoit l'eſprit moins porté à l'obſervation des phénomenes qui tiennent à l'hiſtoire naturelle.

QU'ON ſe moque encore chez l'étranger de la molleſſe des Pariſiens ! Ils n'auront qu'à répondre, *& Blunet où eſt parmi vous ſon pareil ?*

CHAPITRE XX.

Loueur de Livres.

USÉS, ſales, déchirés, ces livres en cet état atteſtent qu'ils ſont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuiſe en réflexions ſuperflues, devroit aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, &

auxquelles on revient de préférence. Il s'inſtruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il étaie ſes frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui ſont ſimples, naïfs, ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville & de tous les étages des maiſons. Mais dites à ce loueur de livres : *donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe ;* il ſe fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de muſique, confondant (ſous le veſtibule même de l'académie) l'auteur & l'inſtrument.

Grands auteurs ! allez examiner furtivement ſi vos ouvrages ont été bien ſalis par les mains avides de la multitude ; ſi vous ne vous trouvez pas ſur les ais de la boutique du *loueur de livres* , ou ſi vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliotheque vierge ; dites-vous à vous-même ;

J'ai trop de génie, ou *je n'en ai pas assez.*

IL y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation, que le bouquiniſte eſt obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empreſſement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels ſuccès ? Ce n'eſt guere aux gens tenant le fauteuil académique.

CES loueurs de livres n'en connoiſſent que les *dos*, & ils reſſemblent en cela à pluſieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliotheque ordinairement aſſez utile aux autres.

UNE mere dit à ſa fille, je ne veux point que vous liſiez. Le deſir de la lecture augmente en elle ; ſon imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe ; elle ſort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïſe, dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon ſourit ; elle paie & va s'enfermer dans ſa chambre.

QUEL eſt le réſultat de cette jouiſſance clandeſtine ? Je dois mon cœur à mon amant ;

quand je ſerai mariée, je ſerai toute à mon époux.

CHAPITRE XXI.

Le Catéchiſte de Paroiſſe.

Je traverſe une égliſe; j'apperçois un homme en ſurplis, le bonnet quarré en tête, une ſoixantaine de petites filles aſſiſes ſur des bancs l'environnent. Il parle, & c'eſt comme s'il ne parloit pas; un petit caquet aigre, ſourd & continu, m'annonce ſans le voir quel eſt le ſexe qui eſt là. Je m'approche & j'entends ce qui ſuit.

LE CATÉCHISTE.

LEVEZ-VOUS, Javotte, dites-moi quelle eſt la fin du ſacrement de mariage.

JAVOTTE.

LA fin du ſacrement de mariage eſt la naiſſance des enfans qui renaiſſent ſpirituellement par le baptême pour remplir l'égliſe & le ciel.

LE CATÉCHISTE.

ET vous, Manon, qu'eſt-ce que Dieu défend par le ſixième commandement : *luxurieux point ne ſeras, de corps ni de conſentement.*

MANON.

LE ſixieme commandement nous défend toutes ſortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

POURQUOI dites-vous, toutes ſorte d'impuretés ?

MANON.

JE dis toutes ſortes d'impuretés, parce que ce péché ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, ſelon la diverſité des manieres ou la différence des perſonnes avec leſquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

A votre tour, Babet. Qu'eſt-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *l'œuvre de la chair ne defireras qu'en mariage ſeulement ?*

BABET.

DIEU, après avoir défendu par le ſixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme tous les deſirs & les penſées.

HEUREUSEMENT que les réponſes de ces petites filles ſont obſcures; qu'elles ne ſavent pas elles-mêmes ce qu'elles diſent, & qu'elles ont toute autre choſe en tête; mais enfin, pourquoi de telles interrogations?

MAIS qui nous fera donc un catéchiſme de morale? Il eſt vrai qu'il eſt plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner ſur ce petit livre utile & à la portée des premieres années de la vie. O inſtruction publique! inſtruction! tu es encore à naître parmi nous!

CHAPITRE XXII.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuſes de rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élancer leurs voix par-deſſus les toits ; leur goſier ſurmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il eſt impoſſible à l'étranger de pouvoir comprendre la choſe ; le Pariſien lui-même ne la diſtingue que par routine. Le porteur d'eau, la crieuſe de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuſe de marée, c'eſt à qui chantera ſa marchandiſe ſur un mode haut & déchirant. Tous ces cris diſcordans forment un enſemble, dont on n'a point d'idée lorſqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans eſt tel, qu'il faut en faire une étude pour bien diſtinguer ce qu'il ſignifie. Les ſervantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles deſcendent l'eſ-

calier

caſier pour le dîner de l'académicien, parce qu'elles ſavent diſtinguer du quatrieme étage, & d'un bout de la rue à l'autre, ſi l'on crie des *maquereaux* ou des *harengs frais*, des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales ſont à-peu-près du même ton, il n'y a que l'uſage qui enſeigne aux doctes ſervantes à ne point ſe tromper, & c'eſt une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE XXIII.

Muſique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas ſenti un vif plaiſir en entendant le ſoir du fond de ſon lit le ſon mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égaient les ténebres & abregent les longues heures de l'hyver. C'eſt une vraie jouiſſance pour l'étranger. Émerveillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de muſique, exécutés ſous ſes fenêtres, comme pour le diſpoſer doucement au ſommeil; il prête l'oreille à ces

ſons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueuſement, en répétant l'air chéri qui a parlé à ſon ame.

Je penſe que rien ne ſeroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, ſi chaque ſoirée, ſi après le ſouper chaque rue avoit ſa muſique particuliere! L'humeur & la fatigue de la journée diſparoitroient ſoudain, & l'homme de peine en ſe couchant craindroit moins le jour ſuivant embelli à ſon déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuſer ſa piece de deux ſols à l'Orphée qui porte ſur ſon dos cette machine harmonieuſe ? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me ſemble, ſi j'étois en place, que j'emploierois cette muſique ambulante & délicieuſe, prolongée & diverſifiée, comme pour changer en grande

partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à ſon gouvernement ; mais on m'appelleroit le *rêveur ;* & cela m'avertit de clorre le chapitre.

CHAPITRE XXIV.

Accoucheurs.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, les *accoucheurs* étoient preſqu'inconnus. Pendant plus de ſoixante ans, les têtes couronnées toujours ſupérieures aux regles ; oſerent ſeules donner l'exemple d'un uſage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin, ſembloient à jamais devoir proſcrire.

L'IGNORANCE & l'inatttention des ſages-femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres ; & par leur faute, quelques membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de là des ſots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux ſages-femmes ſuccéderent les *accoucheurs.*

LES femmes en couche regretterent pendant quelque tems les mains douces, délicates & souples des accoucheuses ; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y suppléerent bientôt.

LA science des accouchemens se perfectionna ; on acquit des notions plus certaines sur les signes caractériſtiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aigues de l'enfantement ; on diminua le nombre des fœtus morts ; on calma les inquiétudes des femmes enceintes ; de jour en jour l'opération céſarienne devint plus rare, & juſqu'à la petite bourgeoiſe pudibonde, toutes les femmes ceſſerent enfin de redouter la main des accoucheurs.

LES peuples du midi, les Eſpagnols ſurtout, moins philoſophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes conſervent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme

des charmes, des formes qu'eux seuls veulent voir & palper, est pour eux l'idée la plus désespérante. Ils ne réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelqu'attendrissans que soient ses cris; ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction sérieuse devient pour ainsi dire, sacrée, & inspire aux accoucheurs une circonspection religieuse, qui les rend insensibles, aveugles & muets.

La pudeur n'est donc jamais violée, malgré le livre intitulé, *de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes;* (*) par le savant Hequet. Les femmes, six semaines après leurs couches, dinent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s'assied à côté du mari; elles ne rougissent point de sa présence.

La section de la symphyse, cette opération hardie & récente, n'est pas pleinement

(*) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708, in-12, chez Etienne.

accréditée. Il paroit que, malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il eſt, ſemble moins effrayant ; & comme on peut perfectionner ſa ſtructure & ſon jeu, il paroit plus convenable de l'envoyer que de ſcier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics, & tandis que les campagnes & les petites villes ſont privées des perſonnes parfaitement verſées dans cet art, elles abondent dans la capitale ; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

CHAPITRE XXV.

Dentiſtes.

La plus belle bouche n'eſt plus belle ſi les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélene la guerre de Troie n'a plus lieu, & la divine Iliade rentre dans le néant.

Les dents fraiches annoncent la ſanté, & c'eſt un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres! les voluptueux ſeront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n'oſe rire que ſous ſa main ou ſous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la ſanté qu'à l'agrément de la figure ; il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentiſtes s'attachent plus à conſerver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus ſi fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans ſon art, ſe nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légéreté de la main il a réuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines ; enfin il eſt créateur d'une eſpece de merveille. Il vous fera, (tant en cette partie ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broierez tous les alimens ſans gêne & ſans efforts. Il a ſu deviner le jeu de la maſtication ; il a ſu

l'imiter à un tel point de perfection, que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiſte.

Si une rage de dents vous ſaiſit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enſeigne qui repréſente une dent molaire groſſe comme un boiſſeau, vous dit *Montez*. Le dentiſte vous fait aſſeoir, releve ſa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leſte, & vous offre enſuite un gargariſme; vous le payez & vous continuez votre chemin ſans douleur. Cela n'eſt-il pas commode ?

CHAPITRE XXVI.

Cuiſiniers.

Et *tout pour la tripe*, a dit Rabelais. Ce délicat paraſite, ſybarite efféminé, ſi voluptueux, ſi ſenſuel, dont la table eſt chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût; qui va au-devant de toutes les ſenſations agréa-

bles, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, eſt-il à votre avis, de la même eſpece que le Lapon qui boit en place de vin de Tokai l'huile puante qu'il exprime de la graiſſe des poiſſons ? Et cette belle femme parée, traînée dans un char tranſparent qu'emportent ſix nobles courſiers, habite-t-elle la même terre que la Samoyede aux mamelles noires & pendantes, errante ſur la mer Glaciale, ou reſpirant l'air humide & étouffé d'une tanniere ?

Après cela verrez-vous ſans étonnement ſur le même Globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monſeigneur ?* Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats ! mais vous n'avez point d'imagination, voilà des répétitions qui me donnent des naufées. -- Mais on variera les ſauces, monſeigneur. -- Tout cela eſt déteſtable, vous dis-je, je ne puis plus manger. -- Eh bien, monſeigneur, je vous préparerai un ſanglier à la crapaudine. Quand ? Demain : il aura bu ſoixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger enſuite une tortue de la

Jamaïque. - - A la bonne heure! Et quand? où eſt-elle? - - A Londres. - - Qu'on prenne la poſte; qu'on aille la chercher.

On prend la poſte & l'on apporte la tortue. Grand conſeil pour ſavoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue eſt ſervie; c'eſt un plat qui revient à un millier d'écus : ſept ou huit gourmands s'en gorgent; & tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un païſan pour vivre. Ils décident que trois ſols par jour lui ſuffiſent; on accorde dix-ſept ſols aux bourgeois des villes. Monſeigneur & ſes adhérens ont décidé qu'au-delà c'étoit un vrai ſuperflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuiſine; c'eſt un idiôme abſolument neuf. Les Languedociens ſont les meilleurs cuiſiniers; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les domeſtiques ſont gros & gras, ils ſont bien meil-

leure chere que l'ordre de la bourgeoiſie ; ils le ſavent ; ils en ſont fiers. Le domeſtique d'un ſeigneur rencontrant un de ſes camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore ſur ſa veſte un peu de poudre à mettre ſur le papier, lui dit d'un ton avantageux : *ſecoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*

Un ſanglier *à la crapaudine !* s'écrie-t-on ? oui je l'ai vu de mes yeux ſur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un braſier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graiſſes fines ; on l'inonde avec des vins les plus ſavoureux ; il eſt ſervi tout entier avec ſa hure devant *monſeigneur*, qui ſourit à l'énorme ſervice.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on differte ſavamment ſur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances ſur le *potage*, la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier ſiecle on ſervoit des maſſes

conſidérables de viande, & on les ſervoit en pyramide. Les petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne ſait manger délicatement que depuis un demi-ſiecle. La délicieuſe cuiſine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets étoit autrefois un ſpectacle entre les ſervices qui coupoient le repas ou le feſtin. Qui s'en douteroit aujourd'hui ?

Si l'on pouvoit détailler au juſte de quelle maniere ſe nourriſſoient le païſan, le ſimple citoyen, le noble campagnard, le grand ſeigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table, quel étoit alors le degré de l'aiſance particuliere; & cela ſeroit bon à ſavoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conſéquence on met tout en *bouillies* & en *conſommés*. Une ducheſſe vous avale un aloyau réduit en gelée; & ne veut point travailler comme une harengere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui deſcendent prompte-

ment dans ſon eſtomac ſans l'effort ni la gêne de la maſtication. La viande de boucherie n'étoit déja bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & ſi l'œil n'eſt pas ſurpris d'abord, l'appétit n'eſt plus ſuffiſamment excité. Nos cuiſiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la ſemaine ſainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poiſſons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poiſſons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait ſi bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre eſt le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuiſinier

ne prenne le titre d'*artiſte en cuiſine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faiſoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les appaiſe quand ils ſont fâchés; & tous les autres domeſtiques leur ſont ordinairement ſacrifiés.

Les recherches de cet art ſont telles, que Trimalcion apprendroit de nos cuiſiniers modernes; & que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopatre, accorda une ville pour récompenſe à ſon cuiſinier, ne ſauroit quelles largeſſes lui faire.

Le roi de Pruſſe a adreſſé une épître en vers à *Noël*, ſon maître-d'hôtel, en action de graces d'un excellent ragoût à *la ſardanapale*. Qu'eſt-ce qu'un ragoût à la ſardanapale? Je ne le connois pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une ſervante, dont le chef-d'œuvre eſt une fricaſſée de poulet; quand il a goûté d'une ſauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille hiſtoire du cuiſinier, qui fit manger ſa vieille culotte à ſon maître, tant il avoit ſu apprêter le vieux

cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétiſſans. Il fait ſa cour à un maitre-d'hotel, afin que celui-ci le régale le dimanche; c'eſt pour lui une connoiſſance chere & précieuſe, qu'il cultive avec le plus grand ſoin. Il tâche de l'avoir pour parrein de ſon fils, afin de pouvoir l'appeller mon compere. De bons goûters doivent en réſulter.

Des ſenſations que nous pouvons éprouver, la plus groſſiere, à mon gré, eſt celle que nous procure notre palais. Les plaiſirs des gourmands ſont aſſurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là ſa ſupréme volupté! Cependant voyons encore la richeſſe & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroiſſent diſgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Deſyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai ſous les yeux;) voyez cet ami jouffu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il conſidere l'objet & ſa couleur; il le flaire, il l'approche à pluſieurs repriſes de l'organe

du goût ; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la sensation. La langue & toutes les parties de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens*, il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore assez analysé tout ce qu'elle a de délicieux ; il promene encore voluptueusement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle une variété prodigieuse ; & quand il a bu, son estomac goûte encore.

S'ENLEVER adroitement un cuisinier, est donc un tour affreux que l'on ne pardonne point, & qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille, pendue à une large cremaillere ; là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble, & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l'arrosant de vin de Bourgogne.

ON regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat païs, où l'on ne fait point élever la volaille ; où l'art de la nourrir & de l'engraisser n'a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu'aux huitres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette consolation n'est bonne que pour le naturaliste qui vous dit froidement : ici l'on mangeoit des huitres & des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

CHAPONS gras & huitres fraiches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour ſon argent ni huitres ni chapons au gros ſel.

CHAPITRE XXVIII.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richeſſe & la dignité de notre langue ! Nous diſons, *porte-faix*, *porte-feuille*, *porte-crayon*, *porte-baguette*, *porte-étrier*, *porte-vent*, *porte-verge*, *porte-manteau*, *porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu*. Porte-dieu ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C'EST un pauvre prêtre, un habitué de paroiſſe, qui veille le jour & une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le ſommeront d'aller prendre au tabernacle le pain euchariſtique que l'on porte aux malades.

UN dais uſé, ſale, mais portatif, que les deux premiers galopins ſoulevent ; une lan-

terne ou un flambeau de poix-réſine, un porte-ſonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire eſt habillé de quatre petits morceaux d'étoffe; la ſonnette avertit le peuple de ſe mettre à genoux; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne deſcendent pas de voiture; on baiſſe les glaces & l'on s'incline légérement à la portiere. Quand les cochers ſont ſourds, le porte-ſonnette redouble le ſon de ſa petite cloche. (*) L'hérétique, ou celui qui craint de ſe crotter, en eſt quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de ſuivre le viatique dans la maiſon où il eſt entré, & juſques dans la chambre du malade. On a ſoin de voiler les miroirs, afin que le S. Sacrement ne ſoit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une conſole un autel; il aſperge d'eau bénite la chambre, en exorciſant les eſprits

(*) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* & d'un porte-ſonnette renverſés avec le dais; mais ce fut un accident.

malins ; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoit pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre adminiſtre le malade, le porte-ſonnette leve adroitement le chandelier & ſaiſit la piece d'argent qu'on y dépoſe ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'aſſemblée & s'en retourne comme il eſt venu.

QUELQUEFOIS le trajet eſt long ; une pluie abondante ſurvient ; alors le *bon Dieu* monte en fiacre, le porte-ſonnette ſe met devant & ſonne à la portiere. Le bedeau, ſon flambeau à demi-éteint, devient laquais ; le cocher, par reſpect, met ſon chapeau ſous le bras, fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttieres ſur ſa tête nue.

A la porte de l'égliſe on paie le fiacre, & le prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il eſt ſanctifié lui & ſa voiture, & de tout le jour il n'oſera jurer après ſes chevaux.

QUAND le guet rencontre le *bon Dieu* le ſoir, il l'accompagne la bayonnette au bout du fuſil juſqu'au temple qu'il habite, & pour récompenſe il eſt béni ſur les marches de l'autel.

LOUIS XV revenant du palais de la juſtice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroiſſe Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout ſon cortege royal s'arrêta; il deſcendit précipitamment de ſon carroſſe, ſe mit à genoux dans les boues, & le prêtre ſortant de deſſous ſon dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaiſoit, & ſe mit à crier: *vive le roi!* Et tout le long du jour il répéta: *il s'eſt mis à genoux dans les boues!*

LE *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une penſion de la cour.

QUAND on porte le viatique chez une perſonne de conſidération, alors l'appareil change. Tous les domeſtiques de la maiſon ſont armés de flambeaux, le dais orné &

propre fort de l'armoire ; le porte-ſonnette a un ſurplis blanc, deux clercs ſupportent le dais, le Suiſſe de la paroiſſe precede le cortege, & le curé mettant ſa magnifique étole, vient adminiſtrer lui-même le malade.

CETTE faveur ſinguliere eſt rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

JE crois que le *porte-manteau* du roi de France s'eſtime beaucoup plus que le premier *Porte-dieu* de Saint-Euſtache.

SELON l'évangile de S. Matthieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu*.

CHAPITRE XXIX.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoiſie un tracas extraordinaire ; cette époque eſt toujours embarraſſante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confeſſe & de faire ſes pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon

de boutique, à la ſervante. Comme une confeſſion peſe aux incrédules en herbe! Comme ils ſe ſentent gênés, ne ſachant quel parti prendre!

ENTREZ dans les égliſes & dans les couvens; quelle beſogne! les prêtres & les moines ſont tous en l'air. Prédications, exhortations, retraite, conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la paſſion du Sauveur; elle eſt bien longue: ils pleurent, on les met en pénitence; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain & à l'eau.

LES ſpectacles ſont fermés, les mauvais lieux ne le ſont pas; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les aſſemblées de charité, l'office des ténebres qu'on égaie par de la muſique, les belles voix que l'on affiche, les promenades de Long-Champ, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette ſemaine exceſſivement bruyante. Les valets & les ſervantes interrompent leur ſervice, aſſiegent les confeſſionnaux. On court entendre le matin & le ſoir la paſſion; les

temples ne ſont plus aſſez vaſtes ; la nappe des communians borde le baluſtre des autels ; le ciboire ſe promene toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hoſtics* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent inceſſamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amandement, la quinzaine finie, les égliſes redeviennent déſertes ; le peuple reprend ſon train accoutumé ; il ne ſongera à la confeſſion que l'année ſuivante. Aux plats de légumes, déja la viande a ſuccédé ; quand le plat de légumes reparoîtra ſur la table, les devoirs de ſa religion lui reviendront en ſa mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir *ſon homme à deux chemiſes ;* & ce pour dire ſon confeſſeur.

CHAPITRE XXX.

Prônes.

On y récite encore les anciennes prieres eccléſiaſtiques, qui ſe font pour chaſſer le diable. Le prêtre exorciſe les ſorciers, les magiciens, les devins, & ramene la pratique des ſiecles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémiſſent encore ſur ces exorciſmes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées ſaines, peuvent pardonner à cet abus, en ſongeant qu'en Eſpagne la ſuperſtition, ſi difficile à déraciner, s'y manifeſte d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement, je penſe, que le 7 novembre 1781, (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis) on brûla à Séville une femme accuſée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & ſaint Auguſtin ont cependant dit poſitivement que la choſe étoit

impoſſible. Cette malheureuſe étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquiſiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de ſa figure ne puſſent plus intéreſſer à ſon ſort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui, cette horrible ſcene n'eſt pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année derniere. Lecteurs, peſez l'époque.

L'ANCIEN axiôme, *tout vice eſt iſſu d'ânerie*, mérite bien d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire des hommes.

PAUVRE eſprit humain, que tu as beſoin de lumieres! Tu es prêt à chaque inſtant de tomber dans les plus viles ſuperſtitions. Tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire; & tes erreurs politiques, non moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement.

CHAPITRE XXXI.

Œuf de poule.

UNE poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'assemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Parisiens de manger cet œuf. L'archevêque qui soutient que ce point de discipline ecclésiastique ne doit point regarder des juges séculiers, des profanes, publie de son côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du siecle, il gémit sur la nécessité où il se trouve d'accorder aux tiedes fideles la permission de manger cet œuf, défendu constamment dans les beaux jours de l'église. Ce mandement est rempli de longues exclamations contre la perversité des mœurs régnantes; mais jamais il n'y est question de l'opulence de l'église gallicane, des abbaies en commande, des honneurs & des richesses qui accompagnent la fainéantise du clergé, & la grêle tombe sur les pauvres philosophes qui

n'ont ni revenus ni maîtresses, mais qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*, & sans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'est la philosophie qui fait tout le mal de ce bas-monde ; elle est bien coupable ; car elle a fait remarquer (lorsqu'on n'y songeoit pas encore) l'ambition, le despotisme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher son *mandenant* dans tous les carrefours, & que quelques journalistes à ses ordres l'ont loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & jusqu'à la *poule d'eau*, paroissent en abondance sur toutes les tables dévotes & scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a pas besoin de permission comme l'*œuf*, & l'on peut en conscience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur soi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

VOILA une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zele apostolique contre les œufs : les poules continuent à pondre

malgré le mandement de monſeigneur ; le prélat lui-même ne ſait pas que cette défenſe eſt un rite emprunté des prêtres Égyptiens ; que comme chymiſte (& non comme archevêque) il pourroit avoir raiſon de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, ſubit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliſte on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoit ni le ſens ni le but. La croix qu'il porte eſt encore un emblême qu'il ne ſait pas mieux expliquer.

L'USAGE du beurre eſt auſſi toléré par le même écrit ; mais la ſaine phyſique le permet dans tous les tems ; & le beurre ne fut jamais défendu ſur les bords du Nil par les hommes les plus verſés dans les connoiſſances des opérations les plus myſtérieuſes de la nature.

CEPENDANT tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, ſe piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poiſſon

pendant tout le mois d'avril, tomberont malades pour en avoir mangé; & le clergé & le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'esprit de la loi qui defendoit autrefois l'usage des *œufs*, de la *viande*, & même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printems, dans cette saison si riante, mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *nosseigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cent mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappellant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce* le dépôt des secrets les plus utiles à l'univers; mais le sacerdoce qui ne sait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, & nageant dans le vague, il frappe au hasard l'*œuf de la poule*.

CHAPITRE XXXII.

Le Livre de bois.

LE *livre de bois* eſt un meuble d'égliſe qui dans les paroiſſes, eſt mis en dépôt dans la ſacriſtie. Il en ſort à la Fête-Dieu, pour la proceſſion ſolemnelle de ce jour. Il eſt entre les mains du maître-de-cérémonies; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice au Thuriféraires. Pour les ranger de front ou ſur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre tems. A ce ſignal les encenſoirs jailliſſent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions ſacerdotales ſe combinent d'une maniere toute nouvelle.

CE *livre* eſt une eſpece de claquette qui figure une *imitation de Jéſus-Chriſt*, relié en marroquin & doré. Le maître de cette ſacrée claquette parcourt ainſi les rangs des porte-chapes & porte-chaſubles, & diſperſe ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il

les aligne, tantôt il les range en bataillon quarré. Souvent il eſt tout en eau; & comme il ne parle que par ſon *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ſes mouvemens de dépit, d'impatience & de colere. Il en impoſe auſſi aux cenſeurs qui font du bruit, en faiſant reſonner *le livre* ſur un ton précipité. Il rallie ainſi les troupes éparſes & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange ſacrée.

RIEN de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainſi des mains. Comme la joie brille ſur ſon viſage, quand on a répondu parfaitement aux ſignes de ſon *livre de bois!* Il treſſaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roſes, ne perdent pas de vue le moindre de ſes mouvemens; ils s'y conforment avec docilité. Jamais général n'eut plus de ſatisfaction à la tête d'une armée obéiſſante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour là ſa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE XXXIII.

La rue du Pied-de-Bœuf.

Aux belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis au Marais, oppoſez la rue du *Pied-de-Bœuf*, ſituée tout au cœur de la ville; c'eſt bien l'endroit le plus puant qui exiſte dans le monde entier. Là eſt une juriſdiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet*; puis des voûtes ſombres & l'embarras d'un ſale marché; enſuite un lieu où l'on dépoſe tous les cadavres pourris, trouvés dans la riviere, ou aſſaſſinés aux environs de la ville. Joignez-y une priſon, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compoſe qu'un même bloc empeſté, emboué & placé à la deſcente du Pont-au-Change. De ce pont ſi ſurchargé de vilaines maiſons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures ſont obligées de faire un détour par une rue étroite, où ſe trouve un égout puant, & preſque vis-à-vis de cet égout eſt la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit

à des ruelles étroites, fétides, baignées de sang de bestiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaison pestilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chûte du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on est obligé de retenir sa respiration & de passer vite, tant l'odeur de ces ruelles vous suffoque en passant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté grossiere vont se loger là, au-dessus des victimes qu'on égorge; & que dans un lieu si puant, si abominable, elles se prostituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés, des coups d'assommoirs & à la fumée de leur sang! Ces créatures sont à la fenêtre tout le jour; le jaune de leur figure est couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monstres femelles? Les garçons bouchers.

CHAPITRE XXXIV.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE insigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille.

DIRA-T-ON qu'il étoit difficile & dispendieux d'élargir cette entrée? Non : le feu a consumé la foire; on en rebâti bien vite une autre; mais le feu n'ayant pas consumé cette détestable entrée, on n'a pas daigné y donner des soins, & on a laissé subsister l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens, contusions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour voir *Jérôme pointu*.

ON va enfin élargir ce passage; on n'y verra plus la compression des équipages &

du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE XXXV.

Rue Quincampoix.

CETTE rue sera à jamais célebre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze, vingt, trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme de pupitre, s'enrichissoit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit sortir le philosophe de sa retraite, & on le voyoit se

mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

Un jeune seigneur Flamand assassinoit dans une auberge le porteur d'un riche portefeuille, & montoit sur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliards; & quand le rêve fut fini, il ne resta de toutes ces richesses imaginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce système alla mourir de misere à Venise, après avoir possédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent ; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse. Leurs possesseurs furent réduits au désespoir, & leurs enfans à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulsions du délire, auroit pu servir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les ressources étonnantes d'une circulation rapide, propre

à le revivifier. La machine, quoique brifée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliſte ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens; car ils doivent tour-à-tour arroſer différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies; tout fut aſſujéti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets du ſyſtême, ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner; il pleura ſur ſes débris.

On a fait monter à ſix millards la maſſe de cette richeſſe idéale; mais ſi ce fut le comble de la ſtupidité de croire à cette fortune prodigieuſe, ce ſeroit une ſottiſe non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l'induſtrie de la nation.

CHAPITRE XXXVI.

Plaiſirs du Roi.

ON appelle *plaiſirs du roi* tout le terrein réſervé pour les chaſſes de Sa Majeſté. Ce terrein comprend tous les environs de Paris, & le fuſil eſt une arme auſſi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Auſſi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiariſées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorſqu'il paſſe. Les lievres y ſont moins fugitifs qu'ailleurs ; on diroit qu'ils ſavent que les Pariſiens doivent les reſpecter ; ils s'aſſeyent ſur leur derriere & vous regardent paſſer.

LE roi eſt quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de ſa préſence telle plaine couverte de gibier. Il paroit ; c'eſt une deſtruction de quinze à dix-huit cents pieces ; mais les perdrix & les lievres qui ont

échappé à ce jour fatal, vivent après en ſûreté, & pluſieurs meurent de vieilleſſe.

LES gardes-chaſſe exercent leur emploi avec beaucoup de ſévérité ; la plus petite contravention en ce genre eſt rigoureuſement punie. Un bourgeois n'oſe acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de paſſer pour complice de ſa mort. Si la perdrix bleſſée vient expirer dans votre jardin, il faut la reſtituer. Les gardes-chaſſe font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fuſillent à côté de leurs belles maîtreſſes, malgré leurs larmes & leurs ſupplications. Auſſi quand on ſe promene un peu loin prend-on ſoin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe ſous le plomb vengeur des plaiſirs de Sa Majeſté.

PAR la même raiſon il eſt des ſentiers que vous ne pouvez traverſer. A chaque pas vous rencontrez les inconteſtables loix de la chaſſe qui n'appartient plus qu'aux princes ; ceux-ci imitent ſur leurs terres les réglemens qui ſont en vigueur autour de la capitale : il faut faire

trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de province : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpentoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce, est servi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes ; ce n'est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table.

CHAPITRE XXXVII.

La funeste Patache.

Paris est entouré de barrieres de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables sur

les alimens néceſſaires à la vie. On a mis quelque augmentation ſur ces droits pour ſoutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* eſt ſur la riviere un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandiſes ; elle barre, pour ainſi dire, un bras de la Seine. Le 2 février 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ſes commis, qui montés ſur le tillac crioient miſéricorde.

Ce bâtiment aſſez lourd & aſſez large, ſuivit le courant avec les glaçons, & briſa ſur ſon paſſage tous les bateaux qui, faute de gare, ſe trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandiſes furent mis en pieces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame ; on ordonna de déménager ſur l'heure. Heureuſement la gelée arrêta dans la nuit la ſuite de

la débacle; ſans cette gelée qui condenſa la riviere, ſon cours alloit entraîner ces immenſes débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers ſe renouvellent; on a beau porter ſur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus ſolides par cette charge précipitée, ils ſubiront un jour la cataſtrophe dont ils ſont menacés. C'eſt alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuſes maiſons qui les défigurent & qui expoſent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entreſols ſeront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE XXXVIII.

Quine.

LA preuve la plus ſûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diſeuſe de bonne aventure, c'eſt que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions

pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale ?

La veille & le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il hésite ; il porte enfin la main à son gousset & en tire le prix de ses sueurs.

Le laquais & la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise & de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques ; ils les considerent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le soir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des sens. (*)

(*) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Peti-

C'EST l'inſtant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aſpect des numéros ſortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reſte immobile, & les bras croiſés, il ſonge à ſa perte & dit, *j'avois envie de mettre ſur celui-là.* L'homme en carroſſe paſſe la tête par la portiere pour lire auſſi ſon ſort, & tout riche qu'il eſt, on voit qu'il ſe renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ſes dents de doubler & de tripler la miſe juſqu'à ce que ſon numéro ſorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuſe le moindre ſecours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

IL y a tel numéro qui, pour le nourrir à plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la ſubſiſtance de cent familles preſſées par le beſoin.

---

tes-maiſons, dans l'eſpérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choiſir quatre, les fait tracer ſur le papier, les avale & dit : *attendez, meſdames, vous les verrez ſortir.*

PAUVRE ! renonce à cette eſpérance illuſoire. Laiſſe le riche courir ces chances haſardeuſes ; lui ſeul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

PAUVRE ! ton lot eſt dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies ſatisfactions.

CHAPITRE XXXIX.

Sonneries.

AH ! plaignez, plaignez les voiſins des égliſes à ſonneries. Quel tintamarre ! Il n'eſt plus permis d'être indiſpoſé. Plus de ſommeil pour les Malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux ?*

Je le demande à qui a entendu ce miſérable & dur carillon.

PRESQUE toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une meſſe, pour un mauvais ſermon, ont un ſon aigre & mordant. C'eſt alors qu'il faut du coton dans les oreilles; & quelle tête aſſez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette diſcordance ! Les enfans du bedeau s'amuſent à ſonner les cloches; l'égliſe eſt vide, les femmes en couche périſſent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de ſacriſtain.

PASSE encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui élevés dans les airs, ont un ſon mâle & majeſtueux, qui remplit l'oreille & ne la fatigue point; mais quant à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité, faire ceſſer leur aigre & inutile tapage.

LE roi à Verſailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne ſonne qu'à l'heure de la chaſſe. Mais un pau-

vre moribond préſenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris, pour obtenir une heure paiſible de ſommeil.

PUISQUE la cloche d'égliſe eſt *baptiſée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.

CHAPITRE XL.

Deſtruction du Linge.

IL n'y a pas de ville où l'on uſe plus de linge qu'à Paris, & où il ſoit plus mal blanchi. Telle chemiſe d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, paſſe tous les quinze jours ſous la *broſſe* & le *battoir*; & les huit ou dix chemiſes du pauvre here ſont bientôt limées, trouées, déchirées & diſparoiſſent pour les manufactures de papier.

IL

Il faut du papier pour les lettres miniſtérielles & pour l'impreſſion des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemiſe du précepteur. Auſſi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au battoir des blanchiſſeuſes ; il ſe fait blanchiſſeur lui-même, pour conſerver ſa chemiſe. Et ſi vous en doutez, paſſez le dimanche dans l'été ſur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin : vous verrez ſur le bord de la riviere, au coin d'un bateau, pluſieurs particuliers qui, vêtus à crud d'une redingotte, lavent leur unique chemiſe ou leur ſeul mouchoir. Ils étendent enſuite cette chemiſe au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endoſſer que le ſoleil l'ait ſéchée.

D'autres ſe tiennent au lit juſqu'à ce que la blanchiſſeuſe ſoit arrivée. Ils ont déja la tête bien poudrée, mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu ſur la terre, je le répete, où l'on uſe plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* retentiſſant des blanchiſſeuſes ; elles

font aller enſuite la *broſſe* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le ſavonner ; & quand il a été cinq à ſix fois à cette leſſive, il n'eſt plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les muſiciens, les peintres, les graveurs, les poëtes achetent du drap, du galon, & même des dentelles ; mais ils n'achetent point de linge. Un *beau monſieur* ne met une chemiſe blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles ſur une chemiſe ſale, ſaupoudre ſon col au point qu'on en voit la marque ſur ſon habit de velours. Voilà le Pariſien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchiſſeuſe ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances ſur les chemiſes délabrées, qui vont tomber en loques ſous les coups de battoir ; le maître des chemiſes trouées temporiſe, & en ſa préſence, revêt à crédit un habit de vingt-piſtoles ; il ne dépenſera pas deux louis chez

la lingere; il remettra toujours cette dépenſe à l'année prochaine.

Le Pariſien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni draps de lit, ni ſerviettes, ni chemiſes; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de ſoie, des dentelles; & quand il ſe marie, il faut qu'il faſſe l'emplete totale du linge juſqu'aux torchons. Des ménages qui ne ſont pas dans l'indigence, vous donnent bien à dîner; mais la nappe de la table eſt groſſiere & rapiécée. Horreur du linge; voilà la deviſe du Pariſien. C'eſt apparemment parce qu'on le déchire inceſſamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *broſſe* des blanchiſſeuſes.

CHAPITRE XLI.

Caiſſe de Poiſſy.

Monopole qui en enfante pluſieurs autres; uſure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais ſans en détruire

les racines, & qui s'eſt promptement régénérée lors de ſon départ.

On mange à Paris des bœufs de Suiſſe; ils ſont meilleurs que dans le païs même. C'eſt que ces animaux qui ſortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graiſſe qui ſe mêle à leurs chairs; elles en acquierent un ſuc particulier; auſſi le bœuf eſt-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caiſſe de Poiſſy*; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la ſûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroit que les intéreſſés font des gains trop conſidérables; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & contre,) ſans eux peut-être les fournitures ne ſeroient pas ſi régulieres ni ſi abondantes; le prix de la viande hauſſeroit & baiſſeroit; il n'y auroit rien de fixe; ce qui ſeroit exceſſivement dangereux pour Paris.

En politique, le bien ſort du mal; rien ne doit être aſſervi à des regles trop exac-

tement rigoureuſes ; les ſpéculations du moraliſte ſont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalieres. La caiſſe de Poiſſy, malgré l'impôt inceſſamment renouvellé, fait que le prix de la viande ſe maintient à un taux qui n'eſt pas exceſſif ; elle vaut neuf à dix ſols la livre. Quand on ſonge à la prodigieuſe conſommation & aux épizooties, on eſt encore étonné qu'elle ſoit réguliérement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

MAIS voici un autre impôt bien plus lourd, & que les riches mettent ſur les pauvres.

LES bouchers fourniſſent les groſſes maiſons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf ; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre, & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouiſſances*. D'ailleurs leur balance, quoique romaine, n'eſt pas toujours ſcrupuleuſe. J'ai vérifié le délit pluſieurs fois, & je le dénonce aux magiſtrats. Puis la pauvre ſervante d'un petit ménage eſt aſſez mal reçue ; ſon chétif achat rend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il

veut, il pese comme il l'entend, il rudoie la domestique; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le commissaire, peu curieux d'écouter les servantes, elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allege le joug imposé aux petits ménages, c'est-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas; & n'est-ce pas assez de ce que le Parisien paie, sans que le boucher le vexe encore?

CHAPITRE XLII.

Vieilles Enseignes.

Chez les marchands de ferraille du quai de la Mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des fauxbourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble: Louis XVI & George III se baisent fraternellement; le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie;

l'empereur eſt de niveau avec les électeurs; là enfin la tiare & le turban ſe confondent.

UN cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au haſard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit deſſous : *au Grand Vainqueur.*

UN autre gargotier demande une impératrice; il veut que ſa gorge ſoit bourſoufflée; & le peintre ſortant de la taverne voiſine, fait préſent d'une gorge rebondie à toutes les princeſſes de l'Europe.

LE même peintre coiffe d'une couronne de lauriers une tête de Louis XV, lui ôte ſa perruque & ſa bourſe, & voilà un Céſar.

TOUTES ces figures royales ont d'étranges phyſionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces ſouverains ne ſourit au peuple, même en peinture; ils ont tous l'air hagard ou burleſque; des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, ſoit morts, ſoit vivans.

LA populace va boire & danſer ſous les auſpices de ces princes qui ſe font la guerre, parce que (ainſi que le diſoit un ſage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

QUAND je vois toutes ces *vieilles enſeignes* pêle-mêle confondues, comme on les change, comme on les marchande; quand je ſonge aux deſtinées qui promenent de cabarets en cabarets ces groteſques portraits de ſouverains, au vent qui les balotte, aux épithetes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui eſt de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de compoſer ſur ces métamorphoſes & ſur ces viciſſitudes de la royauté, un petit dialogue où ces auguſtes enſeignes converſeroient entr'elles à la porte des bouchons.

SI je ne le fais ici, du moins je le propoſe à quelqu'un de mes confreres. Quel plaiſir d'entendre le roi de *** apoſtropher le roi de ***, & lui dire: *couſin! ſi l'hiſtoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur*,

hem ! -- Eh bien, quel mal ? ainſi fait la gazette. -- Mais ſi le vrai peintre ſurvenoit, couſin ! ſerions-nous alors plus jolis ? -- Oh ! la reſſemblance exacte, qui la ſaura ? -- Ne peut-on pas la deviner ? -- Non, jamais. -- Jamais ; vous croyez ? -- Oui, je le crois. -- Oh ! tant mieux, cela me raſſure ; il eſt moins déplaiſant d'avoir la pluie ſur le corps toute l'année & de faire la grimace aux paſſans, que de rencontrer une plume... Eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue ; qui vous empêche ?

CHAPITRE XLIII.

Paſſe-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maiſon où il y a une allée, ſe trouve obligé de porter ſur ſoi un paſſe-par-tout ; il ne faut pas qu'il y manque, ſous peine de coucher à la porte ; car il aura beau frapper, ſon voiſin qui ne le connoît pas, ne ſe ſoucie

point de lui, ne ſe relevera pas pour lui ouvrir.

QUE devient donc un homme qui a oublié ſon *paſſe-par-tout*? Il ne veut point aller s'expoſer dans un mauvais lieu; il veut dormir, il a ſommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-Chappe*; là eſt un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un ſemblable caſuel. Trente lits ſont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a depoſſédés de leur couche accoutumée. Mais, hélas! comment dormir? Des myriades de puces, de punaiſes, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traverſins de ces malfaiſantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure, on crie, on appelle, on demande de la lumiere, on ſe releve tout ſtigmatiſé.

SI le ſommeil eſt plus fort que la piquure de ces inſectes, la ſonnette bruyante qui re-

tentit pour chaque ſurvenant, fait un carillon qui vous éveille en ſurſaut ; puis les chiens, dont la maiſon eſt pleine, martyriſés par la même eſpece qui vous dévore, jappent ou ſautent alternativement ſur tous les meubles de la chambre.

DORMEZ-VOUS ? arrive une viſite de police. L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, ſe ſauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée inviſible d'inſectes rongeurs.

IL ſe promet bien un autrefois de coucher plutôt dans la rue ſur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel dit *garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! ne ſeroit-il pas à propos dans une auſſi grande ville, d'avoir un établiſſement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un aſyle du moins convenable ? Cette commodité néceſſaire manque au public, & ne ſeroit

pas moins importante que les *cabinets d'aiſance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.

CHAPITRE XLIV.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe ſinguliérement tout étranger ; mais elle paroît ſouverainement biſarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte eſt en habit noir, avec une veſte brodée en or ; puis il a ſous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écraſé. S'il pleut, il oppoſe à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à ſa perruque poudrée. Un large ruiſſeau, enflé par les gouttieres, ſe préſente ; un décrotteur fait ſortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque paſſe ſur ce pont chancelant, gliſſe, trébuche, ſe releve tout mouillé, ſe ſauve, & le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le paſſage.

CE pont mobile eſt enlevé chaque fois

qu'il paſſe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont, & il eſt fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroſer des jambes à la tête.

CELUI qui paſſe ſur ce pont a l'air de danſer ſur la corde, tant il eſt obligé de ſe tenir en équilibre. Il échoue quelquefois ſur l'arc-boutant qui eſt un pavé irrégulier. S'il eſt habile & heureux, il en eſt quitte pour faire un grand ſaut & retomber ſur un paraſol voiſin, qu'il creve au riſque de ſe crever lui-même un œil.

ON s'arrête malgré ſoi, on ſe met aux fenêtres lorſqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des friſures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C'eſt preſque le point aigu dont parle Milton. La lutte de deux paraſols inhabiles à ne pas ſe croiſer comme il faut, ſurvient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s'embraſſent dans leur élan, tournent ſur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts oppoſés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper ſon *liard ;* il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repaſſer. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages, & vu la foule, il n'eſt plus maître de ſa planche ; il crée ſur-le-champ un commis, mais qui bientôt eſt obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce ſpectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticquetonne, la premiere fois qu'une à-verſe aura fait enfler le ruiſſeau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE XLV.

Coiffure des Enfans.

ENFIN l'on ne défigure plus la tête des enfans en les ſaupoudrant à blanc comme on faiſoit autrefois. La nature ayant aſſorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a ſenti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus ſur

les têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux faſcinés par l'uſage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de ſept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans ? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourſe, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau ſous le bras & l'épée au côté. Le petit *monſieur* ou *monſeigneur* ſe tenoit déja bien droit, faiſoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il ſavoit s'aſſeoir & danſer le menuet. Un petit monſeigneur de cette eſpece tranſporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de ſon âge, les cheveux blonds & flottans à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps ſouple & robuſte, que paroiſſoit-il ? que devenoit-il ? Le petit monſeigneur ſembloit tout noir; mais en revanche il étoit tout galonné. Il ſe tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, ſelon l'uſage françois, le petit monſeigneur vouloit lui donner l'acco-

lade, l'autre se retiroit en faisant une gambade. Non, non, disoit-il à son pere, ce n'est pas là un enfant; on m'attrape; ce n'est qu'un singe.

On a coiffé les enfans convenablement à leur âge: point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere simple de son âge aimable.

CHAPITRE XLVI.

Étiquette des Deuils.

On sait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere, & grand'mere, mari & femme, frere & sœur. Non seulement le terme est calculé, mais encore l'expression graduée de la douleur; toutes les nuances sont prévues & gravées, c'est-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On sait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les

les diamans ; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent, ou avoir les souliers & les boucles bronzés. La douleur décroit avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes, bas de laine, habit de soie, manchettes brodées, garnies d'effilé, larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois, & puis se blanchissent pendant les six dernieres semaines. Le deuil, tant des hommes que des chevaux, s'éclaircit dans une marche progressive & qui a ses loix.

UNE femme est si affligée de la mort de son mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroitre à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir, & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coiffure & les manches de gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

LES maris toujours ingrats ne portent le

deuil de leur femme que ſix mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuſes* après les trois premieres ſemaines, & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que ſans doute le métier de courtiſan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere ſix mois, de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi, de frere & ſœur deux mois, d'oncle & tante trois ſemaines, de couſin-germain quinze jours, d'oncle à la mode de Bretagne, onze jours, de couſin iſſu de germain huit jours.

Considérez bien cette échelle : avec quel art elle eſt graduée ! C'eſt le thermometre de l'affliction. Vous ſavez d'avance combien dureront les heures de triſteſſe.

Les regles ſont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorſqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere, qui n'étoit que de deux mois, s'alonge juſqu'à ſix moix ; & c'eſt ainſi que l'on remercie le défunt de ſa ſucceſſion.

Il y a un livre qui vous apprendra quand

vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira enſuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours ſont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié ſe porte en noir, & que ſi le deuil par exemple eſt de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les ſept jours ſuivans.

On porte à Paris le deuil pour ſes parens, pour les monarques, princes & princeſſes de l'Europe; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attriſter à la mort d'un ſouverain; les papiers publics vous diſent que le deuil eſt ſuſpendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois ſemaines, attendu un bal couleur de roſe qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coiffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde eſt en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits ſont alors très-ſatisfaits.

Lorsque toute la cour eſt en noir, le roi ſeul eſt en violet.

QUAND un homme diſtrait ou non averti ſe trouve en couleur au ſpectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux ſur lui-même; chacun le regarde, & il ſe ſauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il ſe préſentoit ainſi dans un cercle?

C'EST une dépenſe dans les groſſes maiſons qu'un deuil; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domeſtiques, draper les voitures. Les femmes de condition ſurpriſes mettent leurs diamans en gage juſqu'au *petit deuil*; alors la ſucceſſion eſt ouverte, & l'on a honoré le mort avec ſon argent.

DÈS qu'on eſt héritier on prend le deuil du décédé; il eſt réputé votre proche parent ſi-tôt qu'il vous a laiſſé un legs.

IL eſt triſte de penſer que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere, d'un Caligula, dont néanmoins on déteſteroit la mémoire ſi de tels monſtres reparoiſſoient aſſis ſur des trônes. Le deuil tient ſon rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblêmes de la douleur publique ſont pour le ſcélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poſte; la cire noire eſt employée; & ſi par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE XLVII.

Lettres aux Miniſtres.

Pluſieurs perſonnes ignorent ſans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux miniſtres, il eſt illicite de mettre ſur l'écriture du ſable fin ou de la poudre de métal; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres ſont reſtées ſans réponſe, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE XLVIII.

College de Quatre Nations.

Le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'univerſité de Paris,

& en même tems le plus pauvre en profeſſeurs habiles & en écoliers inſtruits.

On l'appelle ainſi parce que dans l'origine il fut deſtiné à élever gratuitement, au nombre de ſoixante, (*) les enfans des gentilshommes pauvres de quatre provinces proteſtantes, conquiſes par les armes de Louis XIV.

On oſa compter aſſez peu ſur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les peres indigens brigueroient une place pour leurs fils dans une maiſon où l'on devoit élever les enfans au ſein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établiſſement eſt dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il penſa pouvoir racheter les brigandages de ſon miniſtere, en fondant une école publique où l'on enſeigneroit à une génération nouvelle à reſpecter & bénir ſon nom, ſi mal famé parmi ſes contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire

(*) Sous le ſpécieux prétexte de la dureté des tems, on réduiſit à trente les penſionnaires du college.

un gymnaſe complet. Il devoit y avoir un manege & des ſalles d'eſcrime ; & c'eſt en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, & ſur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles reſſerrent & obſtruent la voie publique.

On a ſupprimé les acceſſoires, & l'on n'a conſervé que la bibliotheque, formée en partie de celle même du cardinal, raſſemblée à grands frais & avec beaucoup de ſoins par le ſavant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de ſon éminence.

L'ÉGLISE eſt d'une architecture recommandable par ſa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux perſonnages de ce college fuſſent choiſis dans la maiſon & ſociété de Sorbonne.

Le premier ſe qualifie de grand-maître du college : *Summus moderator*. C'eſt ainſi qu'Homere appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonſtance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit ſi fa-

meux l'un des grands-maîtres de ce college : *Craignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.*

POUR l'ordinaire on ne parvient à ce grade ſuprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maiſon.

C'EST une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

IL y a un ſous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, ſemblable aux chiens des bergers, ſon emploi eſt de contenir la gent ſcholaſtique dans une grande cour, juſqu'au moment de l'ouverture des claſſes. Il a droit de moyenne & baſſe juſtice.

LA chaire de mathématiques eſt la plus conſidérée & la mieux remplie. Elle fut moins ſouillée de pédans que les autres. Le célebre aſtronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de ſa vie. Il mourut en ſortant de donner leçon.

LES deux plus hautes claſſes ſont celles de logique & de phyſique, ſous la dénomination générique de *philoſophie*. Les grimauds

plus âgés qui la fréquentent, & qui sont pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appellée *rhetorica* a deux régens à elle seule, qui tour-à-tour se chargent de faire des poètes & des orateurs. C'est là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *Gradus ad Parnassum* & de *Boudot*, des harangues & des vers soi-disant latins. Ces deux régens, mais eux seuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, se croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuistre de college, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il se promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside, il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup d'œil qu'on jette sur cet individu violet, gonflé de pédagogie, est de dérision; le second est de pitié.

On a vu auſſi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papier, qui paſſoient tout le tems de la claſſe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils compoſoient à tant la feuille. Ils levoient la férule ſur les écrivains les plus célebres auſſi effrontément que ſur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des claſſes inférieures ſont à l'avenant, c'eſt-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoiſe de *profeſſeurs d'humanités*; mais aſſurément ils ne le ſont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'univerſité devroit leur interdire. Ce n'eſt plus un châtiment, c'eſt un ſupplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui ſe traîne au pied de la chaire en ſanglotant, que deux correcteurs ſaiſiſſent & frappent de verges juſqu'au ſang. Souvent le profeſſeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'eſt point une exagération: pluſieurs enfans de ma connoiſſance ont été déchirés à la lettre ſous les ordres de

ces pédans barbares, que les parens devroient punir de leur lâche attentat; & comment concedent-ils cette portion de leur autorité à un cuiſtre, qui le plus ſouvent n'eſt pas fait pour être admis dans leurs maiſons?

C'EST à ce college qu'il eſt arrivé à ce ſujet une ſcene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit ſoumettre à cette peine honteuſe, mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuſte Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça long-tems, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniſte, qui porta ce jeune homme à ſe rendre coupable d'un homicide à l'entrée de ſa carriere? Eh! ces pédans oſeront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite! Eſt-ce ainſi qu'Orphée humaniſa les ſauvages de la Thrace? Quoi, frapper du châtiment des eſclaves une jeuneſſe innocente qui ſe deſtine à la culture des belles-lettres! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'inſtruction de l'univerſité.

LA bibliotheque Mazarine eſt dans ce college. Tous les livres philoſophiques en ſont proſcrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Émile de Rouſſeau, ou les œuvres de Boulanger, ſeroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

LA bibliotheque compoſée de près de ſoixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Janſénius, Queſnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé ſur ces trois écrivains.

QUAND Franklin vint viſiter cette bibliotheque, on ne put lui montrer ſes œuvres.

CETTE bibliotheque a trois mois & demi de vacance, & n'ouvre préciſément ſes portes qu'au moment où la ſaiſon devenue rigoureuſe, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immenſe où le feu eſt interdit. Et voilà comme on eſt venu à bout de rendre illuſoire la ſeule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en ſa vie.

SOUVENT quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

ON fait en tout genre de singulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or ;* un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin ;* un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide ;* un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles.* Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'ASSIDUS compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vides de sens ; on ne sait ce qu'ils cherchent ; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE XLIX.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale*; le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique; le charcutier vend des jambons, des fauciſſons à la *royale*; on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gants*, les *bottes* & *bottines*, & le vendeur de tiſanne crie *à la royale*.

DERNIÉREMENT un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale*.

AINSI *à la royale* veut dire au figuré *bon*, *excellent*, *excellentiſſime*, parce que le petit peuple ne ſuppoſe pas que le médiocre, en quelque genre que ce ſoit, puiſſe avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'HOMME en place, du moins pendant les trois premiers mois de ſon adminiſtration, eſt

réputé *excellent ;* & pourquoi ? parce que le pâtiſſier du roi eſt le plus *excellent* des pâtiſſiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques juſqu'aux tartelettes ſucrées, ne ſoit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Pariſiens aſſemblés : *le roi l'a voulu voir.* Le Pariſien alors trouve que ce rat a quelque choſe de remarquable. Enfin *à la royale* me paroit devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractere du peuple qui boit de l'eau de la Seine.

CHAPITRE L.

Poſte Royale.

Il faut qu'elle ſoit plus longue & plus fatiguante qu'une poſte vulgaire, car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi eſt toujours cenſé faire ſa réſidence. *Compiegne*, *Fontainebleau*,

deviennent *poſtes royales* quand Sa Majeſté y réſide.

FOURNIR des chevaux aux voyageurs eſt un *privilege excluſif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas; puis il rend la lieue arbitraire & les poſtillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la meſure ſeroit inaltérable, & c'eſt ce que le *privilege excluſif* ne veut pas.

L'INTENDANT des ponts & chauſſées vous tranſporte une route qui lui déplait à quelques lieues de là; elle ſe fait comme par enchantement : vous ne manquez pas de routes larges & ſpacieuſes aux environs de la capitale; vous en avez à choiſir; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrein enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été aſſujéti aux corvées.

DOUBLER les frais de poſtes à l'entrée de la capitale, n'eſt-ce pas vous avertir que vous y dépenſerez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L'avis eſt clair, je crois; en profitera qui ſaura l'entendre.

LE

Le gouvernement s'eſt réſervé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la courſe de tous les étrangers & nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poſte, tous ceux qui jouiſſent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur ſera preſqu'inconnue. Ils ſe logeront à Paſſy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de ſe rendre l'hyver dans la Provence, ou ſous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l'été les bois de l'Alſace, de viſiter au printems les bords du lac de Geneve ?

Les riches ne ſavent point jouir des ineſtimables avantages de la chaiſe de poſte. C'eſt le pauvre qui la voit paſſer avec envie ; c'eſt le pauvre qui l'emploie le plus ſouvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureuſement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a viſité tour-à-tour les belles villes de ce ſuperbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE LI.

Combien cela peut-il valoir par an ?

QUESTION perpétuelle que l'on fait sur les charges, sur les emplois, sur les places, sur les rangs, de toute espece. On dira bientôt *combien vaut la royauté ?* (*)

QUAND un évêque passe à un archevêché, toute la remarque qu'inspire ce changement, c'est de dire; *il gagne à cela deux cent mille livres de rente.* On demande encore *combien valent par an les jetons de l'académie ?*

CETTE question est moderne; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuse dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle se fait publiquement, & le commentaire dit intelligible-

(*) Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinséquement ? De combien sont les revenus réels du roi de France, considéré d'abord comme homme, ensuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui assurant que les revenus annuels du roi de France passoient *quatre cent vingt millions.* Sa forme lui tomba des mains, & se relevant, il me dit avec un visage à peindre : *bon Dieu ! & combien paie-t-il ses soudiers ?*

ment : cette dignité ne feroit rien ſans l'or qui l'accompagne. *Virtus poſt nummos.*

CHAPITRE LII.

Attitude des Pariſiennes.

LA foibleſſe ſied à une femme, elle le ſait : elle ſent qu'elle intéreſſera davantage en paroiſſant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à graſſeyer, à faire la malade, à ſe plaindre de leurs nerfs. La nature leur inſpire l'art de paroître éloignées du ſentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'eſt qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui eſt témoin de cette modeſtie. Une belle femme eſt toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va juſqu'à fléchir l'avare & déſarmer le tyran. Pourquoi ? c'eſt que la foibleſſe eſt à ſon dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* ſe donner quelque exercice, monter à cheval. Un ſeul accident a ſuffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'eſt au bal qu'elles reprennent des forces preſqu'incroyables; là elles ſont des héroïnes, ainſi qu'aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de laſſitude & demandent quartier.

CHAPITRE LIII.

Académie des Sciences.

SANS les ſciences l'homme ſeroit au-deſſous de la brute; ſans la minéralogie, l'art de la culture n'exiſteroit pas. L'homme ſur le globe entier ne ſeroit que ce que ſont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, ſoit rôtie avec de grandes broches de bois, ſoit bouillie dans des marmites. Ainſi la juſtice, la gratitude & la miſéricorde dépendent d'avoir ſu trouver le morceau de fer qui compoſe la charrue, la ſerpe & la faucille.

LA paix & la concorde qui doivent régner

entre les hommes, ſont intimement liées à la découverte des ſciences. Ce n'eſt que par eux qu'ils deviendront forts, puiſſans, heureux; ou les ténebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mélange douteux ſeroit la ſituation la plus funeſte.

Dès qu'un peuple eſt arrivé au point d'avoir goûté les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Éloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient trés-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agrémens poſſibles: il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille

avantages nouveaux. Que de beſoins l'homme a à ſatisfaire ! ils effraient au premier coup-d'œil : mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque de travaux & des ſervices au milieu d'une conſtitution qui paroît compliquée, établiſſent l'ordre, l'harmonie. Ces beſoins ſi multipliés ſe trouvent ſatisfaits comme par enchantement ; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, ſont même adoucis & quelquefois métamorphoſés en plaiſirs. Ainſi, grace à ſa perfectibilité, l'homme par des gradations inſenſibles peut parvenir à rendre l'état ſocial plus doux & plus deſirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romaneſques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les ſciences ne ſont rien lorſqu'elles ſont ſéparées ; ce n'eſt que par leur approchement qu'elles ſe prêtent un appui mutuel & ſolide. Le ſpectacle de l'univers paſſe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où ſe prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement inſenſible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des con-

noiſſances particulieres; elles ſe fondent, ſe mêlent & produiſent alors cette clarté qui diſtingue les empires & les ſiecles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conſéquence juſte de l'impoſſibilité qu'il y auroit à lier enſemble les arts & les ſciences.

L'eſprit d'un ſeul s'épuiſe & non l'eſprit humain, a dit un poète, & ce vers ſenſé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la ſurface des ſciences, avant d'en approfondir une ſeule: car jamais on n'en poſſédera une, même imparfaitement; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoiſſances, ſi l'on s'eſt borné à un ſeul point. C'eſt de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la penſée. La morale eſt fondée ſur la phyſique; la phyſique dépend des mathématiques; tout eſt ſoumis à la métaphyſique, & tout doit ſe diriger vers la politique, c'eſt-à-dire, la perfection de la ſociété.

CEPENDANT l'eſpece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle; le tems ſeul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le tems, & juſqu'où n'éleve-

roit-il pas ſes travaux? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme ſur un autre homme, comme on ente un jeune rejeton ſur un arbre déja vieux? Figurez-vous Bacon, Deſcartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penſer. Ils travailleroient avec la nature & ſurprendroient à la longue tous ſes ſecrets. Mais à peine éleve-t-on quelque édifice, que la main de l'architecte ſe glace, & que ſon plan deſcend avec lui dans la tombe. Les générations ſe ſuccedent, les travaux recommencent: mais, ſemblables aux toiles d'araignées, le réſeau fragile eſt percé lorſqu'à peine il s'étend.

L'ACADÉMIE des ſciences mérite notre reſpect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réſeau, s'appuie conſtamment ſur une baſe ſolide, & c'eſt la ſeule académie en France dont on puiſſe prononcer le nom chez l'étranger.

ELLE a un grand avantage ſur les autres ſociétés connues; il conſiſte à regarder les ſciences comme étant encore au berceau; à ſe rendre très-attentifs à lier les obſervations, à rejeter les ſyſtêmes, pour ne s'attacher

qu'aux faits avoués dans la phyſique expérimentale.

MAIS il n'y a qu'un monarque libéral qui puiſſe donner aux arts & aux ſciences cette liaiſon & cette correſpondance intimes & néceſſaires. Quels que ſoient la fortune d'un particulier, ſes lumieres & ſes ſoins, il ne parviendra jamais à raſſembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'eſprits différens dans un ſeul & même but.

L'ACADÉMIE, attendant des jours plus favorables, ſe préſerve de l'eſprit de ſyſtême & n'en admet aucun, parce qu'un ſyſtême reçu devient une opinion deſpotique, qui tyrannife tous ceux qui viennent enſuite, & c'eſt une plaie faite au génie obſervateur.

POURQUOI les autres ſociétés ne ſe pénetrent-elles pas de l'eſprit vraiment philoſophique, qui anime & dirige les obſervations, les travaux & les prononcés de l'académie des ſciences ?

CHAPITRE LIV.

Prôneurs de l'antiquité.

Ils n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration. Ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre meſure; mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre tems. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule; c'eſt quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philoſophes, ſont les hommes qui nourriſſent les préjugés les plus bizarres, & qui s'oppoſent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppoſe une maſſe de vingt ſiecles à un ſiecle unique; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus; des hommes libres dans une république, aux ſujets d'un monarque; des langues hardies, poétiques, audacieuſes, à une langue que l'académie françoiſe a malheureuſement fixée dans ſa premiere enfance; & malgré ces obſtacles,

ces entraves, ces chaines de toute eſpece (je ne parlerai pas du ſiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, penſionnés;) je dirai que la fin ſeule du regne de Louis XV, dans l'eſpace de trente années, a produit des écrivains éclairés, ſenſibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne ſera ſentie que lorſque les haines, l'eſprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains ſeront enſévelis avec eux ; alors la juſtice & l'impartialité prononceront.

On ne ſauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les ſiecles, de louer prodigieuſement les morts; le tout pour conteſter aux vivans leurs ſuccès, ſans ſonger que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les mêmes talens ne peuvent préciſément ſe reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne un empreinte particuliere, & le cachet alors eſt à jamais briſé. Mais il y a des équivalens; & ſi tel homme ne fait pas ce qu'à fait tel autre, il peut faire quelque choſe qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né

pour peſer reſpectivement le mérite des ouvrages exiſtoit, peut-être que dans ſa balance il trouveroit une égalité qu'on ne ſoupçonne pas; car les noms en impoſent toujours plus que les choſes.

Nous n'avons plus, ſi l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Boſſuet, &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes; conſéquemment plus reſpectables par l'uſage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs penſées; ils diſſipent autant qu'il leur eſt poſſible les erreurs plus funeſtes encore dans des tems de lumiere que dans des tems abſolument barbares. Ce ſont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'eſpérer une plus grande félicité; & ſoit qu'ils écrivent l'hiſtoire, ſoit qu'ils traitent la morale, ils font ſervir les événemens paſſés à la ſituation actuelle des choſes.

CHAPITRE LV.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s'y intéreſſoit beaucoup, en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par ſon architecture, & perſonne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

CET art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raiſon. Il eſt moins incertain que la médecine. On ne ſauroit refuſer des applaudiſſemens à la dextérité & aux ſuccès de tant de mains habiles.

MAIS il eſt néceſſaire aux chirurgiens d'être ſenſibles ; ils ont beſoin d'une vertu pratique bien importante, du reſpect profond que l'on doit à tout être ſouffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repouſſer la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'eſt pas expoſé cent fois le jour à ſes nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même

le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la souffrance. Qu'importe un art salutaire s'il a l'aspect du supplice; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un sang-froid détestable, se rapproche d'un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l'adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l'instrument qu'elle redoute; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoisses & les terreurs de l'ame sont bien plus cruelles que la douleur physique. Ce n'est donc pas assez que la main du chirurgien sache opérer, il faut que son œil sache fortifier, consoler, encourager; il faut que son cœur soit éloquent; & s'il est vraiment sensible, il saura par quel charme on trompe l'infortuné, & comment on diminue pour lui les instans & l'horreur du sacrifice.

O qu'il est respectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois sûre & compatissante, une voix qui sait tempérer la dureté de l'action! Il arrache les racines du mal presqu'à l'insu de la victime, & c'est au moment du salut qu'il mêle ses larmes aux siennes. Qu'il est

différent de ces barbares qui, courbés sur des êtres vivans, croient tenir encore le scalpel insensible de l'anatomie, le promener sur des cadavres, & dont l'indifférence est plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent !

Mais pour que le chirurgien parvienne à soulager doublement ses semblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il passe ! Et qui osera ensuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obstacles, quand on aura réfléchi sur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

Dompter l'horreur secrete & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche & les yeux incessamment fixés sur les débris de l'homme ; les interroger avec une patience courageuse ; maîtriser l'aversion des sens, tous révoltés à la fois, & placer dans sa mémoire une langue presqu'infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées tristes ; passer de là dans ces réceptacles des miseres humaines, où les vivans sont plus hideux que les morts, où le germe du tré-

pas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux; braver l'exhalaiſon de ces corps languiſſans, & avoir à combattre l'abattement du moribond & ſa propre défaillance; porter la main, & ſans frémir, dans des plaies effroyables; ſuivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption; commander à ſon viſage au milieu de ces ſcenes d'horreur, & ſavoir encore méditer quand tout laſſe, fatigue, rebute & décourage : voilà les forces preſque ſurnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Est-ce l'argent? ſeroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux? Non: il n'y a que la conſcience, que la ſatisfaction pure & intime d'avoir ſervi l'humanité; récompenſe peu familiere à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui ſait la goûter. On a vu des hommes qui toujours empreſſés, toujours compatiſſans, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient ſoulager, comme d'autres cherchent les plaiſirs & les fêtes.

Dévoués à leurs ſemblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main

plus

plus prompte, plus ſouple, plus légere ; à ravir un quart de minute à une opération cruelle, à faire diſparoître un appareil effrayant. Leur tendre ſollicitude s'occupoit de l'inſtrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une poſition plus ou moins douloureuſe. Ils conſultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la ſenſibilité du malheureux, & la pitié ſainte qui les dirigeoit, leur inſpiroit ces paroles inſinuantes, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuſes victimes de la douleur ? ſous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'être armés du fer ſalutaire, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit ſoulagé & guéri.

C'EST ſous un tel rapport ſans doute qu'il eſt glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes ſont mes ſemblables & mes freres !

ON ne veut croire à la vertu que lorſqu'elle attend & enviſage des récompenſes. Hommes froids & ſtériles ! apprenez qu'il en eſt des récompenſes pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puiſqu'on donne ce nom

à la vertu) leur orgueil, ſi l'on veut, ſera ſatisfait; ils pourront dire: tel homme languiſſoit ſur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve toi & marche*; ce pere de famille alloit laiſſer une veuve & des orphelins; nous avons raffermi ſa maiſon ébranlée, nous avons ſauvé du déſeſpoir ſa femme & ſes jeunes enfans. Sans doute ils reſſentent ce plaiſir délicat & inconnu, dont nous avons parlé; ce plaiſir qui ſuit l'accompliſſement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouiſſent dans la retraite, dans la ſolitude; il fait le repos conſolateur de leur vie; & quand leur tête ſera couronnée de cheveux blancs, ils pourront ſe dire à eux-mêmes; c'eſt par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte exiſtence parmi nos ſemblables.

Le chirurgien doit ſupporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renait du tombeau & ſent la ſanté circuler dans ſes veines, il n'exiſte plus dans le paſſé, c'eſt une rêve qui s'efface. La tombe s'eſt fermée ſous ſes pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Échappé

au péril, il méconnoît la main qui l'a sauvé du précipice; il oublie son bienfaiteur, & souvent plus ses soins ont été longs & considérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnoissance, & d'effacer de sa mémoire l'importance du service.

C'EST alors que le grand homme a besoin de tout son courage; & lorsqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en frissonnant le glaive de la mort étinceler une seconde fois sur sa tête, que rempli de terreur & abhorrant sa destruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeller à son secours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à son secours, détourner le coup, rendre le calme à ses sens, lui épargner jusqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

BELLE spéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu; victoire chimérique, faite pour les discours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illustrent les fastes de la chi-

rurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, & l'on rejette comme menſongers les actes de la bienfaiſance & de la compaſſion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer faſtueuſement; on les révoque en doute, tandis qu'elles exiſtent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur & que pluſieurs artiſtes ont atteint à leur hauteur ſublime.

La diſcorde des rois a ordonné les batailles. C'eſt le moment terrible qui manifeſte la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie! Quand les foudres de la guerre ont ceſſé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme & de fumée, qui déroboient la vue du carnage, ſe diſſipent à meſure que l'air s'épure & s'éclaircit, on avoit vu les rangs preſſés d'une armée brillante, on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà & là ſur une terre enſanglantée. Le tonnerre des combats s'eſt tû; on entend des cris & des gémiſſemens; voyez-vous accourir de toutes parts ſur ce théatre des fureurs inſenſées les conſolateurs de l'hu-

manité ? Ils s'avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promenent leurs regards pour diſtinguer ceux qui reſpirent ; on dégage les mourans de deſſous les corps morts ; on les enleve ; on ne diſtingue plus l'ennemi du citoyen, tous ſont hommes : la généroſité active ſurpaſſe la rage meurtriere : on les porte avec reſpect ; les enfans d'Eſculape ſont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reſte de ſes victimes. L'état devra à leur zele la conſervation de pluſieurs de ſes braves défenſeurs : voyez comme ils ſe multiplient, comme ils donnent des ordres ſûrs ; précis, & fidélement exécutés ! Ce nouvel héroïſme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaiſantes, le ſang ceſſe de couler, le plomb ſort des plaies, les os briſés ſe rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, & la lancette utile prévient la dangereuſe effervéſcence des liquides. Si pour ſauver la tige il faut faire tomber les branches, c'eſt qu'il n'y a alors d'autres guériſons que le fer ; & c'eſt ſous l'œil de la patrie que l'on ſoumet au tranchant deſtructeur les bras qu'il eſt impoſſible à l'art de conſerver.

ON a vu de ces actifs, de ces généreux conservateurs qui méritoient sans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés, expirer de fatigue & de lassitude dans les hôpitaux; d'autres être frappés sur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant; ceux-ci refuser les dons de la plus juste reconnoissance, mépriser les présens qui leur étoient offerts, & oublier jusqu'au nom & au visage de ceux qu'ils avoient sauvés de la mort au péril de leur vie.

ENFIN, si tous les êtres souffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien sensible (& son cœur le lui prescrit avant tout) doit des soins particuliers à ce sexe délicat, qui sembleroit devoir être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ses graces & ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner & recevoir le plaisir, & elle est assujétie à une foule d'infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D'ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances, & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeste, qu'un excès

de ſenſibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne ſeroit ému du tableau qu'offre une épouſe jeune & timide, & qui pour la premiere fois va être mere ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en ſon ſein ; elle tremble pour elle-même. Inquiete, agitée, elle devine juſques dans les embraſſemens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premieres douleurs ſe font ſentir, troublent ſon ame aimante, & qui voudroit être plus courageuſe. La joie de donner un fils à ſon époux combat ſes ſouffrances ; mais quelquefois auſſi elles ſont plus fortes, & le doux ſourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance eſt-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec uſure la volupté de ſes chaſtes amours ? Quel tigre ne ſeroit attendri ! Ses gémiſſemens plaintifs, quoique adoucis par la tendreſſe, ſont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce juſques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger ? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel

qu'elle jette ſur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération ſacrée de la nature il eſt ce qu'il doit être, attentif, zélé, compatiſſant ; il ménage cette tendre mere ; il ſoutient, il ranime, il redouble ſon courage ; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon ; la douleur eſt déja loin ; il n'y a plus que la joie d'une mere, les baiſers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes ; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin ; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l'hiſtoire naturelle, toutes branches néceſſaires à l'art de guérir, & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE LVI.

Inſtituteur.

ORANG-ZEB, empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter ſur le trône, ſortit de ſa retraite & vint importuner ſon diſciple de demandes & de ſollicitations indiſcretes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, il lui tint un langage plus ouvert. „ Que veux-tu de moi, docteur? quelle „ eſt ton aveugle prétention? Que je te „ faſſe un des premiers omras de ma cour. „ Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'ambition; „ il faut poſſéder les talens qui en font „ une vertu. Que ſais-tu? hélas! ce que tu „ m'as appris. Et certes jamais enſeignemens „ ne furent plus minces. Tu m'as d'abord „ fait voir mon païs comme le ſeul de l'u- „ nivers qui méritât quelque attention, & „ tu m'as enſeigné à mépriſer les autres rois „ comme de petits gouverneurs, qui trem-

» bloient au nom de l'Indouſtan. Tu abu-
» ſois ainſi de la crédulité de mon enfance,
» & tu me diſpoſois à nourrir en moi-même
» un orgueil auſſi dangereux que puéril.
» Hors quelques pratiques minutieuſes, quel-
» ques mots ſans idées, quelques faits ſecs
» & décharnés d'une prétendue hiſtoire de
» mon païs, tu as étendu un voile ſur
» tout ce qu'il m'importoit de ſavoir. Que
» ne confiois-tu le dépôt de mon éducation
» à un homme plus habile & plus intelli-
» gent que toi ? Ne ſavois-tu pas que la
» nature ne doue un enfant d'une heureuſe
» mémoire, que pour qu'on mette à profit
» ce tems précieux, comme le plus propre
» à graver dans ſon cerveau ſouple & obéiſ-
» ſant, les belles connoiſſances qui doivent
» y demeurer fortement imprimées pour la
» conduite de l'homme pendant le reſte de
» ſa vie ? Au lieu de diriger mon eſprit
» avide & qui s'élançoit par inſtinct vers les
» grandes choſes, tu l'as reſſerré, tu l'as
» preſqu'éteint dans la froide & ſeche ſpé-
» culation de miſérables mots & de queſtions
» vaines qui ne ſatisfont en rien, & qui ne
» peuvent m'être d'aucun uſage ni dans mon

„ conseil ni dans le cours de ma vie ; tu as
„ gâté mon naturel heureux, tu as desséché
„ mon imagination, & tu allois faire de moi
„ un sot dangereux, sans le secours de la
„ Providence qui a permis que mes yeux
„ s'ouvrissent. Il est vrai que tu ne pouvois
„ me donner ce que tu n'avois pas en toi-
„ même, & que mon pere t'avoit choisi tout
„ exprès ; mais du moins tu pouvois me
„ mettre sur la route, & reconnoissant ton
„ insuffisance, me livrer à ces bons livres que
„ j'ai lus depuis, qui forment l'esprit au raison-
„ nement, l'ame aux choses élevées, & le
„ cœur au sentiment de l'humanité. J'aurois
„ appris alors quelque chose des devoirs de
„ l'importante & redoutable fonction où le
„ ciel m'a appellé. J'aurois pu comprendre
„ ce qu'étoit un prince à la tête d'un peuple,
„ & la chaîne qui lie le trône à l'état & le
„ souverain au sujet. Bien loin de là, tu as
„ mis dans ma tête que j'étois un être isolé,
„ fort & puissant, & que je ne dépendois
„ que de ma volonté. Ainsi tu m'as voulu
„ insinuer la plus grossiere des erreurs &
„ le plus dangereux des mensonges. J'al-
„ lois me briser sur l'écueil, & en hâtant

» ma perte, fatiguer des millions d'êtres ſen-
» ſibles qui, au lieu de me bénir, m'euſ-
» ſent juſtement déteſté. Si dans le nombre
» de tes idées meſquines, viles & fauſſes,
» une ſeule eût germé dans ma tête, la
» guerre, la famine & l'étranger dévaſte-
» roient actuellement cet empire; le ſang
» couleroit pour favoriſer une de ces ſottes
» rêveries pour laquelle ta langue diſputoit
» avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié
» de moi & de mon peuple; il m'a envoyé
» des conſeillers ſages, qui en me révélant
» ma foibleſſe, m'ont appris mes véritables
» forces. Je dois à leurs maximes ſimples,
» lumineuſes & amies de l'homme, la déli-
» vrance des ſtupides opinions qui alloient
» faire de moi un fou barbare. C'eſt par
» par miracle que j'ai ſauvé ma raiſon du
» naufrage; & je frémis des maux dont,
» ſans la Providence, j'allois être l'exécu-
» teur & la victime. Retire-toi donc, pauvre
» imbécille, va trouver le village qui t'a vu
» naître; acheves-y en paix cette végétation
» que l'on honore en toi du nom de vie;
» ma clémence qui répugne à ſe figurer un
» méchant, te fais grace; bois, mange,

„ dors ; mais loin de te confier le moindre
„ emploi de mon royaume, je te défends,
„ sous peine de la vie, de vouloir enſei-
„ gner quelque choſe à l'enfant du dernier
„ ſujet de mon empire. „

CHAPITRE LVII.

Naiſſance d'un Prince.

Il étoit ſix heures du matin ; *Alétophile*, (*) logé ſur le Port-au-bled, avoit veillé juſqu'à quatre heures ; une bruſque décharge d'artillerie le réveille en ſurſaut ; elle tonne

(*) Il ſera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'oppoſer ce morceau (publié le 23 octobre 1778, de la lune le 7, ſous le titre : *le Philoſophe du Port-au-bled*) aux vers de MM. *Sancy*, *Groubert*, *de Groubenthall*, *Mayeur*, *Mérard de Saint-Juſt*, *Guerin*, *de Piis*, *de Limoges*, *Chabeauſſiere* & *Patrat*, tous grands poëtes, comme on ſait, qui ſe crurent obligés en conſcience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgerent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en proſe ; ce qui fit dire à l'auteur dans ſon avertiſſement : *c'eſt un tort irréparable que m'ont fait les rédacteurs de cette feuille quotidienne, car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale*,

ſur la Greve ; le canon de la Baſtille lui répond ; ſon grabat tremble, la maiſon tremble, & ſon *Tacite* tombe de ſa table écloppée. Il ſe leve à ce bruit ; des voix confuſes percent à travers les ais mal-joints de ſon étroit domicile ; il ouvre ſa porte, il entend des femmes ſur ſon pallier..... *un prince eſt né d'hier !* . . . . Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera ſix cents filles. —— Deſcendons, diſoit la troiſieme, on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des cervelats & des petits pains. — La plus jeune diſoit, on danſera ce ſoir en place de Greve. — La cinquieme, eſt-ce qu'il n'y aura pas une amniſtie, pour que je revoie mon frere le déſerteur, qui eſt un ſi bel homme ? —

où ſe forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui ſeront penſionnés peut-être tandis que je ne ſerai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaiſe humeur contre les inflexibles auteurs du Journal de Paris, qui ont pris à tâche de rejeter mes productions, & de me fermer ainſi la carriere à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris qu'à l'article enterremens, *moi qui étois ſi jaloux de figurer entre* la hauteur de la riviere & le prix du foin & de l'avoine.

Eſt-ce qu'on ne délivrera pas tous les priſonniers pour dettes ? diſoit la derniere.

L'IDÉE des fuſées volantes, de la bombance groſſiere, des violons aigres perchés ſur des tréteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches ; voilà ce qui occaſionoit leur joie déſordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings ſur les hanches, & qui crie : *je l'ai vu, je l'ai vu.* —— Tu l'as vu ? —— *Oui.* —— Eh bien ? *Il pleure l'enfant royal ! il pleure !* . . . . Il pleure ! (reprit tout bas le philoſophe) & rentrant à ces mots dans ſa chambre, prenant une plume, il écrivit ſur ſa table vermoulue, & ſon *Tacite* à ſes pieds, qu'il ne releva pas.

IL pleure l'enfant royal ! Oui, pleure ! un jour tu ſeras roi.... Pleure ! tu hériteras d'une grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſeras le maître d'un vaſte empire, & le plus aſſujéti à de miſérables uſages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions ; & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible* : chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un dieu. Tu ſeras inquiet de tout

ce qui ſe paſſera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des païs lointains ; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

PLEURE ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c'eſt toi ; & il te faudra des efforts ſurnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance la repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira ; c'eſt à toi à la chercher : pleure !

ON t'a déja porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du palais ; mais puiſque tes mains enfantines, quand ta bouche ſuce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le ſoldat achete de ſon ſang, ſonge

ſonges que tu dois le commander un jour ; oui : tu ſera le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te reſtera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaiſirs, le plus grand eſt de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaiſir te l'enſeignera-t-on ?

Tu auras des tréſors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces tréſors ſera légitime : mais tu auras des tréſors ſuperflus pour ta maiſon..... Pleure ! ici une veuve apporte ſon denier, là un ouvrier vient avec le ſalaire de ſa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain groſſier pour ſa femme & ſes enfans.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend ſon lit pour éloigner le collecteur ſévere qui ne fait grace de rien, & qui n'oſe point en faire. L'hyver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela ſera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images ſont fauſſes &

outrées, & ce ſera le premier menſonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur; & cette erreur deviendra immenſe, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par fineſſe ont adopté une louange groſſiere. Quand tu feras ce que le fils de ton eſclave fait dix fois par jour auſſi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paſſions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le ſang de tes ſujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien.* Si tu te venges cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien.* Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivreſſe porta le poignard dans le ſein de ſon ami !

Les faiſeurs de vers & les panégyriſtes d'académie vont te ſaiſir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu.* Ils te ſuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'hiſtoire avec ſon burin immortel & profond : ſonges-y !

L'HISTOIRE ! Veux-tu ne la point crain-

dre, ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere ? Sois homme quand tu ſera roi ; aſpire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plus douce encore ; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent ; franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques unes de nos jouiſſances ; mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchiſe te déplait un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organiſé l'aile du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtitution des états, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je

l'implore pour qu'elle te rende juſte.... Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon, ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu puniſſes.

ET moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a impoſé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le menſonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

POUR que ton élévation ne ſoit pas dangereuſe à toi-même ni aux autres, ſonges dans tout ce que tu ſigneras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas ſigner !) ſonges à la néceſſité que tout ce qui reſpire ſoit nourri ; car telle eſt la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la miſere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême ſeroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

LE premier qui a dit en politique, *la néceſſité eſt mere de l'induſtrie*, a créé un adage

pour un tyran. L'induſtrie ne ſera jamais la fille de la néceſſité. La miſere abat, énerve ou déſeſpere, pouſſe au crime ; & tous ceux qui déſolent la ſociété, ſont plutôt mus par le beſoin extrême, que par la ſoif des richeſſes. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les ſubſiſtances, & laiſſe à chacun ſon induſtrie, ſans la vendre ni la grever. C'eſt l'intérêt des riches ; car quand ils s'obſtinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer implotoyablement, le pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs qui ſous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par erreur ou par foibleſſe, tu ne régnois que ſur des courtiſans qui régneroient ſous toi.... Oh, quelle domination plus formidable que le deſpotiſme même ! Pleure !

Que l'éternel moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa force ! Tu es né dans une heureuſe époque ; bénis

le ſiecle ! Le ſiecle travaille pour toi, le ſiecle s'éclaire de jour en jour, le ſiecle te prépare, t'amaſſe des idées neuves & ſaines. *Frédéric & Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à ſavoir lire ; mais voudras tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, ſous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine & Frédéric.*

QUEL tréſor pour ta puiſſance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eſt connue enfin. Quel que ſoit ton orgueil, ces lignes ne le bleſſeront pas. Ce n'eſt plus un homme qui te parlera, c'eſt un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, ſi. . . . ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & reſpectueuſe, la vérité, dont le ſon direct auroit effarouché ton oreille ſuperbe, pénétrera ton ame à loiſir ; & comme il te ſera aiſé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-

être ; tes regards, par ce moyen ſimple, deſcendront juſqu'aux claſſes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le ſuperbe feuillage dont l'arbre ſe glorifie. Ton opulence ſort de ces canaux ſecrets & vivifians ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige.

Lis, quand ce ne ſeroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuſes pas à ce contraſte. Qui te parlera ſans fard & à chaque inſtant, quand tu voudras l'écouter ? un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui eſt dans la tombe, ou près d'y deſcendre. Il t'apporte ce que ſes yeux, ſon expérience, ſon entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertiſſemens, dont nulle condition d'homme n'a ſi grand beſoin que ceux là qui ſoutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu feras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art telle-

ment compliqué, que l'adminiſtrateur doit reſter dans une irréſolution éternelle; & c'eſt ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur ſubtil amour-propre. Il eſt important néanmoins que l'adminiſtrateur d'un vaſte empire ſe décide, & avec fermeté; car l'indéciſion eſt la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de ſa majeſté, de ſon équilibre & de ſa force.

Lis & compare dans un ſecret examen. N'oublies pas l'hiſtoire des républiques, qui te fera réver. Les livres te decideront mieux que tes conſeillers. L'imprimerie, préſent d'une main divine, t'enſeignera le métier de roi, l'art de faire marcher la perſuaſion avant les actes légiſlatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de deſſous la preſſe, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expreſſion citoyenne (qui s'enflamme à notre inſu) ne ſeroit pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire. Tu le com-

pareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis; choiſis tes amis parmi les livres. Des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régénerent les empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe; les étincelles jailliſſent ſur des points jadis obſcurs; ton royaume eſt inondé de lumieres utiles; elles veulent monter juſqu'à ton trône; appellerois-tu la nuit? Il n'eſt plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & ſans ton pouvoir que ſeroient nos penſées les plus ſublimes? des rêves.

Lis; commences une glorieuſe aſſociation: nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſois point ingrat

envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs, promets au ſiecle de lire, & le ſiecle te donnera une légiſlation généreuſe & toute formée. Écrie-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité ! & ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité; elle n'aura ni titres ni cordon; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite & particuliere, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'eſt que loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des ſyſtêmes meſquins & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera.

Les livres, les livres! voilà les vrais précepteurs! l'inſtruction publique, voilà ton conſeil; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout eſt percé à jour; on a tout vu, tout peſé, tout calculé. De la correſpondance dans toutes les parties, un reſſort unique, une force d'unité & du bon ſens, voilà ce qui l'emportera avantageuſement ſur la vieille routine, les ruſes, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

PUISSENT mes yeux te voir dans l'adoleſcence, lorſque tes cheveux tomberont en boucles flottantes ſur tes épaules, errer dans tes boſquets avec *Plutarque*, *Rouſſeau* & *Raynal!* Et puiſſe le ſuprême Modérateur des empires veiller ſur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'eſt-à-dire, remplis par le travail conſolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conſéquence qui la fait aimer! Qui ſait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puiſſes-tu goûter enfin la pure félicité qui ſera due à ton zele pour la grande proſpérité d'un peuple qui mérite le bonheur!...

ET tandis que le philoſophe écrivoit, la

populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé ſous une lourde cadence, ſe précipitoit autour des roues d'une carroſſe, le viſage crotté & ſanglant, pour ramaſſer quelques pieces de monnoie : le tocſin ſonnoit, les verſificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentiſſoient de cantiques ſalariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Grêve & celui de la Baſtille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles des poètes, & qui les accuſeront devant la poſtérité. (*)

CHAPITRE LVIII.

Latiniſte.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne ſait pas lire) veut faire abſolument de ſon fils un *latiniſte*. Il dit d'un air capable à tous ſes voiſins auxquels il communique ſon ſot

(*) CET article devoit précéder l'article *Inſtituteur*.

projet : *oh ! le latin conduit à tout ; mon fils ſaura le latin.*

C'EST un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : ſorti du college, c'eſt un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui ſe croit plus ſavant que toute ſa famille, & mépriſe l'état de ſon pere. On l'entend décider ſur tout.

CEPENDANT il faut qu'il vive. Quel état va-t-on lui faire apprendre, à quoi eſt-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude pouſſreuſe d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui poſtule une place de clerc, de commis, d'homme d'affaires : le plus ſouvent il ne l'obtient pas. *Oh ! le latin conduit à tout.*

AU bout de douze ans, le pauvre pere eſt détrompé ; il ne ſait plus que faire de ſon fils ; il lui reſte à charge à la maiſon. Le latiniſte ne ſait plus ſe ſervir de ſes bras, il eſt trop tard pour embraſſer un métier, puis ce docteur qui ſait quatre phraſes de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout ſollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il

a fait des thêmes & des verſions, ſous la dictée de quelques pédans qui font leurs claſſes machinalement, & qui s'intéreſſent fort peu à leurs diſciples, parce qu'ils ſont toujours payés, ſoit que les écoliers apprennent, ſoit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devroit interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation; elle ſemble gratuite; elle pompe les plus précieuſes années de la jeuneſſe. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfans dans ces claſſes ſtériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus ſots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un payſan, qui du moins leur auroit donné l'éducation phyſique & la connoiſſance du potager.

N'est-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artiſans, des domeſtiques même, vouloir élever leurs enfans ainſi que font les premiers citoyens, ſe repaître d'une profeſſion imaginaire pour leurs deſcendans, & répéter imbécillement d'après le régent de ſixieme : *oh ! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice indiscrétement ouverts à tout le monde, ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d'inutiles sujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend, se propage, & menace la société d'un déluge de fainéans & d'oisifs. Je le répete avec entiere & pleine connoissance de cause, il seroit tems de fermer ces *colleges*, si le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Parisiens ne soit composée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les spectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle sort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfans, au lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tous ces vils régens volent au roi son argent, & à la jeunesse le tems le plus propre à apprendre des choses utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci ; & tous les

gens ſenſés & inſtruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le liſant, dira en gémiſſant : *il a raiſon ; mon fils a perdu ſon tems & ſes mœurs. parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoiſie ; le mal preſſe, & il eſt tems que l'on y porte remede ſérieuſement.

LES études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques eſprits privilégiés, qui dans la ſuite en tireront quelques fruits; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les diſciples, à enſeigner indiſtinctement à tous ceux qui ſe préſentent l'*Enéide de Virgile* & & les *Décades de Tite-Live.*

L'UNIVERSITÉ de Paris, qui au lieu de ſortir de la fange de ſes honteux préjugés s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré dernierement qu'il falloit enſeigner par deſſus le marché à un petit écolier de ſixieme *la ſyntaxe grecque*, pour le diſpoſer à la lecture d'Homere ? Un pauvre enfant revient à la maiſon avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démoſthenes, & il les dépoſe ſur le comptoir graiſſeux de ſon pere l'*épicier*-

l'épicier-droguiſte, ou ſur le poêle du *portier* d'un hôtel.

CHAPITRE LIX.

Francs - Bourgeois.

ESPECE de pauvres honteux, toujours endimanchés & complétement vêtus de noir, coiffés d'une groſſe perruque très-poudrée. Ils vous accoſtent dans les égliſes & aux promenades, & vous content à voix baſſe leur prétendue miſere. Ils ont le don des larmes & l'art de la perſuaſion. Pluſieurs ſe contentent de ſoupirer avec un geſte ſuppliant, & ce jeſte muet & expreſſif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refuſez, ils n'inſiſtent pas & vous quittent avec un véritable ſigne de douleur : vous êtes ému malgré vous : vous revenez ſur leurs pas & leur donnez quelque choſe.

TANDIS qu'ils jouent leur rôle ſilencieux, leur femme ou leur maîtreſſe, miſes en demi-dévotes ou en plaideuſes, s'introduiſent dans les maiſons avec des lettres particulieres, qui commencent par faire l'éloge du cœur

compatiſſant de la maîtreſſe du logis. A l'aide de quelques circonſtances dont elles ſont bien inſtruites, elles demandent quelques ſecours pour alléger la ſituation déplorable où elles ſe trouvent. Le plus ſouvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un priſonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hiſtoire eſt tiſſu de maniere que vous écoutez avec intérêt juſqu'au bout & que vous déliez les cordons de votre bourſe.

Un de leurs ſtratagêmes eſt de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim. La mere éloignée le ſuit de l'œil : une bonne ame recueille l'enfant, & le ſoir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumeſnil*, une ſcene attendriſſante. Elle s'accuſe, dans ſon prétendu déſeſpoir & en ſe frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner ſon enfant ; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler ſur ſes traces & de le reprendre, dût-il partager encore ſa profonde miſere & expirer de beſoin entre ſes bras.

La famille attendrie ſoulage de ſon mieux la mere & l'enfant. Juſqu'à de faux abbés

ſe mêlent de ce métier, dont les ruſes enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réſervé.

Il eſt de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne ſubſiſtent que par le rôle journalier d'indigent; & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il eſt donc aſſez difficile de diſtinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois, qui ſont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les ſources de la charité, trop peu abondantes pour qu'elles puiſſent s'égarer ſans cauſer un dommage conſidérable à la portion de l'humanité qui ſouffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable ſache encore à Paris à qui il adreſſe ſon aumône, afin de ne point répandre ſur un comédien ce qu'il deſtinoit à l'infortune toujours timide, cachée & étrangere à toute eſpece de rôle.

CHAPITRE LX.

Le nouvel Enrôlé.

ON a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faiſoit ſa revue. Le ſpectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les caſques, les drapeaux ſéduiſent la jeuneſſe, & l'ouvrier obſcur, ennuyé d'un travail ſédentaire & journalier, brûle de quitter l'attelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui paſſent ſous les regards du roi.

IL va ſigner ſon nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artiſan a vu tant de ſoldats aſſemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

SI le roi ne faiſoit pas la revue tous les ans avec ce grand appareil, il perdroit à coup ſûr beaucoup de ſoldats.

QUAND cet ouvrier s'eſt donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour là un bon repas, le re-

cruteur lui dit le lendemain : mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne sais pourquoi; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la premiere journée, le recruteur dit au pauvre fantaſſin haraſſé : nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ? entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraiche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter; s'il ne nous traitoit pas bien, le miniſtre le ſauroit & en informeroit le roi.

On entre dans la maiſon nue, & l'éloquent recruteur ajoute; mes amis, le roi vous fait ſervir de la chair crue, parce que chacun ſuivra ſon goût; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie, celui-ci plus cuite; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau; c'eſt aſſez pour vous rafraichir, le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore

demain, vous verriez toujours la même choſe, autant vaut vous amuſer autrement; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet; on le redreſſe; on lui abat les épaules & on lui dit: vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur eſt non-ſeulement autoriſée, mais encore récompenſée. Et ce même homme qui pour la premiere fois touche une épée, quand il aura été plongé dans l'*eſprit de corps*, n'en deviendra pas moins un brave ſoldat, capable des actions les plus héroïques. Qu'eſt-ce que l'*eſprit de corps*, qui métamorphoſe un doreur ſur cuivre, un marmiton de cuiſine en zélés défenſeurs de de leur patrie, qui à ſix mois de là leur fera planter la bayonnette dans la muraille pour, au défaut d'échelle, eſcalader ainſi une haute fortereſſe? *L'eſprit de corps*, c'eſt ce qu'on voit, ce qu'on ſent, ce qu'il eſt preſqu'impoſſible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où perſonne ne recule quand il a bu une fois *à la ſanté du roi* dans un cabaret de Neuilli, le jour d'une revue.

CHAPITRE LXI.

Promenades publiques.

LES Parisiens ne se promenent point, ils courent, ils se précipitent.

LE plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

DANS l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

TANTÔT la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

LA les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théatre.

POINT de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes ! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

LES filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment ; & si elles continuent, il faudra les connoître pour ne point se tromper, & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

ON s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'ŒIL fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine lan-

gueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou abſolument oblongs, ou ſaillans ont peu d'agrément. Comme c'eſt l'ame qui fait le regard & que les belles ames ſont en petit nombre, les beaux yeux ſont aſſez rares. Il y a le feu de la jeuneſſe qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoit que ce ſont des yeux paſſionnés, & non des yeux qui aient l'expreſſion du ſentiment.

Lorsque les plumes flottoient ſur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terraſſe des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

Il n'eſt pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule peſamment la terre & briſe la chaiſe ſur laquelle il s'aſſied; un abbé légérement penché ſourit à propos, & ſa face joyeuſe & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroit inſenſible à tout ce qui ſe paſſe autour d'elle. Ici l'on voit des viſages

étourdis ; là des fronts soucieux. L'un vient pour se reposer, l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

On s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin, & là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans miséricorde, obligent le convalescent & le goutteux à se réfugier dans des allées écartées & solitaires.

Depuis peu, des filles publiques & bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre, & de là raccrochent les passans, non avec le bras, mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à diner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en sémestre ; quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent ; elles se rallient entr'elles, & se prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens, & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil, au milieu d'un jardin, où l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des

bienſéances eſt ce qui révolte le plus le partiſan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre & les ténebres, comme elles faiſoient ci-devant, afin que le déſordre n'eût point ce front ſcandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à ſortir précipitamment de telle allée, & à n'oſer aller s'aſſeoir ſur tel banc. La jeune fille à ſes côtés, qui tient l'aiguille toute la ſemaine, n'oſe lever les yeux; elle n'apperçoit que la chauſſure de l'altiere courtiſanne, & cette chauſſure ſuffit pour lui inſpirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où eſt donc la récompenſe de la vertu? ſe dit-elle à elle-même.

CHAPITRE LXII.

Hauteur des panaches.

Il n'y a pas long-tems que les hautes coiffures, les plumes, panaches, &c. étoient ſur toutes les têtes de femmes. Et au ſpectacle une rangée de femmes, placées à l'orcheſtre, bouchoit la vue à tout un parterre; la même

chose à l'amphithéatre & dans les loges. C'étoit un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, & la politesse parisienne se contentoit de gronder, mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation & fort impatienté, qui tirant une paire de ciseaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derriere & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames*, & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir, aujourd'hui l'on ne sauroit entendre ; le caquet de ces femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la piece. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs. On en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien, elles se taisent & puis recommen-

cent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe, on les considere, & le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE LXIII.

Déménagemens.

Les déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 jusqu'au 20, des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, décelant son ancien service, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promene ainsi depuis dix années qu'il suit son maître errant ; & il faut que toute la ville, bon gré malgré, voie la chaise percée qui voyage.

La ducheſſe qui paſſe n'en eſt pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent auſſi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faiſant de nouvelles connoiſſances, ils tranſportent autant de fois leur mobilier dans le voiſinage qui leur convient. L'un fuit un déſagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne ſoupçonnoit pas. Tel garçon dans l'eſpace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne ſe trouve pas bien encore ; il faut le ſuivre à la piſte ; il a ſauté de rue en rue, ainſi que fait l'oiſeau ſur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les ſous-locataires. C'eſt une ſous-diviſion qu'il eſt difficile quelquefois en juſtice de débrouiller. Le même pallier a juſqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé ſix ſemaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vider le plancher. Le terme le plus dur & le plus déſagréable pour ces mutations eſt celui de noël.

Déménager le 8 ou le 15 janvier, tranſporter ſes meubles parmi les brouillards, la

neige & les glaces, dans l'espace d'un jour très-court, c'est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de noël*, à cause de la rigueur de la saison, & rendre une ordonnance de police, qui remettroit tous les déménagemens forcés au printems ? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d'allées, de venues, de visites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts de neige, & auxquels il faudra plus de six semaines pour perdre leur malfaisante humidité.

Le petit peuple est plus pauvre le 8 janvier que dans tout autre tems de l'année, & c'est à cette époque que les hôpitaux se rempliſſent.

Un pauvre manœuvre s'est enrichi singuliérement il y a quelques années. Passant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrieme étage, & lui ordonne de sceller dans le mur un pot de grès assez pesant. Dix-huit mois après, passant dans

la même rue, il apperçut un de ces écriteaux branlans, qui pendent à preſque toutes les boutiques : *chambre à louer préſentement.* Il entra dans la maiſon & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'occupoit *s'eſt laiſſée mourir* (*) il y a trois ou quatre jours. On a vendu ſon lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : cette chambre me conviendra, & il donna des arrhes, y tranſporta quelques meubles, & là tout à ſon aiſe il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entaſſé ſon or.

MORALISTES, juriſconſultes, philoſophes, la ſucceſſion étoit-elle légitime ? Répondez. Je ſais bien que vous allez tous dire ſur le papier, *non ;* & vous ferez tous bien de le dire.

MAIS pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugeroit à l'homme integre une portion de la ſomme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entiérement à ſon profit & à l'inſu de tout le monde ?

(*) Expreſſion populaire, fort uſitée à Paris.

La

La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons préſens & futurs ne s'emparent du tout.

CHAPITRE LXIV.

Courſes de Chevaux.

NOUS les avons copiées des Anglois; c'eſt la bête qui remporte le prix: on fait jeûner le jockei qui doit conduire afin qu'il peſe moins. Les paris s'ouvrent & il ſe perd beaucoup d'argent.

C'ÉTOIT auſſi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la viteſſe des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célebre. Qu'on eût couronné celui qui conduiſoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adreſſe; mais le vainqueur parmi nous, n'eſt-il pas un peu ridicule lorſqu'il ſe vante d'avoir ſu acheter une cavale plus légere que celle de ſon adverſaire?

EURIPIDE autrefois ſe moqua complétement de ce ſingulier vainqueur dans une ode même à ſa louange. Il lui dit en propre termes : *ô fils de Clinias, la plus belle des victoires*

eſt celle dont les dieux n'ont favoriſé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudiſſemens, ſans avoir pris la moindre peine.

SANS avoir pris la moindre peine ! Qui ſe feroit attendu à une pareille chûte ?

IL eſt dommage que nous ne ſoyions pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais auſſi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

ON ne parle donc plus que *du cheval barbe*, *du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a ſuccédé à l'eſprit de la chevalerie entiérement éteint. On ſe tranſporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui paſſent comme un trait, tout couverts de ſueur au bout de ſix minutes ; & nous mettons enſuite dans les diſcuſſions qui réſultent de ces courſes, un air de profondeur & une importance qui ont quelque choſe de burleſque.

CETTE ſingerie de nos voiſins n'a pas rétabli comme chez eux, ainſi qu'on l'eût d'abord imaginé, la perfection des races ; c'eſt

que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands ſeigneurs. Ils euſſent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le ſujet eſt une femme qu'on diſpute & qu'on gagne à la courſe; & ce ſujet n'a point paru ſortir des bornes de la vraiſemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton*, y dit: *veux-tu recourir la comteſſe?* Et comme telle eſt la maniere de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE LXV.

Rats.

La quantité de rats qui ſont dans Paris (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) ſurpaſſe l'imagination. Cachés pendant l'hyver le long des quais dans des piles de bois, ils deſcendent en été au bord de la riviere; là ils ſont d'une groſſeur démeſurée. Des peuplades entieres vivent dans ces ſouterreins & y forment des exca-

vations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la riviere hauſſe, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Auſſi dans ces quartiers voiſins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci ſont d'une telle ſtature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat ſe livre à force preſqu'égales.

Les ſervantes ſont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de ſoins pour dérober la proviſion de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point que pluſieurs maiſons en ſont incommodées, & de maniere à redouter le ſort de l'ancienne Égypte.

En vain un grand homme ſe promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poiſon a gonflés ; le remede eſt pire que le mal. L'arſenic ou la *mort-aux-rats* indiſcrétement répandus dans des caves preſque bannales, occaſione trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*hiſtoriographe*. Auſſi tandis que le bas des maiſons eſt habité par une eſpece rongeante, les toits regorgent de chats & de chates, qui par leurs miaule-

mens interrompent votre ſommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez ſur le dos un matou vaincu que ſon fort & heureux rival a précipité d'une gouttiere.

L'HISTOIRE des *chats perdus* eſt infiniment intéreſſante. Dans pluſieurs maiſons on rappelle les déſerteurs, & il ſeroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruſe; il eſt défendu même de les amadouer. On affiche de tous tems les *chiens perdus;* une dévote a donné l'exemple d'afficher *ſon chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de roſe, & l'on voyoit au bas de cette affiche: *permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

QUELQUEFOIS dans le cimetiere des innocens, où cinquante mille têtes de morts ſont rangées en amphithéatre, il apparoit un prodige; c'eſt une tête de mort qui remue ou qui roule toute ſeule, & le peuple d'accourir. C'eſt un rat qui s'eſt logé dans le crâne, & qui ne peut en ſortir auſſi facilement qu'il y eſt entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil eſt le plus effrayant qui ſoit dans l'u-

nivers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulevent & semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins, où les débris de l'humanité sont placés, non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur physique. Ils vont former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la derniere classe. Mais où m'ont conduit les *rats*?

CHAPITRE LXVI.

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

UN tas de gueux s'assemblent le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre, il ne les fait pas entrer

chez lui, mais il jette dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux ſe chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette ſoupe.

Est-ce là manger ſon pain avec les pauvres ſelon l'intention de l'évangile?

Je voudrois qu'on fît entrer ces malheureux, qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traitât charitablement; car ce n'eſt pas manger ſon pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des aſſietes du couvent.

CHAPITRE LXVII.

Surfaire.

Tout petit marchand vous ſurfait ſa marchandiſe de près du double: c'eſt une choſe ſcandaleuſe. Qu'arrive-t-il? L'acheteur méſoffre. La plus petite vétille eſt ſujete à une longue diſcuſſion. Le marchand offriroit ſa marchandiſe à moitié de ſa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation

de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir, dans le débat, aux prix juſte? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporiſe, & ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légere.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'impoſaſſent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes? Le tarif une fois arrêté, la confiance reſpective renaîtroit.

Passez devant une boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *ſur ma conſcience*, *ſur mon honneur*; ils ſont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre. Les geſtes répondent aux paroles, & l'on ſe parjure pour quelques ſols. Voilà le négoce d'une infinité de miſérables détailleurs qui uſurpent les noms de marchands & même des commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'en eſt en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne revient point ſur ſes pas, il dit à ſon garçon: *cours-tôt après lui.*

CHAPITRE LXVIII.

Proceſſion des Huiſſiers.

CAVALCADE aſſez plaiſante. Le lendemain de la Trinité, les huiſſiers à cheval & à verge, & les huiſſiers-priſeurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaiſe grace, & tout le peuple rit de voir ces ſuppôts de la juſtice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc ſaiſir le crin des chevaux. Cette main qui griffone & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur ſtyle de grimoire eſt empreint ſur leur phyſionomie; ils vont ſaluer les principaux magiſtrats. On dit que les particuliers qui auroient à ſe plaindre de quelque mauvaiſe manœuvre, pourroient dénoncer le coupable ſubalterne; mais les chefs les puniſſent ſi rarement, que ſur cent plaintes une à peine eſt admiſe.

COMME il faut que la maſſe du papier timbré ſe débite, toutes ces mains qui le noirciſſent ſeront toujours encouragées à en vider les magaſins; & ſi on leur fait quel-

que réprimande, le plus souvent c'est pour la forme, & six mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendroit le riche produit de la ferme?

CHAPITRE LXIX.

Débiteurs du bon ton.

UN débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est consigné; jamais monsieur ne sera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir, ils ne passeront pas la loge du portier.

LES hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires; c'est à lui que s'adressent toutes les complaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer, il est encore plus insensible & plus inexorable que son maître.

MALHEUR à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surséance! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier, ou bien il sera éconduit par l'homme d'affaires.

SI l'huiſſier en portant une ſignification oublie de laiſſer au portier la piece de douze ſols, la ſignification eſt miſe au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

RIEN n'eſt ſi dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'eſt ſacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition.* S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à compte, ils ſemblent faire une grace.

TELLE ducheſſe doit à des marchands ſon linge, ſes robes, le drap qui couvre ſes domeſtiques; elle s'en moque, & ce n'eſt qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur préſence des rouleaux de louis pour le jeu du ſoir, & on les congédie aſſez impoliment.

UN boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte ſomme, diſoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires: *hélas! ce grand ſeigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faiſoit aſſeoir du moins à côté de lui. A préſent on ne paie pas davantage; mais on n'eſt plus ſi honnête.*

CHAPITRE LXX.

Muſique des Gardes Françoiſes.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans pluſieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que les ſoldats muſiciens exercent leurs talens dans toutes les maiſons honnêtes où ils ſont deſirés.

DANS les beaux jours de l'été, la muſique des Gardes donne des ſérénades ſur le boulevard ; le peuple accourt, les équipages ſe preſſent & tout le monde ſe retire très-ſatisfait. Cette muſique imprime au régiment une diſtinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par ſon indiſcipline & ſa mauvaiſe conduite ; aujourd'hui il eſt conſidéré. Son colonel l'a totalement métamorphoſé ; & ces mêmes ſoldats qui commettoient une infinité de déſordres, ſont devenus honnêtes & utiles.

RIEN n'eſt plus propre à attacher le ſoldat à ſon métier qu'une muſique militaire.

ON a trop négligé parmi nous la muſique militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq

ans un ſeul trompette qui ſonnât juſte, pas un ſeul tambour qui battît en meſure, pas une clarinette qui ne fût fauſſe.

Aussi durant les dernieres guerres, les païſans de Bohême, d'Autriche & de Baviere, tous muſiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées euſſent des inſtrumens ſi faux & ſi diſcordans, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriſerent; & l'on ne ſauroit calculer à combien de braves gens des inſtrumens faux & des muſiciens ignares ont coûté la vie. Tant il eſt vrai que dans l'appareil de la guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les ſens.

Et ſi, comme dit l'abbé Raynal, le roi de Pruſſe a dû quelques-uns de ſes ſuccès à la célérité de ſes marches, il en doit auſſi pluſieurs à ſa muſique vraiment guerriere.

CHAPITRE LXXI.

Louvre.

LE Louvre ſemble condamné à ne jamais être fini ; c'en eſt fait. La deſtinée de ce ſuperbe monument ſera de reſter inachevé, comme pour immortaliſer à jamais l'eſprit des François, ſi par haſard l'Europe vouloit revenir un jour de ſes premieres idées.

DEVANT cette ſuperbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air ſur la place, des guenilles, des haillons : ce contraſte dit encore quelque choſe à l'œil obſervateur ; c'eſt l'image de tout le reſte, grandeur & miſere, côte-à-côte.

LES trois académies (ſans compter celle d'architecture) ſont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

QUELQUES académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une eſpece de maiſon en charpente dans ces vaſtes enclos. On trafique de

ces logemens qui ſont peu commodes, ſurtout par les eſcaliers qui ne répondent point à la majeſté de l'édifice.

PLUSIEURS peintres de l'académie y ont leurs atteliers, & une multitude de rats leur domicile; c'eſt le cortege ordinaire des talens.

CELUI qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à ſa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge ſans cérémonie : on enleve le corps ſans qu'il ſoit expoſé, & il eſt interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de ſa famille.

DU-FRENY diſoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre ſans m'écrier : *ſuperbe monument de la puiſſance de nos plus grands rois, vous ſeriez achevé, ſi l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendians pour y tenir ſon chapitre & loger ſon général !*

C'ÉTOIT un ſi beau plan que ce Louvre ! Le château de Verſailles l'a fait abandonner; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive ſa pleine & entiere exécution. Les rois de France, ſelon toute apparence, n'habiteront plus la capitale;

& ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les ſiecles qui vont ſuivre qu'une demi-ſplendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE LXXII.

Bréviaire.

UN prêtre régulier a toujours ſon bréviaire en poche ou ſous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois de lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cauſe en donnant à cette pratique une ſorte d'oſtentation.

DEPUIS que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde eſt diminuée. Eh! n'eſt-il pas ridicule de voir dans un carroſſe public, un prêtre qui marmote du mauvais latin, pour mendier des aſſiſtans une certaine vénération?

SI cette lecture du bréviaire eſt faite pour ſe ſanctifier, c'eſt dans la retraite & ſeul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le tems de la promenade ou d'une aſſemblée pour ſe faire remarquer.

CETTE

CETTE infructueuse momerie n'est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre dise journellement son bréviaire, qu'il se pénetre de ses charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il se tienne à l'écart ou dans sa maison.

IL faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du diocese de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer, sous peine de pécher. Les évêques & les abbés commandataires le disent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confesser; disoit-on à un prélat. — *Sans doute*; *& c'est bien mon dessein; car j'ai plutôt fait de confesser que je ne le dis pas, que de le dire tout entier.* A l'exemple du prélat, certaines jeunes Parisiennes (quoiqu'elles ne disent jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confession. Elles se confessent donc dans la quinzaine de pâques, & jouissent

enſuite de leurs amans onze mois & demi. Que dites-vous de ce calcul ?

CHAPITRE LXXIII.

Viande en Carême.

Les boucheries ſont ouvertes en plein carême, tant à l'uſage des proteſtans & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il eſt vrai que le bigot en paſſant y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce ſcandale; mais heureuſement que l'adminiſtration a ſenti qu'il convenoit de laiſſer à chaque eſtomac & à chaque conſcience la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroiſſes ſe prêtent eux-mêmes facilement à la diſpenſe. On remplace l'abſtinence par une légere aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

Où eſt le tems où l'on étoit obligé, lorſqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boîte à perruque ? Dans ma jeuneſſe, j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé, qu'on lui portoit

de ſon hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les eſtafiers de je ne ſais quelle juriſdiction, avoient ſaiſi le potage & les poulardes de Son Alteſſe Séréniſſime. Ces puérilités ont pris fin : mais quelques fots gémiſſent encore ſur l'abolition de l'ancienne rigueur, qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE LXXIV.

Attrapes.

UNE des bêtiſes du peuple de Paris, c'eſt ce qu'on appelle *attrapes* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui ſortent pour aller aux prieres de quarante heures, (*) des plaques blanches qui ont la forme de rats; on leur attache des torchons, on ſeme des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé; enfin,

(*) Prieres publiques, où l'égliſe expoſe le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

PENDANT tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante sur ce chapitre mille grossieres équivoques : alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promene dans tous les quartiers, sous les fenêtres des dames & des demoiselles, ayant l'air d'être en chemise & sans culottes ; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde ; d'autres masques qui suivent, s'empressent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries.

C'EST cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir ; & qu'on reproche ensuite à l'auteur du *Misantrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple,) qu'on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ce jour là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (*) & autres *scaronades*, & les spec-

(*) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie assez

tateurs s'amuſent fort d'un pot-de-chambre vidé ſur la ſcene d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garde-robe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde ſur les banquettes de velours de l'orcheſtre & de l'amphithéatre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante maſcarade, tout auſſi bien & avec autant de feu, que le poliſſon des rues, & leurs geſtes licencieux ſont à-peu-près les mêmes.

Parmi ces déteſtables plaiſanteries, une m'a paru plus mauvaiſe encore. On fagote un enfant poſtiche; il a le dos tourné, le corps baiſſé; il ſemble vouloir ramaſſer à terre une pomme tombée de ſa main; vous paſſez & ſouffrant de ſon attitude, vous ramaſſez la pomme & la préſentez à l'enfant. Auſſi-tôt la canaille vous hue; mais n'eſt-ce point là huer une bonne action? Cela ne me ſemble pas indifférent.

Je ne ſais ce qui ſe paſſoit aux *baccha-*

---

indécente. La veuve de ce poète burleſque a épouſé Louis XIV; Louis le Grand, ſucceſſeur de Scaron! Jamais l'auteur de l'*Enéide traveſtie* n'eut une idée plus groteſque. Oh, comme il en auroit ri!

nales du peuple Romain ; perſonne n'a fait le *tableau de Rome ;* mais dans aucune ville du monde ancien, on ne trouvera, je crois, les amuſemens vils & groſſiers de la populace pariſienne. Les vendeurs d'eſtampes n'affichent alors que des figures de garde-robe, & les colporteurs qui vendent les billets de lotterie, vous en offrent d'imprimés (je ne ſais ſi c'eſt avec approbation) où il y a deſſus : *loterie d'étrons*, *gros lot*, 100000. Signé, *Gobe-tout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ſes divertiſſemens ont une empreinte de ſottiſe & de vilenie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne ſonge point à recourir déſormais à de plus ingénieuſes inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh Grecs ! Grecs ! ſi ſouvent & ſi mal-à-propos cités par nos pédans, puiſqu'on compare inceſſamment Paris à Athenes ; dites, vos bouquetieres & vos artiſans, du tems de Démoſthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaiſirs ce mélange honteux ? non : & pourquoi ? parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics, qui

euſſent fait rougir les vendeuſes de poiſſon, ſi..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit auſſi des *attrapes* chez les confiſeurs de la rue des Lombards ; celles-ci n'ont qu'un caractere enfantin. On donne aux boites à *bon-bon* toutes ſortes de formes ; *artichaud*, *tiſon brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'aſperges*, & les boites dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiſeurs ne s'étoit-il pas aviſé, il a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en ſucre ſur un baril de paſtilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique ſucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *ſiege de la Grenade*, décoration de deſſert. Bombes, mortiers, canons, fuſils, murailles, drapeaux, ſoldats, général, tout eſt à croquer. Le même deſſinateur préparoit déja le *ſiege de Gibraltar*, & comptoit l'expoſer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.

CHAPITRE LXXV.

Mets hideux.

Au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je ſur ces aſſiettes mutilées? Quels ſont ces reſtes où la moiſiſſure a déja dépoſé ſa premiere empreinte? Ces reſtes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'eſt arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons; ils ſont deſtinés à deſcendre dans l'eſtomac des pauvres, auſſi maigres que les marmitons ſont gras. Ceux-ci les ont ramaſſés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les expoſent à l'air. Hélas! qui en ſera friand? Voyons: *ventre affamé n'a point d'oreilles;* mais il a des yeux. Sur le ſoir, un indigent enveloppé d'une redingotte, deſcend de ſon grenier & vient acheter ces reſtes dégoûtans, ſur leſquels la valetaille a bavé; il les cache & les emporte. C'eſt un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obſcur; il eſt bien moins heureux enfin qu'un laquais,

L'HOMME charitable, mais qui craint de mal placer ſon aumône, devroit ſe faire l'honorable eſpion de ces échoppes; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en perſonne. A coup ſûr, ce ſont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triſte nourriture; à coup ſûr, ces acheteurs ſont dans le beſoin, & dans un beſoin réel. Ces graillons, dont la vue offenſe notre délicateſſe, perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre de touche, qui ſerviroit à diſtinguer l'homme ſouffrant de la faim. Donner à propos, eſt le vrai ſynonyme de libéralité. Que d'argent dépenſé ſur le pavé de Paris! Et parmi tant de riches prodigues, combien diſtingue-t-on de perſonnes libérales? Qu'elles ſe mettent en embuſcade près de ce regrat que la miſere ſilencieuſe vient enlever à l'approche des ténebres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Verſailles le regrat n'a point cet aſpect révoltant. Ce qui ſort de deſſus la table du roi & de celle des princes eſt en entier, & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir; puis ce qui a été ſur la table des princes,

eſt toujours réputé un morceau ſain & délicieux. Le quart de Verſailles ſe nourrit donc des plats ſervis ſur les tables royales, & les cuiſiniers de Sa Majeſté ont apprêté les viandes pour des eſtomacs vulgaires, auxquels ces mets, chefs-d'œuvre de leur art, n'étoient pas deſtinés. Des poiſſons immenſes, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un ſaut de la table de monſeigneur le comte d'Artois ſur celle d'un chapelier, & vont régaler ſa petite famille. Elle ſe nourrit de mets ſucculens, & n'a plus beſoin de faire une cuiſine particuliere.

Ce regrat de Verſailles n'eſt donc point déſert en plein jour comme celui de Paris; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplete d'un turbot, d'une hure de ſaumon, morceau fin & rare qu'il n'auroit pu trouver ailleurs ſans dépenſer beaucoup d'argent; il ſe vante d'avoir été *au regrat de Verſailles*. S'il parloit des *aſſietes publiques* de la capitale, il ſouleveroit le cœur. Et voilà de ces diſtinctions qu'il eſt de mon emploi d'apprendre aux étrangers; car tout a ſes nuances & à l'infini; nuances inſtructives, & qui peuvent jeter du jour ſur les

ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui, ils doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu'habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le ministre, se munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner, tant mieux, son poulet lui servira pour souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliste de Neuchatel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n'en sache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets* qui, plaçant sa poêle à frire sur un réchaud exposé en plein air, & dont en passant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de sain-doux, un *cambouis*, un *vieux-oing*, qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poêle & le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête

& dit : *il a le goſier pavé.* Au reſte, on diſtingue par-tout le Pariſien en ce qu'il mange ſa ſoupe preſque bouillante.

Dois-je auſſi parler des *vendeuſes de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapiſſent du matin au ſoir, criant : *tout chauds, tout brûlans.* On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le ſel treize ſols la livre, (falſifié encore) elles verſent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un ſel qui leur eſt propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'eſt pas encore aſſujéti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obſcures & enfumées, où les maçons tenant ſous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainſi que leurs perſonnes, vont le plonger dans un chauderon bannal, ce qui s'appelle *tremper ſa ſoupe ?* Il leur en coûte trois ſols pour cette immerſion. Quel chauderon ! quelle ſoupe ! Mais j'apperçois que j'offenſerois votre délicateſſe ſi j'allois plus loin. Raſſurez-vous, délicats ſybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera ſans doute à d'autres de ſavoir

comment le peuple qui travaille le plus, vit & se nourrit.

PASSEZ ensuite devant la porte d'un hôtel; on sent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête; trente casseroles sont sur des braziers; des cuisiniers en vestes blanches les agitent avec grace; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s'asséyeront cinq ou six épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuse, & qui ne songeront seulement pas s'il existe des hommes à qui le nécessaire manque, à raison du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE LXXVI.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les

rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire*; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la ducheſſe; il faut paroître au ſallon, ſaluer, s'aſſeoir tour-à-tour ſur le fauteuil vide, & l'on croit ſérieuſement pouvoir cultiver la connoiſſance de cent ſoixante à quatre-vingts perſonnes.

Ces allées & venues dans Paris diſtinguent un homme du monde; il fait tous les jours dix viſites, cinq réelles & cinq en blanc; & lorſqu'il a mené cette vie ambulante & oiſive, il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la ſociété.

En entrant dans ces différens ſallons on y entend les mêmes futilités; répétitions uniformes, point de franchiſe; toutes les opinions ſont maſquées, & ce n'eſt jamais au ſallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour ſe recommence à chaque viſite; on conte huit fois de ſuite la même hiſtoire, & la politeſſe ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'eſt emparé de la converſation, ſe haſarde à dire.

Le ſallon s'ouvre & ſe ferme ſoixante fois; les noms entrent; les robes & les habits s'examinent, on garde le ſilence; on s'eſquive, on remonte en voiture pour aller trouver des perſonnes tout auſſi indifférentes, & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on ſait déja & ce qu'on a appris ſans intérêt.

Cette vie ambulante & oiſive, ſuite du déſœuvrement, annonce le vide profond du cœur & de l'eſprit; & c'eſt ainſi que ſe paſſe la vie des gens à équipage. Eſt-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naiſſance & de la fortune, pour prodiguer ainſi ſon exiſtence? Et ces perſonnes affecteront encore du dédain pour des ſociétés qu'elles ne connoiſſent pas: & pourquoi? parce qu'elles dédaignent réellement les ſociétés qu'elles connoiſſent.

Quand le jour tombe dans le *ſallon*, le notaire & le gros commis diſent aux valets, *des bougies*; les maîtres des requêtes & les préſidens diſent *des lumieres*; mais les grands ſeigneurs & les princes diſent, *apportez des chandelles*; & pourquoi? c'eſt que le roi dit toujours, *des chandelles*.

Je ne doute pas que, profitant de cette

remarque, quelque gentillâtre ne diſe bientôt en province dans ſon châtel démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occaſioné un trait comique. Tant mieux, il fera rire.

IL y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va réguliérement tous les matins ſavoir comment ſe porte madame une telle; mais il eſt de ſon devoir de ne jamais rendre compte à ſa maîtreſſe de ſa miſſion. On s'envoie des ſalutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'AUTRES femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce ſont des amies exceſſives, des tranſports; on déclare ſon intimité ſentimentale à la face de l'univers. Au bout de ſix mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes ſi affolées ne ſe reconnoiſſent plus.

DEPUIS long-tems on ne fait plus les incommodes viſites du jour de l'an; il n'y a plus que les commis du bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs ſupérieurs qui les attendent ce jour là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

CEUX qui ne reçoivent pas des gâges ne

ſont

ſont aucune viſite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domeſtiques.

La petite poſte ſe charge auſſi des viſites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & ſouleve le marteau des portes cocheres; elles bâillent & ſe referment quand la carte eſt gliſſée. Rien n'eſt plus aiſé, perſonne n'eſt viſible; chacun a eu l'honnêteté de fermer ſa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il eſt le commettant.

On ſe rejette le ſur-lendemain dans la ſociété, & on laiſſe le cordonnier & le tailleur ſe donner l'accolade vraie ou fauſſe, qui étoit encore familiere au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on détruit inſenſiblement ces gênes futiles qui nous tyranniſoient à des époques renaiſſantes.

CHAPITRE LXXVII.

Sœurs Griſes.

Ainsi nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroiſſes.

Elles ſoignent les pauvres malades, & ſe répandent par-tout où leurs ſoins ſont néceſſaires. Ces ſœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité ſouffrante, miſérable, dénuée, trouve par leur miniſtere des ſecours, des remedes, des conſolations. Eh, quelle différence d'une ſœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inacceſſible, paſſent une vie entiere à chanter au chœur des cantiques ſtériles & inintelligibles à elles-mêmes!

L'ESPRIT de zele & de charité qui les anime, me pénetre de reſpect & me fait deſirer que ce vénérable inſtitut ſe propage.

AU moment univerſellement plus deſiré & peu éloigné, ſans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuſes) on reſpectera l'établiſſement des ſœurs griſes; & l'exercice pénible & aſſidu de leurs fonctions, leur méritera conſtamment la reconnoiſſance publique.

SI dans les hôpitaux les ſœurs qui environnent les lits de ſouffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, preſqu'empriſonnées dans des ſalles où les atômes

ſubtils, les corpuſcules actifs abondent, & ſoulevant à chaque minute des corps nus, ont contracté le goût trop vif du plaiſir & de la volupté, leurs jouiſſances ne ſont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs ſoins renaiſſans & pénibles? Le rigoriſme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus? Ces ſœurs hoſpitalieres n'en ſont que plus compatiſſantes lorſqu'elles s'attendriſſent. Elles entendroient moins l'accent de la douleur, ſi leur ame étoit fermée à la voix du plaiſir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit ſuffiſamment expier des foibleſſes que le lieu, l'âge, les fonctions, la ſolitude, l'occaſion rendent preſqu'inévitables.

ELLES vivent ſous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui ſouffre & qui reprend bientôt ſes couleurs, graces à leurs ſoins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les ſcenes touchantes de la maladie, de la convaleſcence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie ſemble leur en enſeigner l'emploi. Leur ſenſibilité ſi fréquemment exercée, s'arrête-

ſoit-elle lorſque la préſence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaiſirs devenus néceſſaires pour contrebalancer l'aſpect perpétuel des ſouffrances, & qui ſeuls, ſans doute, font ſupporter des devoirs devant leſquels les trois quarts des hommes frémiſſent & reculent.

QUI m'expliquera pourquoi toutes les perſonnes appliquées ſpécialement à guérir les plaies, à ſoigner les maladies, & qui vivent avec les êtres ſouffrans, ont pour les plaiſirs des ſens un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes?

CHAPITRE LXXVIII.

Financieres.

SI un auteur comique a le deſſein de faire une piece intitulée l'*Impertinente*, qu'il aille de ce pas viſiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la nobleſſe, de l'eſprit & du tact. Leurs mots piquans ſont aſſaiſonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres ſont

hautaines & dures, par inſtinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriſer, a paſſé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aiſé des femmes de qualité; l'or ſemble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le juſtifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la ſuprême impertinence, l'impertinence raiſonnée.

La comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la ſottiſe d'épouſer des filles de condition. Telle, ſouſtraite à la miſere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle ſe diſtingue de ſon mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions.

Dans les grands ſoupers qu'elle donne à de petits ſeigneurs, elle rougit preſque de le voir à table. Elle ne permet pas à ſon époux de traiter ſes enfans comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfans ne ſeroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit preſqu'ouvertement) procedent du levain vicieux de leur

pere. Tout ce qui n'eſt pas de qualité la fait tomber en ſyncope. Elle ne ſait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de ſon époux calculateur. Son nom lui cauſe le plus grand chagrin; & pour lui faire plaiſir, il faut en lui parlant la nommer par ſon nom de fille. Tous les jours elle ſoupire ſous l'opulente roture de ſon mari. Elle l'écarte autant qu'il lui eſt poſſible, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il ſeroit trop au-deſſous d'elle de demander de l'argent à ſon mari; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin?* Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoiſſances & les mœurs du ſiecle, n'a plus trop de diſcordance avec le ton de la nobleſſe; les dehors rebutans ont diſparu, mais le fond a demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce ſujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant ſa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui ſe proſterne en eſprit

devant les ayeux de ſa femme, & qui ſemble demander grace à ſes parens d'oſer coucher avec elle, tant il eſt dupe de ces impoſantes expreſſions, *condition*, *famille*, *maiſon*, *naiſſance*, qu'on fait inceſſamment réſonner à ſes oreilles pour faire couler ſon or ſur les derniers rejetons d'un arbre généalogique entiérement deſſéché.

CETTE extravagance de vouloir épouſer une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fiere a l'eſprit gâté par ſes parens qui lui enſeignent à dédaigner l'autorité maritale, eſt encore aſſez commune pour être peinte & rajeunie ſous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manieres du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit ſubir tous les trente ans une entiere métamorphoſe. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exacte reſſemblance. Aucun perſonnage de Moliere n'a plus parmi nous ſa phyſionomie complete.

CHAPITRE LXXIX.

Domeſtiques de louage.

VOUS arrivez à Paris ſans domeſtiques, vous en trouvez un ou pluſieurs pour 40 ſols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui, ne connoiſſant pas la ville, leur remettent le ſoin des marchés & des empletes.

QUE font ces domeſtiques de louage? ils vont chez le marchand & lui impoſent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hauſſe le prix, & l'étranger achete l'objet au-deſſus de ſa valeur. Ces domeſtiques mettent à contribution juſqu'au traiteur; ils ſe font payer par le loueur du remiſe (*) juſqu'à vingt ſols par jour; ce profit eſt paſſé en uſage.

CES domeſtiques par l'habitude où ils ſont d'avoir affaire aux étrangers, les ſervent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoiſſent toutes les allures des différentes

(*) Carroſſe de louage, qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture diſtinguée.

maiſons de la capitale ; ils ſavent où ſont placés les ſerrails, ce qui les meuble & leurs taux reſpectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté, en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le ſoyiez outre meſure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne ſe retrouvent plus que dans cette claſſe. Habiles, adroits, intelligens, ils iront au-devant de tous vos deſirs ; ils connoiſſent les banquiers, les eſcompteurs, les uſuriers, les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immenſe. Ils ne manqueront pas ſans doute d'eſpionner vos actions ; c'eſt un ſurcroit d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce ſoit eux ou de mauſſades ſerviteurs, que vous importe ?

Les autres domeſtiques ſont des machines en comparaiſon de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Auſſi dédaignent-ils d'entrer dans les maiſons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, ſachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils ſoupirent ardemment après la paix,

tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

ILS en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont servis par hasard, & montrent au nord étonné toute l'ascendance d'un esprit gascon ou d'un génie languedocien, qui après avoir commencé son cours en Dauphiné, est venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de païs.

TOUT vu, tout considéré, il vaut mieux encore qu'un étranger se laisse conduire par un domestique de cette espece, que de tomber entre les mains de ces abbés souples, & de ces égrefins subtils, qui sont à la piste des nouveaux débarqués, & qui les conduisent dans des maisons, soi-disant honnêtes, où la maîtresse & les filles du logis complotent vertueusement contre leur bourse, & se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE LXXX.

Enlévemens.

JE marche tranquillement dans la rue; un jeune homme assez bien mis me précede.

Tout-à-coup quatre eſtafiers ſautent ſur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le preſſent contre la muraille. L'inſtinct naturel m'ordonne d'aller à ſon ſecours ; un tranquille témoin me dit froidement : *laiſſez, ce n'eſt rien, monſieur, c'eſt un enlévement de police.* On met les menottes au jeune homme, & il diſparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet eſt en ſentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'eſt-ce cela, monſieur ? *Rien*, répond-il ; *c'eſt une trentaine de filles publiques qu'on enleve d'un coup de filet ;* & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des ſoldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fuſil baiſſé.

Il eſt onze heures du ſoir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre chambre ſe remplit d'une eſcouade de ſatellites ; l'ordre eſt précis, la réſiſtance eſt ſuperflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous ſervir d'armes, & l'exempt qui n'en vantera pas moins ſa bravoure, prend juſqu'à votre écritoire pour un piſtolet.

Le lendemain un voiſin qui a entendu du

bruit dans la maiſon demande ce que ce pouvoit être ; *rien, c'eſt un homme que la police a fait enlever. -- Qu'avoit-il fait ? -- On n'en ſait rien ; il a peut-être aſſaſſiné ou vendu une brochure ſuſpecte. -- Mais, monſieur, il y a quelque différence entre ces deux délits. -- Cela ſe peut ; mais il eſt enlevé.*

On vous a arrêté ; mais on ne vous a point montré l'ordre. On vous a mis dans une voiture fermée ; vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez viſiter les murs & les cachots, ou de la Baſtille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Ciſe, ou du Château-du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'ou part l'arrêt de proſcription ? Vous ne pouvez le deviner au juſte.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire un gros volume contre les lettres de cachets. Quand on a dit, *c'eſt un acte arbitraire*, on en peut tirer ſans peine toutes les conſéquences poſſibles. Mais tous les enlévemens ne ſont pas également injuſtes ; il eſt une multitude de délits ſecrets & dangereux qu'il ſeroit impoſſible au cours ordinaire des loix de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le miniſtre

n'eſt ni ſéduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des paſſions particulieres, à une prévention aveugle, à une ſévérité déplacée, il a pour but ſouvent d'éloigner un pertubateur, un citoyen turbulent; & la police, telle que la machine eſt montée, ne ſauroit marcher aujourd'hui ſans cette force prompte, active & réprimante.

Il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il y eût enſuite un tribunal particulier, qui peſât dans une balance exacte les motifs de chaque enlévement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudence & le crime, la plume & le ſtilet, le livre & le libelle.

Les inſpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlévemens ſubalternes, en ce qu'ils ſont crus ordinairement ſur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la derniere claſſe du peuple, on leur concede facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiſſent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui ſait ſi la cupidité n'entre pas auſſi dans leurs démarches, & s'ils ne favoriſent pas ſouvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas? Ainſi la liberté des miſérables & derniers citoyens

auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impoſition la portion nombreuſe des *proſtituées*, des *joueurs de profeſſion*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *eſcrocs*, des *chevaliers d'induſtrie*, &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils ſont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilege de leurs déſordres.

POURQUOI telle malheureuſe ſe vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monſieur l'inſpecteur de police ?* Pourquoi marche-t-elle tête levée au-deſſus de ſes compagnes, en les menaçant même de ſon crédit ? Elle ſe tairoit, ſi l'expérience ne lui avoit pas appris, ainſi qu'au *joueur*, à l'*eſcroc*, que la balance de *monſieur l'inſpecteur* a pluſieurs poids & meſures ; & qu'on faiſoit adroitement tomber l'*exemple néceſſaire* ſur ſon voiſin, quand on avoit ſu le détourner de deſſus ſa tête, en faiſant à *monſieur l'inſpecteur* un petit préſent ou une petite délation particuliere ; car il ſe contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre choſe : & comme c'eſt la lime qui ronge le fer, de même c'eſt la canaille qui ſert à dévoiler & à réprimer les

turpitudes, les excès, les violences ſourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Wauxhall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courſes de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque choſe de plus important à ſaiſir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE LXXXI.

Trottoirs.

ABSOLUMENT inconnus juſqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres : l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théatre François ; mais la faute que l'on a commiſe, c'eſt d'y avoir mis mal-à-propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent ſoigneuſement, crainte d'accrocher ; ce qui fait qu'au lieu du paſſage aiſé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

ON a fait la même faute il y a long-tems, dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cauſe des bornes y paſſent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus viſible ? & comment répete-t-on une erreur auſſi capitale ?

LES trottoirs de Londres ſont très-bas, & tous ſont ſans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues deſſus : le petit parapet ſuffit pour les en empêcher.

L'ON a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de ſix pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout auſſi bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

LA pauvre infanterie demande depuis longtems cette retraite, pour marcher plus paiſiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il eſt poſſible d'en établir dans pluſieurs ; il en eſt d'aſſez ſpacieuſes, pour cela ; mais c'eſt en dalle de pierre, & non en pavé qu'il les faudroit.

CES trottoirs ſeroient ſur-tout néceſſaires aux approches de cette capitale. Dans les mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne ſont pas praticables. Si l'on marche

marche sur la chaussée l'on risque d'être écrasé; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse & glissante : l'homme qui porte des fardeaux tombe & se blesse.

Il est sur-tout un mur funeste qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* jusqu'à *la Chapelle*. Toutes les hottes à denrées arrivent par là; plusieurs femmes s'y sont cassées bras & jambes; & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire construire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs & de porteuses qui nous amenent les légumes de toute espece, seroit digne de leur bienfaisance, & leur terrein en acquerroit une nouvelle valeur: car, prenez-y garde, tout bien fait au public est ordinairement récompensé.

CHAPITRE LXXXII.

Échoppes.

On vient d'en établir une longue file sur les quais, à raison du profit qu'elles rappor-

tent ; mais elles ne ſont pas toutes avantageuſement ſituées. Celles qui ſont ſur le *quai de la Ferraille* & à la deſcente du Pont-Neuf, maſquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont uſurpé la place qu'occupoient deux fois la ſemaine les jardiniers fleuriſtes ; de ſorte que les jours de marché, ils viennent encore dépoſer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute eſpece. Ce quai, déjà étroit, ſe trouve donc fort embarraſſé, & la confuſion devient ſi grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut pourſuivre juſqu'au bout ; car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le ſoir ont beau jeu. Ils s'eſquivent par l'*Arche-Marion* ; & comme le guet ne peut y faire paſſer ſes chevaux, ce quai eſt dangereux la nuit.

Ces échoppes ſont d'une grande incommodité ſur le quai le plus paſſager de Paris ; mais ſi ces petites boutiques rétréciſſent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompenſe la bourſe de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs, ne doit-il pas paſſer avant la ſûreté & la commodité publique ?

C'EST toujours sur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégisserie* que se promene le recruteur, nourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier, il paroît sur cette arene en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée sur la hanche; il bat le pavé, précédé d'un tambour; vante à chaque homme de taille les avantages du service; cajole la jeunesse, fait rougir le paisan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

UN de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de son habit, celui-ci le regarda froidement & lui dit: *c'est assez, n'achevez pas de me déchirer.*

CES petits détailleurs entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'observance du dimanche. Il se fait ce jour là, entre les défenseurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'est pas étrangere à nos crayons.

UNE escouade de guet à pied se promene d'heure en heure pour saisir les quinquailleries & les vieilles culottes qui apparoissent en forme d'enseignes; mais devant l'escouade

marche un vigilant précurſeur, ſoudoyé par les détailleurs, & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique; mais il reparoît ſoudain quand les fuſiliers ont paſſé.

C'EST le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu ſa paie le ſamedi ſoir ou le dimanche matin, achete des boucles, des ſouliers, des chemiſes, une veſte, un manteau; il n'a que ce jour là pour faire ſes preſſantes empletes.

ON eſſaie les culotes dans les allées, & le marché eſt interrompu par les filles de la maiſon qui deſcendent les eſcaliers pour aller à la grand-meſſe, & auſſi par la garde ſoupçonneuſe, qui pouſſe les portes à demi-fermées.

CE quai eſt une vraie foire curieuſe, à l'uſage des déguenillés; on y fait troc d'habillement. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en ſort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes, tournant & retournant l'étoffe en tous ſens, préſident à des marchés qu'on ne ſauroit appeller tacites ni clandeſtins. Elles aident d'une main officieuſe aux vêtemens trop étroits & même aux boutons

indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere; elles ſont entendues en fait de culotes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles habillent de pied-en-cap le chaland, & pendant l'entretien, elles ſe ménagent habilement pour le ſoir un goûter aux Porcherons.

Les ſoldats du guet marchent complaiſamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne ſont pas de garde.

O loi antique du ſabbat, que d'atteintes ces marchandes empreſſées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens! Mais avant tout la pudeur publique doit être reſpectée; & c'eſt bien ici le cas de dire: *néceſſité n'a point de loi.*

Voila comme rien n'eſt perdu à Paris, ainſi que dans le ſyſtême éternel de la nature. L'atome, la chemiſe uſée, la culote trouée & le ſoulier déformé ne périſſent point encore; rien ne s'anéantit; non, rien; il ſe trouve toujours des individus qui entrent avec juſteſſe dans ces moules tout prêts. Ces culot-

tes ſuſpendues invitent les paſſans, & la tentation eſt égale au beſoin.

ARCHEVEQUES & magiſtrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le ſaint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & ſon petit-fils, pêcheur comme lui, ſupplée à ſa nudité le long du quai de la Mégiſſerie.

CHAPITRE LXXXIII.

Dépouilleuſes d'enfans.

JE viens de parler de certaines allées : en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui ſont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'emparer de leurs habits.

PLUSIEURS allées longues, ténébreuſes (& où tous ceux qui entrent ſemblent à l'œil des paſſans être de la maiſon) ne favoriſent que trop dans l'enceinte tortueuſe de Paris & dans une ſi grande population un vol auſſi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés, mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés ; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la soie, des boucles d'argent, & y substituent une souguenille grossiere.

Les enfans amadoués ou se laissent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante, les gourmande ; & les passans de dire : *ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet !* Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger, deux fois trop large & où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *c'est la voix de Jacob ; mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit, qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une racommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à

l'hôpital de la Salpétriere pendant neuf ans, préalablement miſe au carcan avec un écriteau devant & derriere, portant ces mots : *dépouilleuſe d'enfans.*

CHAPITRE LXXXIV.

Directeur.

UN directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le perſonnage le plus important de la ſociété. Diriger les conſciences des femmes de qualité, dégroſſir une confeſſion, tel étoit ſon emploi.

ILS ſont devenus rares & n'exiſtent plus que chez quelques femmes du ſecond ordre; les femmes de qualité n'en connoiſſent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles préſidentes ou conſeilleres, confinées dans un fauxbourg ſolitaire.

LA, ſous le titre de voiſin ou d'ami, vit le béat exilé de la ville. On lui a confié l'inſtruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

SA phyſionomie quoiqu'auſtere eſt fleurie,

ſa ſoutane bien étoffée ; il retrouſſe avec grace un long manteau ; ſes ſouliers ſont lices ; il a preſque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu, de probité, de piété, ſont inceſſamment dans ſa bouche ; il étudie les caracteres, les flatte ſans affectation, & prend peu-à-peu l'aſcendant auquel il aſpire. Bientôt il décide de tout dans la maiſon, & c'eſt à ſon tribunal que ſe portent les queſtions les plus difficultueuſes.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent ; puis il devine tous leurs petits ſecrets ; il a ſoin de vanter la diſcrétion & il en tire un parti aſſez adroit ; il ne répond que quand on le conſulte ; mais il fait ſi bien qu'on le conſulte toujours. Auſſi n'y a-t-il plus rien à répliquer dès qu'il a prononcé.

Il aſſigne les confeſſeurs qu'il faut prendre, les prédicateurs qu'il faut entendre, les égliſes qu'on doit fréquenter par préférence ; mais il écarte tout eccléſiaſtique de l'hôtel ; lui ſeul doit régner, & l'on a ſoin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux ſont pour lui, les domeſtiques le ſervent avec attention ;

il aime le café, les liqueurs, & il les savoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres, il paroît ne rien entendre, & sa physionomie qui prend un caractere de gravité, manifeste seule qu'on profere des paroles inconsidérées; il est civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris son parti sur plusieurs objets; si l'on prononce devant lui le nom de *tartuffe*, on diroit que ce mot lui est étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces; mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien : & comme on croit aisément ce qu'on desire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles; il les tient ainsi en haleine avec une présence d'esprit incomparable.

Cette espece d'hommes, qui occupoit les premieres maisons, descend de jour en jour & reflue vers la bourgeoisie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le siecle dernier; leur parole est humble & caressante; ils n'osent éconduire ceux qui leur déplaisent; ils font seulement remarquer leur modération; leur amour de la paix, & la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque; &

mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs dévanciers, ils écoutent, sans une surprise trop caractérisée, les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

Les curés sont un peu jaloux de ces indépendans qui vont sur leurs brisées; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun ecclésiastique.

CHAPITRE LXXXV.

Saccoches.

Longs sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur million*, (*) & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas! n'en sont pas plus riches.

(*) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & saccoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personnifie son idole.

ON les rencontroit tous chargés & ſuant à groſſes gouttes ſous le fardeau précieux. Les billets de la *caiſſe d'eſcompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de ſacs peſans & matériels, qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richeſſe, on a ſubſtitué le *portefeuille.*

CETTE *caiſſe d'eſcompte* eſt toujours comme une pierre d'attente ſur laquelle on examine ſi le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque;* elle n'attache aucun ſens aux mots *crédit*, *circulation;* elle craint toujours qu'un ſecond Terrai ne vienne avec ſa main de fer tout briſer, tout prendre. La défiance preſqu'univerſelle empêche qu'un établiſſement utile ne reçoive les dimenſions, qui le rendroient favorable dans un tems ſur-tout où la diſette d'eſpeces monnoyées ſe fait ſentir, & où les capitaliſtes paroiſſent vouloir théſauriſer, pour voir, ainſi qu'ils le diſent, *ce que tout cela deviendra.*

LE peuple de Paris ne comprendra jamais

ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville? Oui, quoique un peu lentement.* — *Eh bien, nous reporterons notre argent au tréſor royal.* Voilà les deux extrémités du coup-d'œil dont il embraſſe la *circulation & le crédit.*

DITES à ce peuple que la richeſſe doit réſider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainſi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en ſon particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre; il donnera tout ſon argent pour des *parchemins-contrats*; mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque.* Il faudra donc changer les noms ſi l'on veut lui être utile malgré ſon aveugle oppoſition.

CHAPITRE LXXXVI.

Fantaiſies.

C'EST ce qui deſſeche, ruine & conſume les groſſes fortunes; c'eſt ce qui rend dur &

avare ; ce qui empêche d'être compatiſſant, ſouvent même d'être juſte. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un ſallon doré & mauſſade, abſorbent l'argent qui auroit donné des jouiſſances réelles.

TELLE femme a des fantaiſies de robes, de bagues, de dentelles, qui ſurpaſſent toutes ſes autres dépenſes. La fantaiſie devient paſſion. A peine ſatisfaite, la femme capricieuſe en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miſères détournent l'homme des devoirs & des plaiſirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

TEL eſt le fléau des riches ; ils ſont preſque tous fantaſques ; & comme les fantaſques font des projets qui n'ont ni baſe ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouiſſent point, & ils ont fermé la ſource de la conſolante bienfaiſance, pour ſe livrer à de courtes ſenſations fauſſes & illuſoires.

CHAPITRE LXXXVII.

L'air de Cour.

LA cour eſt le centre de la politeſſe, parce qu'elle y donne le ton des uſages & des manieres. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur ; & à l'inſtar des grands ſeigneurs, ils affectent une contenance modeſte, puis reparoiſſent fiers & ſuperbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs ſeroit l'excès du ridicule.

ON marche des épaules à la cour. Le courtiſan ſalue légérement, interroge ſans regarder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide aux cercles juſqu'à ce qu'il paroiſſe un nom qui le réduiſe au ton général.

LA politeſſe de la cour eſt-elle ſi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiſſance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

LE langage y eſt plus élégant, le maintien plus noble & plus ſimple, les maximes

plus aisées, le ton & la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse, les sentimens du cœur y sont nuls ; c'est une ambition oisive, un orgueil prêt à faire des bassesses, un desir immodéré de la fortune sans travail, une crainte servile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince, on lui souhaiteroit des vices ; on n'espere qu'en ses foiblesses ; & ce vernis séduisant qui masque l'attitude & orne la parole, cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule, font par-tout, publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courses précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? on n'en fait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

Le courtisan qui vous a salué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la messe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d'un courtisan meurt étique devant l'objet qu'il poursuit & qu'il adore.

> Ces courtisans oisifs que l'intérêt dévore,
> Vont en poste à Versaille essuyer des mépris ;
> Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris. VOLT.

Le

Le jour que l'on nomme un miniſtre, c'eſt le plus grand génie qui ait jamais exiſté; rien n'égale ſa pénétration, ſon déſintéreſſement; l'éloge eſt outré, il ne peut l'entendre ſans rougir, tout retentit de ſes louanges. A quelque tems de là il chancelle; le dédain, le blâme, l'aigreur attaquent ſa perſonne & ſes opérations. On n'a plus rien à attendre de lui: on le déchire avec fureur.

Le miniſtre, le lendemain de ſa nomination, ſe trouve des parens qu'il n'a jamais vus, & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle ſur toutes ces phyſionomies de cour, l'inquiétude que tout l'apprêt du viſage ne déguiſe pas parfaitement; le ri n'eſt pas vrai & les careſſes ſont contrefaites. Le courtiſan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas, pour ſavoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie.*

CHAPITRE LXXXVIII.

Liſeurs de gazettes.

VOYEZ-LES aſſis ſur un banc au Tuileries, au Palais-Royal, à l'arſenal, ſur le quai des Auguſtins & ailleurs. Trois fois la ſemaine ils ſont aſſidus à cette lecture; & la curioſité des nouvelles politiques ſaiſit tous les âges & tous les états.

MAIS tous ces lecteurs ardens & bénévoles ne ſavent pas que ces nouvelles ſont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris; qu'un cenſeur bien payé a ſur ces papiers politiques une inquiſition illimitée. Il ne ſe doute pas qu'un *bureau*, ſuprême inſpecteur des gazettes, prépare celles qui nourriſſent leur crédule ſimplicité. C'eſt là qu'on déchire la page de vérité; qu'on ordonne de déguiſer, de ſupprimer; que les événemens ſortent tout arrangés par les mains des *rédacteurs* & des *reviſeurs*, qui taillent & habillent les nouvelles ſelon le ſyſtême & les idées du jour. Auſſi la verſion du lendemain ne ſera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné

des *incidens*, aura effacé, puis réhabilité la même phraſe, ſans trop ſavoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courier fera vingt voyages pour la ſtructure d'une période; mais à coup ſûr on prendra toujours le parti de rayer; car c'eſt le plus court. Oh, comme l'on craint le tocſin d'une période indocile!

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le ſera encore le lendemain. Il eſt tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'appercevra pas que chaque ordinaire le remet préciſément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimenſions étranges à un peu de vérité, & que tout le reſte a reçu les couleurs ingénieuſes du menſonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre eſt abîmée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois eſt aux abois; que dans trois mois il n'en ſera plus queſtion. C'eſt un épicier du coin qui ſpécule ſur le ſucre & le café, qui fait ces

belles prophéties ; il le dira le ſoir à ſa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils ſont hérétiques.

CEPENDANT on a paſſé ſous ſilence, pendant ſix années conſécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui ſent ſes forces, & dont la ſituation politique n'eſt jamais voilée; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchiſe les revers & les ſuccès de la guerre; & l'Anglois après avoir dit tout haut ſa façon de penſer (*) donne volontairement une partie de ſa fortune pour les beſoins de la patrie. Et pourquoi ? C'eſt qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ſes concitoyens.

JAMAIS on ne vit chez aucune nation plus de reſſources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes ſorties de ſes ports comme par enchantement, tiennent du prodige, & la poſtérité aura peine à croire ce que l'hiſtoire lui racontera, tant le grand reſ-

(*) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvoit pas, publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall j go to war againſt my brethren in America.*

ſort de la liberté eſt fait pour opérer les choſes les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées de ce peuple qui offre l'homme ſous ſa plus noble attitude! Sa bravoure, ſes vertus patriotiques ſont dues à ſon gouvernement. L'Angleterre, un bras en écharpe, a combattu la France, l'Eſpagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés ſecrets. Seule elle a contrebalancé trois puiſſances voiſines. Voilà ce que fait un peuple qui a ſon génie en propre. Le bras eſt toujours ferme quand notre penſée entiere eſt à nous. Légiſlateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoiſſez ce viſible rapport.

LORSQU'UN pamphlet véridique vient par haſard à ſe gliſſer dans la capitale, le *bureau* frémit; prétend qu'il faut garder un *tacet abſolu* ſur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, aſſis aux derniers rangs; qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'eſt là que ſont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité; & que s'il y a par fois quelques omiſſions, c'eſt pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers pai-

ſibles, & ne point inquiéter leur ſenſible patriotiſme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques; mais elles ſeront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra ſon paſſeport.

Oh! que ce *Renaudot* qui, dans le ſiecle paſſé, preſſentit le beſoin de l'oiſiveté, de la vieilleſſe & de l'eſprit d'obſervation ſi rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes!* Tous les commis ont juré de vivre ſur ces gazettes & autres feuilles périodiques, & ils vivront à leur aiſe; car la curioſité du public qui s'imagine toujours qu'on ceſſera de l'abuſer, eſt un fond intariſſable.

Mais qu'arrive-t-il auſſi de tout cet étalage de menſonges?

Un bon mot dit à propos renverſe en un inſtant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le ſiege de Gibraltar? Aſſez bien; il commence à ſe lever.* Ce mot paſſe de bouche en bouche; on le répete au café, au parterre; tout le monde rit juſ-

qu'à l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé ſait enfin à quoi s'en tenir.

QUEL nom mépriſable que celui de *gazetier*, quand on vend le menſonge à la face de l'Europe; que l'on trahit d'une maniere auſſi vile les intérêts de la génération préſente, & qu'on s'abandonne au mépris de la poſtérité qui s'avance & qui va flétrir bientôt le ſoudoyé & celui qui le ſoudoie!

CES détails ſi bien vendus, dont on eſt ſi avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence abſolue. A la paix, toutes ces trompettes confuſes ſe tairont; ces chroniques journalieres tomberont dans le plus profond oubli; l'hiſtorien n'y trouvera que des dates & cherchera ailleurs des mémoires que la puſillanimité, la paſſion & l'ignorance n'auront point altérés.

QUE l'hiſtorien ſera ſur-tout embarraſſé, quand il lui faudra peindre l'eſprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le ſang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables! Comment tout Paris étoit-il inſurgent, ſans trop ſavoir pourquoi;

ou du moins ſans avoir ſu tirer la moindre conſéquence de ſa gratuite opinion ?

LES noms des généraux Américains, & les lieux de la guerre, ſans ceſſe eſtropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaiſſeau, comme s'ils l'euſſent monté ; l'Europe tout-à-coup tranſplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pole à l'autre de républiques naiſſantes, trouvant chacune leur *Franklin* avec la deviſe, *eripuit cœlo fulmen ſceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un ſouper libertin par des hommes qu'un exempt ſubitement entré auroit fait pâlir ; oh, quel chapitre groteſque à tracer !

A la nouvelle du déſaſtre que notre eſcadre éprouva ſous les ordres du *comte de Graſſe*, le Pariſien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne ſe fit pas à l'idée de voir entrer le ſuperbe vaiſſeau *la ville de Paris* dans les eaux de la Tamiſe. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux eſprits un caractere abſolument nouveau ; mais le Pariſien, après les clameurs les plus hautes,

retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des nouvellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur prépose par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue, l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de raisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, & s'en rassasier comme si c'étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardens à se nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du

ſouper & leur famille, pour ſe livrer à la ſinguliere manie d'écouter & de dire des ſottiſes en plein air.

La police ne leur conteſte pas ce rare plaiſir; & c'en eſt un bien vif pour l'obſervateur, que d'examiner ces figures groteſques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchériſſent encore ſur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.

CHAPITRE LXXXIX.

Entreſols.

Les architectes, dans la conſtruction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-deſſus qu'un cachot pour y ſéjourner.

Tous ces entreſols ſont une eſpece de cave baſſe & voûtée, & le plancher eſt ſi peu élevé; que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche preſque.

Celui qui eſt obligé de vivre là-dedans en ménage, riſque ſa ſanté par le peu d'air

qui y circule, sur-tout pendant la nuit lorsque tout est clos. Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ses couches ?

TANDIS que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur fastueuse, il a écrasé l'entresol. Passé le troisieme étage, à mesure qu'il s'est élevé, il a diminué l'air insensiblement, & le septieme redevient aussi resserré que l'entresol.

ARCHITECTES inhumains ! vous avez péché ; vous avez adopté l'esprit du riche ; vous avez calculé comme eux ; tout d'un côté, rien de l'autre ; vous avez pesé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares ! pourquoi vous êtes-vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté insultante, vous avez avili votre art ; il consistoit à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à-peu-près égales. Voyez l'abeille ; construit-elle ici des

alvéoles très-larges, là des alvéoles excessivement resserrés ? Non, son ouvrage est régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet insecte admirable ? Que ne corrigiez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

ARCHITECTES ! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards* ; & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix pieds des ruisseaux infects, les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître, respirer, croître & vivre.

VOUS n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité ; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumiere, & tant de pouces cubes d'air.

JE déclare quiconque aura tracé ces desseins chiches, & livré ces plans sordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théatre, à un hôpital,

enfin à tout édifice vaſte & majeſtueux, ſoit par ſon utilité ou par ſa grandeur, pour inſpirer l'admiration à la génération préſente ou future.

CHAPITRE XC.

Vendeur de Tiſanne.

Il porte une fontaine de fer-blanc ſur ſon dos ; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron ; il eſt ceint d'un tablier blanc ; il ſe place dans un paſſage public, toujours debout ; il crie inceſſamment & interrogativement : *à la fraiche, qui veut boire ?*

Deux gobelets d'argent ſont enchaînés à ſa ceinture, de peur ſans doute que le buveur ne les emporte & ne ſe cache après dans la foule ; mais la chaîne longue & courbée pend encore juſqu'à terre. Celui qui boit n'eſt pas ſûr d'avaler juſqu'à la derniere goutte. Un paſſant bruſque marche ſur la chaîne qu'il n'apperçoit pas, fait danſer le gobelet & la liqueur : tout le groupe environnant eſt mouillé de l'eau de réglisſe qui a échappé aux levres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'EAU de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante ; aussi mousse-t-elle d'elle-même ; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tisanne ; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite, & tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue & superflue ; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le tems ; on en fait néanmoins le semblant.

VOUS seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'est pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette maniere que d'autres attendent. *Avalez*, vous crie-t-il, *c'est du vin de Condrieux, vin de Canarie !*

ON donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon tems. Depuis que tout est renchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeoises économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

POURQUOI boit-on à cette fontaine, dira l'étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques? Il en parle bien à ſon aiſe, lui! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris; c'eſt la choſe impoſſible; point de baſſin, un robinet très-bas, le plus ſouvent à ſec, en voulant boire on ſe caſſeroit les dents contre le gouleau.

CES vendeurs de tiſanne arpentent le dimanche les Champs-Eliſées & les boulevards, arroſant les bouches qui ſuffoquent de pouſſiere. Ils vident leurs fontaines juſqu'à douze ou quinze fois de ſuite, & gagnent par jour juſqu'à ſept francs dans les mois de l'été.

L'IMMOBILE paquet de régliſſe n'abandonne jamais le fond de cette fontaine; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ſes ſucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les diſtingue de loin! ils ſont plus fiers que les autres, & la plume de coq plus élevée voltige ſur leur tête: on les invite & ils font la ſourde oreille.

SI le vendeur ment en criant *à la fraiche*, ce n'eſt pas de ſa faute; il marche le long du mur tant qu'il peut; mais il y a loin de la

riviere aux promenades publiques ; & ſi les rayons du ſoleil ont fait bouillir l'eau de réglisſe, il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé ſa tête d'un panache, comme pour mettre à l'ombre la boiſſon publique ? Peut-il affoiblir l'œil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boiſſon à la glace pour trois deniers ?

En hyver il criera *à la chaude* ; mais le métier ne vaudra plus rien, & le vendeur de tiſanne appellant en vain le public ſans ſoif, ſe fera dans ſon déſeſpoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée eſt quelquefois bel-eſprit. Tandis que ſa main diſtribue l'eau mouſſeuſe, ſa langue débite une infinité de *rébus* populaires qui réjouiſſent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le déſaltere & qui l'amuſe : le tout pour un liard.

Anatomistes, dites-le moi, comment ſon goſier docile peut-il ſuffire à crier ſans interruption, à chanter ſa marchandiſe, avec des roulades, des paſſages & des tons qui me ſurprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes là eſt bien remarquable, & leur glotte de perroquet doit avoir, ſi je ne me trompe

trompe ; une configuration toute particuliere. C'eſt une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reſte du monde.

MUSIQUE, bons mots, réglisse, ils prodiguent tout ; mais auſſi faiſant certaines pauſes, ils diſparoiſſent & vont au cabaret métamorphoſer promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines. En cela, ils reſſemblent aſſez au vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laiſſent à d'autres le ſoin de la ſavourer.

CHAPITRE XCI.

La curioſité.

VOUS avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra ſur roulette, & qu'on porte à dos d'hommes.* (*) C'eſt une caſſette où ſont adaptés ces verres d'optique qui groſſiſſent les objets. Là vous voyez Conſtantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en

(*) Vers heureux de M. Lemiere.

perſonne par Louis XV, un combat ſur mer, avec la fumée des canons, où le François eſt vainqueur : les images paſſent ſucceſſivement & l'explication va toujours ſon train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vîte que le carton coloré. Mais le directeur eſt preſſé, il faut qu'il donne douze repréſentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre !

Un rideau couvre les curieux ; il eſt bombé par le dos ſenſible des ſpectateurs. Aux beaux endroits, leur ſatisfaction perce & le rideau eſt ému.

L'IMPATIENCE ſaiſit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable hiſtoire eſt interrompu pour celui qu'on a diſtrait, & voilà qu'il en commettra toute ſa vie une erreur contre la géographie.

Le Pariſien a voyagé ſans grande dépenſe & ſans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuſe tous les païs qu'il ne verra jamais autrement ; il ſe ſent plus inſtruit ; il a une idée de l'océan, d'un vaiſſeau vogant à pleines voiles ſur la mer tranquille ou orageuſe ; & la jeune fille, curieuſe & réſervée, que

les vaiſſeaux de haut-bord intéreſſent moins; a demandé quand paſſeroit le *ſerrail du grand-ſeigneur;* il paſſe, elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne reſſemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient ſa couſine.

C'EST ce qu'elle deſiroit de ſavoir; mais l'*eunuque blanc* l'embarraſſé encore. Elle l'a vu près de la ſultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le groſſier explicateur a paſſé là-deſſus ſi rapidement, & c'étoit là ſur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curioſité.

ON jouit des miracles de cette curioſité pour ſix deniers par dos, égalité de places; il n'y a ni premieres loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce ſpectacle de déſobéiſſance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des repréſentations & des ſcenes, il joue d'un inſtrument qui repréſente tout un orcheſtre. Il n'y a ni muſiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à ſoudoyer; il eſt tout lui ſeul. Maître du phyſique comme du moral, on voit qu'il a compoſé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante, & il a par-deſſus le marché les épaules aſſez robuſtes pour em-

porter ſon théatre & le promener dans les différens quartiers où il ſuppoſe que le goût regne encore.

CHAPITRE XCII.

Sallon de Peinture.

Ce ſallon eſt peut-être le plus régulièrement vaſte qui exiſte dans aucun palais de l'Europe. Il n'eſt ouvert que tous les deux ans. La poéſie & la muſique n'obtiennent pas un ſi grand nombre d'amateurs : on y court en foule ; les flots du peuple, pendant ſix ſemaines entieres, ne tariſſent point du matin au ſoir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte ſpacieuſe, & des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le ſacré, le profane, le pathétique, le groteſque, tous les ſujets hiſtoriques & fabuleux y ſont traités & pêle-mêle arrangés ; c'eſt la confuſion même. Les ſpectateurs ne ſont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

; Un badeau prend un personnage de la fable pour un saint du Paradis ; *Typhon* pour *Gargantua ; Carron* pour *S. Pierre ;* un *Satyre* pour un *démon ;* & comme le dit l'auteur du poème *des Fastes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre.* Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connoissance en peinture, va par instinct au tableau le plus frappant, le plus vrai ; il ne le manque pas. C'est qu'il est juge de la vérité, du trait naturel ; & tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'est de trouver là une foule de bustes, de portraits d'hommes sans nom, ou le plus souvent exerçant des emplois anti-populaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces premiers ou seconds commis, de ces dolentes marquises, de ces inconnues comtesses, de ces présidentes nulles, qui ont les joues enluminées ; car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De sorte que le sallon a l'air d'une assemblée de fous, grotesquement habillés, qui se rient aux nez & se moquent les uns des autres.

Puis ces visages semblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies, que rien ne fait sortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette distinction ? Elle ne devroit être accordée qu'aux personnes distinguées par leurs vertus, leurs talens, ou par des services rendus à la patrie.

Que le pinceau se vende à l'oisive opulence, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir ; mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter. Peut-on voir sur la même ligne le buste d'un guerrier illustre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

Pendant l'ouverture du sallon, il paroit une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de se connoître en peinture ; & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui sourit à la

peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

QUAND la jalousie s'allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poètes.

LES peintres d'histoires se placent au-dessus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

LA peinture dans le siecle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois; elle ne travailloit que pour les temples & les palais. Voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

SI dans notre malheureuse tragédie il y a toujours un roi; si ce roi est toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter la *vie & la couronne*; de même, la peinture, comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes, a eu la sombre & longue manie des compositions représentant des martyrs, des supplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une église; vous ne voyez dans les voûtes que des mines

de bourreaux & des saints patiens que l'on torture à loisir.

Le pinceau long-tems conduit par l'esprit fanatique des moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractérisée, est revenu enfin à des compositions douces, agréables & touchantes.

Les sujets sont mieux choisis ; ils appartiennent à la morale, au siecle pastoral ou au patriotisme ; & l'œil n'est plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de sang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainsi les victimes de la religion : mais si elles jouissent d'un bonheur ineffable, pourquoi transmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatissante qui vient adorer & prier ?

Les mœurs actuelles nuisent beaucoup aux jeunes peintres. Ils sont devenus moins laborieux que leurs prédécesseurs. La trop grande dissipation dans laquelle ils vivent, absorbe le tems nécessaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade aussi quelquefois l'artiste & son génie. Il étoit fait pour s'élever au sublime ; il amollit son pinceau, le dénature, le rabaisse à des scenes communes.

Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre hiſtoire, fera une *bambochade*, ou deux petits amours ſeront groupés près du fémur d'une nymphe.

On voit au fallon que les peintres François ont été fort embarraſſés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées: mais quand il faut que leur pinceau rende un *conſeiller en robe*, alors c'eſt bien autre choſe. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le viſage baſané, une perruque vaſte & d'une blancheur éclatante? Il n'y a rien de ſi diſcordant en couleur; la nature n'a rien fait de ſemblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus groteſque, de plus biſarre, que ces tableaux de l'*hôtel-de-ville* & de *Sainte-Géneviève*, où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans ſa biſarrerie ne ſauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le coſtume de tous les peuples de la terre, je vous défie de ren-

contrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coiffures moutonnées pour un charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

QUE le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'Habillement des Hottentots seroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repousseroit pas d'une maniere aussi dure, aussi discordante.

J'EN dirois autant du rouge des femmes; mais cela saute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui par instinct n'ont pu se considérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chose leur disoit qu'elles pourroient être ainsi dans le monde, vu l'usage, la mobilité des yeux & des traits du visage; mais que de plaquer ce *rouge*, ce masque sur la toile, c'étoit vouloir immortaliser tout-à-la-fois le mauvais goût & une tache défigurante.

LE ciel de Paris, dans sa teinte demi-sombre, est peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraiche & brillante, la perdent insensiblement; & l'on distinguera toujours l'école du Louvre

à son coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE XCIII.

Boueurs.

Ils enlevent les immondices que le balai domestique pousse dans le coin des bornes; mais ce balai est mou & insuffisant; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adresse pour passer vite entre leur pelle & leur tombereau.

Si vous ne prenez pas bien votre tems; si votre élan manque de justesse, la pelle du boueur se verse dans votre poche. Il faut avoir l'œil preste & le pied sûr; car les boueurs en souquenilles, ennemis nés des habits propres, n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne soyez point distrait en passant à côté d'eux; ils ne vous voient pas, ils ne songent point à vous; ils flanquent la boue épaisse comme de l'eau bénite; & s'ils nettoient les rues, ils n'ont point d'ordre de ne pas faire jaillir sur les passans de larges éclaboussures.

Le tombereau voiture une boue liquide &

& noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert distribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout est de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aspirent à imprimer la même teinte sur tous ceux qui passent. Le danger est sur-tout du côté où le boueur n'est pas; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous descend sur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainsi dire l'infection des ruisseaux. Oh, si la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infestent la société, & les charier hors de la ville, quelle heureuse découverte, & combien elle seroit précieuse à la police!

Les inspecteurs font au moral ce que les boueurs font au physique. Mais ils n'enlevent pas tout; il est impossible de vivre dans cette grande ville sans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la bassesse; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, se laver & se taire.

Paris depuis quelques années m'a paru plus

mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence ? Le bourgeois tenu de balayer sa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maison une légere contribution : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il sait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'est refusé au paiement. On attend sans doute que le bourgeois récalcitrant en ait jusqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me semblent de toute nécessité. Les servantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons ; & puis le balai ne va point jusqu'au ruisseau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun est pour soi & qu'on s'y inquiete peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bourgeoisie & la police soit vidé, le riche qui va en carrosse s'en moque, & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art disparoit devant certaines taches indélébiles,

tant les fouillures, au phyſique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corroſive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE XCIV.

Charrettes.

ELLES ſont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il eſt poſſible à des chevaux de traîner. Si le pavé eſt gliſſant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'eſt un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la ſtupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincele ſous les nerfs tendus & impuiſſans des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la réſiſtance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentiſſent, tandis que les pieds des chevaux frappent & briſent les grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

IL n'y a point d'Anglois qui ne treſſaille d'effroi & qui ne ſoit ſaiſi de douleur, en les voyant traiter ſi inhumainement. Les char-

retiers lui paroiſſent fort au-deſſous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté eſt ce qui retarde leur courſe ; les mieux nourrir, les charger moins ; voilà ce qui rendroit leur ſervice plus prompt & plus durable.

UNE ordonnance de police, favorable aux chevaux, ſeroit-elle déplacée ?

CHAPITRE XCV.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainſi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les meſſageries du royaume, à l'aide d'un privilege excluſif.

LA gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fauſſe d'un miniſtre exacteur. La caiſſe de ces carroſſes eſt étroite, & les places y deviennent ſi preſſées, que chacun redemande ſa jambe ou ſon bras à ſon voiſin lorſqu'il s'agit de deſcendre. Le marche-pied trop haut eſt incommode & impraticable pour les femmes.

SI malheureuſement il ſe préſente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules,

tout le monde eſt ſupplicié, il faut gémir ou déſerter.

ON fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hyver ; afin de dépenſer le tems dans des bureaux vers les quatre heures du ſoir, & ce pour la viſite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carroſſée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuſe, durant tout le tems de la décharge immenſe des marchandiſes ; & quand on ſe plaint on vous répond que *telle eſt la volonté du roi.* Le commis inſolent ſe moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le miniſtre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes ſauces.*

ON attele de maigres chevaux de poſte, ſouvent écorchés, à cette machine monſtrueuſe, chargée de monde & ſurchargée de coffres & de valiſes. Il n'y avoit que des foux qui puſſent imaginer de faire courir la poſte à des voitures ſi lourdes ; mais les inventeurs ſe ſont fort peu embarraſſés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes ; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal-

gré

gré, qu'elle roulât sur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste.

Ces voitures privilégiées ont de si beaux réglemens, que l'intérêt de la marchandise passe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convalescens, les personnes d'une constitution délicate trouvent les soupentes si rudes, les places si serrées, les descentes si dangereuses, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en sortir.

Ainsi, tandis que les méchaniciens s'exercent à Londres à construire des voitures plus légeres, quoiqu'avec la même solidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la grossiere pesanteur des nôtres; & ce n'est plus une voiture, c'est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant : un bruit tumultueux le précede & l'annonce. S'il descend avec rapidité, il risque de se renverser. Quelquefois l'accident arrive, l'énorme carrosse tombe, & vous avez beau demander au directeur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre froidement son privilege, &

regarde votre perſonne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas ſupporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'aviſoit de vous fournir une voiture commode, bien ſuſpendue, qui vous laiſſât les heures du ſommeil, les adminiſtrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup ſûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en ſanté doit être gêné, foulé, briſé, livré pendant quatre jours à l'inſomnie, parce qu'une compagnie excluſive aura donné de l'argent au roi; & qui ſera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt? c'eſt toujours toi, pauvre public! paie & de ta bourſe & de ton ſommeil; paie chaque jour davantage & tais-toi: ainſi le veut le privilege excluſif.

CHAPITRE XCVI.

Grandes Routes.

Rien de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chauſſées à perte de vue

& en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non seulement elles sont multipliées, mais encore leur largeur est considérable; on voit qu'on n'a pas épargné le terrein. Un philosophe étranger & instruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier : *oui, j'y suis; c'est ici la main d'un monarque; il a dit : que ce terrein soit coupé comme un damier; point de sinuosités;* & le terrein docile a obéi, les champs se sont ouverts, les héritages ont été traversés; & pour quelques pertes particulieres, il en a résulté un très-grand bien, un bien qui sera durable.

Mais la chaussée du milieu, c'est-à-dire, le pavé, porte un caractere mesquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire assez large pour que deux voitures puissent y passer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte sur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade; elle retombe sur une terre molle; la voiture, glissant sur le pavé qui est en dos d'âne, souffre de la pente & surtout de l'enfoncement de la terre argileuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des

turgottines, chercher à en éviter le choc en faiſant pencher précipitamment leurs voitures, & ſouvent au riſque d'être briſées toutes deux.

POINT de péages, il eſt vrai ; point de barrieres établies de diſtance en diſtance ; on a fait ces routes comme à plaiſir ; on les a recommencé autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre ſe détournent plutôt que d'écorner la chaumiere d'un païſan ; ici le païſan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous paſſez ſur le terrein qui fut ſa grange, & quil a arroſé de ſes ſueurs, pour planter les cailloux quarrés qui vous portent, & vous ne lui donnez en paſſant ni un regret ni une obole.

LE mal eſt fait. En politique le bien ſort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne ſervent qu'à un commerce libre, & n'aboutiſſent plus à ces douanes repouſſantes, qui devroient être jetées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux eſt éloignée du cœur.

CHAPITRE XCVII.

Huiſſiers-Priſeurs.

LA charge d'*huiſſier-priſeur* (car tout eſt charge : qu'eſt-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de néceſſiteux. Le combat ſourd de l'aiſance & de la pauvreté, occaſione une multitude de ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout eſt favorable aux *huiſſiers-priſeurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état ſe terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

LES *huiſſiers-priſeurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immenſité des beſoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l'oblige à troquer inceſſamment toute marchandiſe quelconque contre de l'argent, l'argent devient enſuite marchandiſe comme tout le reſte, & l'*huiſſier-priſeur* le fait encore.

AINSI, que les tems ſoient proſperes ou

défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*huiſſier-priſeur* trouve ſon compte dans tous les beſoins ou les profits du commerce; & lui & la *bourſe* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baiſſer de prix; quelque vil qu'il ſoit, il a une valeur ſûre pour la *bourſe* de communauté.

Il y a enſuite les petites ruſes du métier. Tel *huiſſier-priſeur* eſt ſouvent marchand tacite ou bien aſſocié avec des marchands; & dans les adjudications, il fait conſéquemment *couper la broche* à propos, c'eſt-à-dire, adjuger ſuivant qu'il lui plaît d'après ſes vues ſecretes ou celles de ſes commettans cachés.

L'ADJUDICATION eſt un *prononcé* irrévocable; mais que de clameurs avant le *mot* définitif! L'*huiſſier-priſeur* eſt obligé d'avoir un crieur à gages, un *ſtentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un ſol*, *un ſol*, tandis que l'huiſſier de ſon côté crie, *une fois*, *deux fois*, *trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé ſur le champ; car l'huiſſier dit toujours, *pour la derniere fois*, *en voulez-vous*, *n'en voulez-vous pas? Un ſol*, *un ſol*, répete l'aſſemblée; & voilà l'objet qui de ſol en ſol

remonte ſubitement à mille livres au-deſſus du premier prix. Un ſol a fait pencher la balance ; un ſol la fixe invariablement.

L'HUISSIER en habit noir, avec ſa voix flûtée, & le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, uſent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poète Rouſſeau dans ſa plaiſante épigramme ; l'oreille eſt fatiguée par cette répétition continuelle & aſſommante. Les *paix là* du *ſtentor* enroué ſurmontent à peine le bruit confus de la multitude qui ſe paſſe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, ſelon l'envie ou le beſoin.

QUAND vous avez aſſiſté à l'une de ces ventes tumultueuſes, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

ON adjuge de cette maniere, depuis un tableau de Rubens juſqu'à un vieux juſte-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinſeque des objets apparoit là dans ſon évidence philoſophique ; & d'après leur utilité, les chemiſes, les matelats, les chaiſes, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de

partisans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

Dans les ventes après décès, les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans, ses meubles de *Boulle*, & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funebre; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licencieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'*huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit; mais

quant aux objets de ſes caprices, ils ſemblent devoir être conſervés, comme plus ſacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des ſcellés; les différentes manies des hommes paroiſſent au grand jour, & la confeſſion du défunt ſe trouve viſiblement écrite dans ſes armoires.

Le public acheteur fait tout haut ſes libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut ſe dire de ſon vivant : *ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, ſeront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira ! Il métamorphoſeroit ces ſuperfluités. . . . Mais que fais-je ? L'*huiſſier-priſeur* entend-il la morale ?

Tout l'homme eſt donc alors à découvert, vices cachés, manie, goûts bizarres; le jugement univerſel n'en annoncera guere plus un jour. Il ſe trouve quelquefois des objets ſi fantaſques, ſi inconnus, qu'il n'y a que l'*huiſſier-priſeur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puiſſe en deviner l'em-

ploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

LES collections les plus rares & dont s'enorgueilliſſoit le poſſeſſeur, ſont diſperſées dans un inſtant; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, mépriſant la paſſion de ſon pere, voit partir avec une dédaigneuſe indifférence les objets dont l'aſſemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuſes. Les cabinets coûteux ſe fondent, & il n'en reſte aucune trace. Voilà où aboutit la ſcience ou l'engouement.

LES *huiſſiers-priſeurs* ſont ſujets à gagner des fluxions de poitrine; l'air étouffé d'une ſalle pleine de chauderonniers, de revendeurs, de revendeuſes, &c. leur infecte les poumons.

PLUS heureux, dans un miniſtere de rigueur, lorſqu'en plein air, ſur la place *Saint Michel*, ils vendent les meubles ſaiſis d'un pauvre débiteur, qui regarde en ſoupirant le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huiſſier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la ducheſſe, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huiſſier-priſeur* n'a qu'une ſeule vacation ; il n'a pas beſoin du ſecours de ſon crieur ; la foule empreſſée ne ſe raſſemble pas ; l'appartement eſt déſert, ou peu s'en faut ; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuiſine. Des portraits d'anciens philoſophes, eſtampes enfumées, quelques livres latins étalés ſur des ais & des manuſcrits que la critique reſpectera ; voilà ſon héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine ; rien chez lui ne tentera le deſir des vulgaires mortels ; mais ſi le bureau même de l'auteur eſt dédaigné, l'amitié le pleurera & la gloire conſervera ſon nom.

Il m'eſt venu, en aſſiſtant à ces ventes, une réflexion qu'un profeſſeur de l'univerſité auroit dû faire à ma place ; c'eſt qu'il ſeroit impoſſible au plus fameux latiniſte des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Térence* & même de *Plaute*, l'*inventaire* ou le *procès-verbal* d'un *huiſſier-priſeur*. Je ne parle pas du grec ; car qui le ſait ?

CHAPITRE XCVIII.

Décrotteurs.

ON ſait que Paris ſe nommoit jadis *Lutetia*, *Ville de boue*; mais on ne ſait pas au juſte à quelle époque l'induſtrie enfanta l'*art du décrotteur*, ſi néceſſaire de nos jours dans cette ſale & grande ville. On a beau marcher ſur la pointe du pied, l'adreſſe & la vigilance ne garantiſſent point des éclabouſſures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches ſur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une broſſe officieuſe, une main prompte; il vous met en état de vous préſenter chez les hommes en place & chez les dames; car on paſſera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.

C'EST ſur le Pont-Neuf qu'eſt la grande manufacture; on y eſt mieux décrotté; on y eſt plus à ſon aiſe, & les voitures qui défilent ſans ceſſe, n'interrompent point l'ou-

vrage. La célérité, la propreté diſtinguent ces décrotteurs là; ils ſont réputés maîtres; ailleurs vous riſquez de rencontrer un apprentif ignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui prenant le poliſſoir au lieu de la vergette, étend ſur un bas de ſoie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchiſſeuſe ne pourra effacer. Quel déſaſtre pour celui qui n'a que cette paire de bas de ſoie blancs, & qui eſt invité à dîner chez une ducheſſe, pour lui lire enſuite une petite comédie ou un poème érotique!

AUTEURS qui craignez ce revers, ne vous adreſſez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut, ou ſi le ſoleil eſt ardent, on vous mettra un parreſol en main, & vous conſerverez votre friſure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chauſſure.

LES décrotteurs ſont libres; ils ne paient rien au roi. Dès qu'ils ont acheté une ſellete & deux broſſes, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre: avantage très-rare à Paris.

SOUVENT celui qui ſait parler & écrire, ne peut ni écrire ni parler au bareau; des uſages tyranniques enchaînent le talent. Point

de *ſtage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croiſés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la broſſe & ils diſent comme ce peintre célebre : *& moi je décrotte auſſi.*

POINT de jalouſie parmi eux ; vous appellez un décrotteur, quatre ou cinq accourent la ſellete à la main ; & dans leur zele la pouſſent un peu rudement contre votre jambe. Vous faites un choix & les autres s'en vont gaiement & ſans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiſer ſon confrere. Voit-on la même égalité dans les illuſtres académies & autres ſynodes du royaume ?

LES honoraires de la broſſe ſont fixés ; & plût à Dieu que ceux des ſecrétaires de rapporteurs, le fuſſent auſſi. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards vagans. De tems immémorial, dans toutes les ſaiſons, à la porte des ſpectacles ou ailleurs ; quelles que ſoient les variations des comeſtibles ou le hauſſement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour ſe faire ôter la crotte des bas & des ſouliers.

CES décrotteurs ſont bons citoyens ; leur

empreſſement à crier *vive le roi*, met ſouvent en train le peuple qui étoit froid & diſtrait; & ils ne ſe ſervent jamais de *cire angloiſe*, à cauſe de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la ſuie de cheminée dans de l'huile; ce qui fait que de jolies dames, montant en voiture avec des décrottés de cette eſpece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne ſe mêlent guere d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs ſuivans la *cire angloiſe* qui ne tache point.

A la convaleſcence de Louis XV, lorſque tout Paris, dans la convulſion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu ſon précieux monarque, un décrotteur voulant partager l'alégreſſe publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre & enlumina les quatre coins de ſa ſellete, *le ſeul eſpace qui fût à lui.* Un autre décrotta *gratis* lorſque les Comédiens donnoient *gratis* une repréſentation de Cinna, & que l'hôtel-de-ville dans ſa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chassé, acteur de l'opéra, ſe faiſant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient ſeu-

lement aux actrices) la besogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc?* lui dit Chassé. - - *Entre confreres il ne faut rien prendre; je fais les monstres à l'opéra comme vous faites les rois.* Voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de *monstres* avec le rôle d'un *Agamemnon!*

Si les décrotteurs animent les *monstres*, ils font aussi les *dieux* voltigeans & descendans de l'Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'espace des airs, & que l'on craint que le célebre acteur ne se rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu; il traverse le théatre sur la corde horisontalement tendue; l'œil est trompé, & l'acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d'une poulie son existence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modestes & toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l'opéra sur les boulevards, il s'agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l'essai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoissances. Ils remplirent

rémplirent les loges, l'orcheſtre, l'amphithéatre; ils foulerent les eſcaliers, les foyers, les couliſſes, les corridors, d'un pied non léger; c'eſt ce qu'on vouloit. Quand on vit que la ſalle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s'y aſſeoir avec ſécurité.

On appelle cela *eſſayer une ſalle*. Or ſans les décrotteurs, vous qui l'aviez bâtie, & vous ſi conſommés en prudence, ſi intelligens en moyens, dites comment auriez-vous fait pour raſſurer le beau monde ſur la chûte problématique de l'édifice? Mais les décrotteurs aiment à viſiter *gratis* une ſalle d'opéra, ſur-tout quand elle eſt neuve. Vous leur en avez ouvert les portes ſans les faire payer, & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous, races futures, de la profonde invention de notre ſiecle, pour prouver à la cour & à la ville qu'une ſalle ne culbutera point?

CHAPITRE XCIX.

Gouvernante.

SE marier n'eſt pas choſe aiſée à Paris, ſur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux beſoins, aux fantaiſies que la mode amene chaque jour. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches, ou qui ſont économes, ou qui veulent conſerver leur liberté, prennent une gouvernante, c'eſt-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domeſtiques, prend ſoin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorſqu'il eſt ſeul.

RIEN de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la diſſipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoiſie dédaigner les ſoins de l'intérieur de la maiſon, les abandonner à des valets, frémir au ſeul nom de cuiſine, & dire à

leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir soin du linge. Or vous saurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoise impertinente, & fait qu'elle compte avec sa marchande de modes, mais jamais avec son boucher.

L'ÉPOUSE d'un maréchal de France, d'un premier président, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut nécessairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artisan soit un peu la servante de son mari.

FIERE de sa dot, la bourgeoise, faisant dresser son contrat de mariage sur le même modele que celui d'un prince ou d'un duc, & apprenant que les princesses & duchesses n'obéissoient pas toujours à leurs augustes époux, n'a pas voulu de la soumission. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baissés & parloit d'un ton doux; la discorde & le désordre s'établissent au lieu où la subordination auroit dû régner; & comme le nœud est indissoluble, le mal est sans remede. (*)

(*) En 1769, la tournelle criminelle du parlement de Paris prononça sur vingt-neuf procès pour

QUAND les hommes ont vu ce renverſement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînoit, pour ainſi dire, qu'eux ſeuls. Ils ont cherché des femmes qui ſuſſent obéir & ſe charger des détails domeſtiques pour leſquels elles ſont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui conſtitue le bien-être & la douceur de la vie, c'eſt un aſſemblage de petits ſoins toujours renouvellés, qui, pris en particulier, ne ſont rien, & qui raſſemblés, forment une ſuite d'agrémens. Ces légers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la baſe eſt le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & faſtidieuſe fait la félicité complete d'un homme qui la préfere à toute autre, parce que à chaque heure il voit naître un petit ſervice qui produit un petit plaiſir : or les petits plaiſirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuiſent ; ils délectent & ne fatiguent pas.

---

crime de poiſon ou d'aſſaſſinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accuſée de pareilles atrocités.

L'HOMME de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple & adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser; d'autres ont dicté le testament, & ce n'est pas peu de chose que d'être la gouvernante d'un vieillard riche. Les neveux qui la détestent & la craignent lui font la cour; chacun d'eux sollicite ses recommandations; l'oncle meurt, elle se retire avec une bonne rente & ses épargnes, & les laisse se disputer l'héritage.

QUAND les loix ne peuvent plus servir de frein aux mœurs, elles doivent les suivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte; il a été supprimé mal-à-propos; il renaît, parce qu'il est nécessairement lié à une grande population. Il est impossible que le même contrat soit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indissolubilité du mariage entraîne des in-

convéniens sans nombre, & la séparation que les tribunaux établissent est plus dangereuse que le divorce, en ce qu'elle laisse deux êtres isolés. Tout enfin nécessite un changement dans cette partie de notre législation, pour l'intérêt de la religion & de l'état. Il ne dépend que du souverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant jugeons avec équité : si ces femmes n'ont point de rang dans la société, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce sentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonstances ont amenées à un état qu'il est encore possible à elles d'ennoblir. Il ne faut point caresser le vice ; mais il ne faut pas décourager la foiblesse, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'estime des hommes & à l'estime d'elle-même, en effaçant sa faute par des vertus ? car la foiblesse n'étouffe pas les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a su se rendre estimable dans son emploi ; celle Jean-Jaques Rousseau, devenue ensuite la femme de ce

grand homme, avoit acheté le ſingulier aſcendant qu'elle avoit ſur lui par des ſoins infatigables, & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, ſont deſtinés à être gouvernés par des femmes qui ſemblent n'avoir rien de commun avec eux ?

CHAPITRE C.

Peintres en Portraits.

Ils ſont les plus occupés ; car l'amour-propre le veut ainſi. Après s'être regardé au miroir, on veut ſe voir ſur la toile. Qui ſe voit même au miroir tel qu'il eſt ? Qui ne s'embellit pas dans un coup-d'œil particulier à lui-même ? La phyſionomie du ſot n'eſt pas ſotte à ſes propres yeux. Il pourra faire l'aveu de ſa ſottiſe ; jamais il ne dira, j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail ; ils prodiguent toujours des coups de graces en faveur des femmes ; les hommes mêmes aiment à être flattés.

Les femmes ſe font peindre fréquemment ;

elles vont chez leurs peintres ; & l'épouſe de l'artiſte qui fait vivre, fait qui doit ſe trouver là pour donner des conſeils & diriger le pinceau qui éterniſera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner ſon avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'œil qui fait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil auſſi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ſes remarques avec une attentive complaiſance. Telle femme eſt trois mois à ſe faire peindre. Mais on aime tellement les beaux arts, qu'on ne peut ſe détacher de l'attelier où brille le ſavant pinceau. D'ailleurs les appartemens voiſins ſont meublés avec un goût & un art infinis ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & ſort à propos. Le peintre eſt homme d'eſprit encore, & ſa femme eſt charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les ſéances, juſqu'à ce que le portrait ſoit aſſez reſſemblant, pour qu'il puiſſe être offert à

ſon époux ! Oh, que la phyſionomie doit être animée & ſatisfaite !

UNE femme en faiſant ce don s'écria avec une naïveté très-remarquable : *en vérité, mon cher, ce n'eſt point la copie que je vous donne.*

POUR le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enſeigne. Il ne manque pas d'être préſent, lorſque le pinceau vulgaire défigure ſa femme à bon marché ; il lui ſourit niaiſement pour mettre en jeu toutes ſes graces. La femme minaude, & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'eſt réellement.

LE portrait achevé, le mari prend la place de ſa femme à ſa recommandation, & fait peindre ſon large viſage avec ſa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un braſſelet que ſa femme portera toute ſa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau ſurpaſſe encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne ſoient pas exempts de reſſemblance, n'en ſeront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent

la maiſon : & ces burleſques effigies feront l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le peintre eſt quelquefois témoin du tranſport que ſon ouvrage excite, & il s'en applaudit : on mouille de larmes ſa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baiſe & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace ſur la boîte du mari, & le mari fait la moue ſur le riche braſſelet de ſa femme. Il eſt des inſtans dans le ménage où la reſſemblance devient exacte.

UNE foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui ſont aſſortis à une claſſe nombreuſe ; ils peignent comme certains perruquiers coiffent. Mais tout cela paſſe, & la tête mal peinte & mal coiffée n'en ſera pas moins tranſmiſe aux générations futures ; car chez la bourgeoiſie le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.

CHAPITRE CI.

Joueurs d'inſtrumens.

LOUIS XIII eut toutes les peines du monde à compoſer un médiocre orcheſtre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faiſoit pas néanmoins aller une ſymphonie à coups de nerfs de bœuf, ainſi que le pratiquoit le Czar Pierre; mais celui qui battoit la meſure, avertiſſoit tous les ſymphoniſtes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les muſiciens ſont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés ſur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burleſques, & des airs de l'opéra comique; on y exécute facilement de bonnes ſymphonies. Un garçon tailleur, en prenant ſon verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu ſoixante rois de France.

LES talens pour la muſique ſont devenus ſi communs, que la même main qui tient l'archet vous tend une taſſe ſuppliante. On y jette quelques pieces de monnoie; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de

ſa voix, devient quêteuſe. L'art eſt un peu avili par ces quêtes publiques ; c'eſt que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'eſt pas juſte néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout ſe paie à Paris, juſqu'au ſon qui s'envole des inſtrumens.

TEL oiſif auditeur en profite ; il n'a pas le ſol dans ſa poche, & il s'aſſied dans ce café, s'y chauffe, entend de la muſique toute l'après-dinée, & ne ſort de cet aſyle qu'à onze heures du ſoir, quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maiſons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il ſera toute l'année régalé de muſique & chauffé, ſans rien débourſer ; ſon oreille jouira plus que ſon eſtomac, & la ſymphonie lui tiendra lieu de ſouper. Tout cafetier des boulevards fait *un don gratuit* de ſon poêle, de ſes chaiſes & de ſon orcheſtre à une infinité de gens qui, ſoit pareſſe, ſoit déſœuvrement, végetent dans une oiſiveté abſolue.

L'HABITUDE confirme encore cette vie inactive, & l'on voit diſtinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui

les jours ſont d'une longueur aſſommante. Ils ſemblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens là ne ſemblent pas mourir, mais ceſſer ſeulement d'aller au café.

CHAPITRE CII.

Curés.

Ils ont une réputation de probité, qui, en général, eſt bien fondée. Ils ſont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont ſous leurs ordres. Leur ambition eſt à-peu-près ſatisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue; conſéquemment ils deviennent calmes & modérées. On peut les conſidérer, chacun dans leur paroiſſe, comme de petits évêques, ſur-tout quand elles ſont conſidérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue, & dans la rétribution. Le vaſte fauxbourg Saint-Antoine n'a qu'une paroiſſe, ainſi que le fauxbourg Saint-Germain; & dans la Cité, quatre ou cinq pa-

roiſſes ſont adoſſées l'une à l'autre, & telle maiſon appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroiſſes me paroît trop nombreux; c'eſt un régiment en ſurplis. Que font tous ces prêtres ? ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-meſſes ; ils alongent les proceſſions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs ſuperflues, ainſi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroiſſes ; mais comme il forme une eſpece de cour auprès du paſteur, & que celui-ci eſt flatté de ſe voir environné de cette milice ſacerdotale, il ne ſera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des ſéculiers. Ils habitent des maiſons bourgeoiſes peuplées de femmes & de filles; ils les confeſſent, les diſpoſent à la premiere communion, à la confirmation. Ils ſe gliſſent dans les ſociétés, & point de maiſon qui ne voie le ſoir le prêtre de paroiſſe faire ſa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu ſa meſſe le matin.

Le curé ſait une infinité de choſes ſecretes par le moyen de ſes prêtres courtiſans,

qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour ſervir les intérêts de l'égliſe.

Les aumônes que la charité répand ſur l'indigence, paſſent ordinairement par leurs mains, & leur préſence eſt un ſignal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes paroiſſes, c'eſt un prêtre ſubalterne qui eſt chargé de ces fonctions auguſtes; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compaſſion & la grace qu'y mettroit le paſteur lui-même.

Depuis l'affaire du refus de ſacremens, maintenant à-peu-près aſſoupie, les curés de Paris ſe ſont comportés avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

Comme toutes les cures ſont à la nomination de l'archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a ſur tous les vicaires, ſous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ſes ſentimens; ils s'agitent, ils poſtulent, ils intriguent charitablement; c'eſt à qui viendra révéler un fait myſtérieux. Une fois nommé, le curé affermi dans ſa place qui ne peut lui être ôtée, reprend ſon avis & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

Un curé nommé *Chapeau*, tenant la place

inamovible, tourna subitement casaque à feu Christophe de Beaumont, qui l'avoit regardé comme son bras droit; ce qui fit dire aux plaisans, que l'archevêque avoit perdu son chapeau. Feu Christophe de Beaumont n'admettoit point à sa table les curés de Paris, afin d'établir entr'eux & lui une certaine distance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & plusieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec persévérance, ils obtiennent. Languet, curé de Saint-Sulpice, obtint des sommes considérables & sans peine, pour la construction de son église. Il supplioit, & personne n'osoit le refuser.

Dans un siecle où l'on a secoué le joug de plusieurs pratiques religieuses, ils doivent être plus embarrassés que ne l'étoient leurs devanciers; ils ont besoin de beaucoup plus d'art pour ménager les esprits. Il se trouve des cas difficiles, où il faut savoir passer à côté de l'incrédule sans le heurter & sans choquer la dévotion des ames foibles.

Ils dissimulent leur mécontentement, & se renferment dans un silence prudent. Ils sont même les premiers à étouffer les scandales

dales, au lieu d'en poursuivre la punition. Aussi tranquilles qu'il étoient turbulens du tems de la ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractérise leurs actions, & l'amertume n'est plus sur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques ; & plus populaires, ils savent à la fois consoler & secourir leurs paroissiens. Ils versent le baume sur plusieurs plaies secretes qu'eux seuls connoissent. Ils tolerent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils sentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'opposer à la tolérance civile.

La concorde n'est jamais parfaite entre le curé & les marguilliers ; la fabrique le contredit toujours un peu ; mais cette discorde intestine entretient les droits respectifs, & empêche que le curé & son clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont plusieurs parties de l'administration auroient peut-être à souffrir.

CHAPITRE CIII.

Émeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des Gardes Suisses & Françoises, casernés & tout prêts à marcher; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulévement sérieux.

DANS l'espace de plus de cinquante années on n'a vu à Paris que deux emeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le tems de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditieux, tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus assuré qu'il dure depuis long-tems.

IL est défendu aux païsans de s'assembler en nombre; & où iroient-ils, que feroient-ils, en les supposant furieux? La maréchaussée

les environne ; après la maréchaussée sont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Parisien, qui a des momens d'effervescence, se mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immense qu'il habite ; on lui refuseroit du grain, & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il seroit bientôt réduit à demander pardon & miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice, pour y établir un parlement de sa façon, sur les débris de l'ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu'un spectacle, malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

Une escouade du guet dissipe, souvent sans peine, des pelottons de cinq à six cents hommes, qui paroissent d'abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d'œil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu & étouffé, & Paris est à l'abri de l'alarme & de la terreur

que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

Au ſpectacle même, lorſque les flots du parterre ſe paſſionnent vivement pour ou contre tel hémiſtiche, qu'on en veut aux geſtes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante aſſemblée, prend le parti du mauvais poète ou du plat comédien; & après quelques clameurs, la raiſon du fuſil devient la meilleure.

La ſédition excitée à Londres par lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Pariſiens; & quand ils ont appris que dans ce déſordre il y avoit encore une eſpece de retenue, qu'on brûloit telle maiſon & qu'on épargnoit la maiſon voiſine, ils s'étonnoient encore plus; car s'ils franchiſſoient, eux, certaines bornes, ils ſeroient capables de plus grands excès.

L'HABITANT de Londres dans une ſédition, garde encore ſon ſang froid, commande à ſa fureur, & la dirige ſur tel ou tel point, ne paſſant point la ligne qu'il s'eſt preſcrite, & dont il peut ſe rendre compte à lui-même.

Mais ſi l'on abandonnoit le peuple de Paris à ſon premier tranſport, s'il ne ſentoit

plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le commiſſaire & l'exempt, il ne mettroit aucune meſure dans ſon déſordre; la populace délivrée du frein auquel elle eſt accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne ſauroit elle-même où s'arrêter.

C'EST peut-être parce que les émeutes ſont rares à Paris, qu'une émeute ſérieuſe (ſi toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendroit d'une conſéquence alarmante.

SI néanmoins elle arrivoit, une grande prudence dans le premier moment, une modération abſolue, éviter de répandre une goutte de ſang, & je ſoutiens que la chaleur de la populace s'évaporeroit d'elle-même. C'eſt ce qu'ont ſenti les magiſtrats dans les deux dernieres émeutes; & cette impaſſibilité, très-bien raiſonnée a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

CETTE liberté dont jouit le peuple de Londres, qui ſe ſouleve preſqu'à volonté, eſt importune & dangereuſe; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maiſons, on tire des ſoldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple

ſous la férule d'une police chatouilleuſe, il ne ſaura plus ſe battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

IL ſera toujours difficile d'avoir tout-à-la-fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-ſoumis dans l'enceinte des villes.

LUI laiſſer cette portion d'audace qui relève ſon caractere, ſans qu'il puiſſe ſe porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas encore ſu mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des criſes importantes, l'inſolence ou la fierté du peuple. Et quelle diſtance entre une émeute & une rebellion !

CHAQUE génération, politiquement parlant, pourroit avoir ſes fêtes ſaturnales, & ſans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres caſſées de tems en tems, à quelques exempts fuſtigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations inviſibles ? Qui a calculé combien une police trop inquiete & trop réprimante abâtardiſſoit une foule d'eſprits & de caracteres ?

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Petit Préliminaire.* Page 1
CHAP. II. *Le nouveau Débarqué.* 6
CHAP. III. *Auvergnats.* 9
CHAP. IV. *Étameurs.* 11
CHAP. V. *Pâtissiers, Rôtisseurs.* 12
CHAP. VI. *Du Fouet du Charretier.* 15
CHAP. VII. *Brouillards.* 18
CHAP. VIII. *Mesquinerie.* 20
CHAP. IX. *Entrepreneurs.* 21
CHAP. X. *Abat-jour chez les marchands de draps.* 24
CHAP. XI. *Coureurs, Chiens-coureurs.* 25
CHAP. XII. *Tueries.* 27

CHAPITRE XIII. *Portiers.* Page 29
CHAP. XIV. *Audience.* 32
CHAP. XV. *Les petits Soupers.* 39
CHAP. XVI. *Devinez.* 44
CHAP. XVII. *Monſieur.* 47
CHAP. XVIII. *Sages-femmes.* 51
CHAP. XIX. *De Blunet.* 57
CHAP. XX. *Loueur de Livres.* 58
CHAP. XXI. *Le Catéchiſte de Paroiſſe.* 61
CHAP. XXII. *Cris de Paris.* 64
CHAP. XXIII. *Muſique ambulante.* 65
CHAP. XXIV. *Accoucheurs.* 67
CHAP. XXV. *Dentiſtes.* 70
CHAP. XXVI. *Cuiſiniers.* 72
CHAP. XXVII. *Marmite perpétuelle.* 81
CHAP. XXVIII. *Porte-Dieu.* 82
CHAP. XXIX. *Quinzaine de Pâques.* 86
CHAP. XXX. *Prônes.* 89
CHAP. XXXI. *Œuf de poule.* 91
CHAP. XXXII. *Le Livre de bois.* 95
CHAP. XXXIII. *La rue du Pied-de-Bœuf.* 97
CHAP. XXXIV. *Entrée de la Foire de Saint-Germain.* 99
CHAP. XXXV. *Rue Quincampoix.* 100
CHAP. XXXVI. *Plaiſirs du Roi.* 103
CHAP. XXXVII. *La funeſte Patache.* 105

CHAPITRE XXXVIII. *Quine.* Page 107
CHAP. XXXIX. *Sonneries.* 110
CHAP. XL. *Deſtruction du Linge.* 112
CHAP. XLI. *Caiſſe de Poiſſy.* 115
CHAP. XLII. *Vieilles Enſeignes.* 118
CHAP. XLIII. *Paſſe-par-tout.* 121
CHAP. XLIV. *Perruque à trois marteaux.* 124
CHAP. XLV. *Coiffure des Enfans.* 126
CHAP. XLVI. *Étiquette des Deuils.* 128
CHAP. XLVII. *Lettres aux Miniſtres.* 133
CHAP. XLVIII. *College de Quatre Nations.* ibid.
CHAP. XLIX. *A la Royale.* 142
CHAP. L. *Poſte Royale.* 143
CHAP. LI. *Combien cela peut-il valoir par an?* 146
CHAP. LII. *Attitude des Pariſiennes.* 147
CHAP. LIII. *Académie des Sciences.* 148
CHAP. LIV. *Prôneurs de l'antiquité.* 154
CHAP. LV. *Académie royale de Chirurgie.* 157
CHAP. LVI. *Inſtituteur.* 169
CHAP. LVII. *Naiſſance d'un Prince.* 173
CHAP. LVIII. *Latiniſte.* 188
CHAP. LIX. *Francs-Bourgeois.* 193
CHAP. LX. *Le nouvel Enrôlé.* 196
CHAP. LXI. *Promenades publiques.* 199
CHAP. LXII. *Hauteur des panaches.* 203

CHAPITRE LXIII. *Déménagemens.* Page 205
CHAP. LXIV. *Courses de Chevaux.* 209
CHAP. LXV. *Rats.* 211
CHAP. LXVI. *Portes des Couvens.* 214
CHAP. LXVII. *Surfaire.* 215
CHAP. LXVIII. *Procession des Huissiers.* 217
CHAP. LXIX. *Débiteurs du bon ton.* 218
CHAP. LXX. *Musique des Gardes Françoises.* 220
CHAP. LXXI. *Louvre.* 222
CHAP. LXXII. *Bréviaire.* 224
CHAP. LXXIII. *Viande en Carême.* 226
CHAP. LXXIV. *Attrapes.* 227
CHAP. LXXV. *Mets hideux.* 232
CHAP. LXXVI. *S'écrire aux Portes.* 237
CHAP. LXXVII. *Sœurs Grises.* 241
CHAP. LXXVIII. *Financieres.* 244
CHAP. LXXIX. *Domestiques de louage.* 248
CHAP. LXXX. *Enlévemens.* 250
CHAP. LXXXI. *Trottoirs.* 255
CHAP. LXXXII. *Échoppes.* 257
CHAP. LXXXIII. *Dépouilleuses d'enfans.* 262
CHAP. LXXXIV. *Directeur.* 264
CHAP. LXXXV. *Saccoches.* 267
CHAP. LXXXVI. *Fantaisies.* 269
CHAP. LXXXVII. *L'air de Cour.* 271

CHAPITRE LXXXVIII. *Liſeurs de gazettes.* Page 274
CHAP. LXXXIX. *Entreſols.* 282
CHAP. XC. *Vendeur de Tiſanne.* 285
CHAP. XCI. *La curioſité.* 289
CHAP. XCII. *Sallon de Peinture.* 292
CHAP. XCIII. *Boueurs.* 299
CHAP. XCIV. *Charrettes.* 302
CHAP. XCV. *Turgottines.* 305
CHAP. XCVI. *Grandes Routes.* 306
CHAP. XCVII. *Huiſſiers-Priſeurs.* 309
CHAP. XCVIII. *Décrotteurs.* 316
CHAP. XCIX. *Gouvernante.* 322
CHAP. C. *Peintres en Portraits.* 327
CHAP. CI. *Joueurs d'inſtrumens.* 331
CHAP. CII. *Curés.* 333
CHAP. CIII. *Émeutes.* 338

Fin de la Table.

T
-
Y
-

APR 2 8 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY